

CHOIX
DE
POÉSIES,

TRADUITES
DU GREC, DU LATIN,
ET DE L'ITALIEN.

TOME PREMIER.

Page 11 of 12

CHOIX

POSTES

TRAVERS

TO GREECE, BY LAND,
ET DE MATHURIN

TOMES

22-





*Le Barbier l'aîné inv. A PARIS, N. Thomas Sculp.
MDCCLXXXVI,
Édition de Cazim, Rue des Maçons, N.º 31.*

Gal H Ba

CHOIX
DE
POÉSIES,

TRADUITES
DU GREC, DU LATIN,
ET DE L'ITALIEN.

*Contenant la Pancharis de Bonnefons,
les Baifers de Jean Second, ceux
de Jean Vander-Doës, des morceaux
de l'Anthologie & des Poëtes anciens
& modernes, avec des Notices sur la
plupart des Auteurs qui composent
cette Collection.*

PAR M. E. T. S. D. T. *K*

TOME PREMIER.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXVI.

25

CH. O. H. C.

(3)

233330

TRADUITES

DU GRC, DU LATIN,

ET DE PLUSIEURS



ET DE PLUSIEURS

TOME PREMIERE

A LONDRES

M. DCC. LXXXV



AVIS PRÉLIMINAIRE.

LA Poésie galante & légère a toujours fait les charmes & l'amusement de la société. Depuis Anacréon jusqu'à nos jours, le goût n'a pas varié sur cet objet. Les anciens n'avaient pas moins de mollesse & de délicatesse dans leurs pensées & dans leurs expressions que nous en avons aujourd'hui. Les formes changent; mais le sentiment est le même depuis l'origine du monde. Ces modèles respectables sont si connus, si vantés, qu'il ne reste plus rien à dire à leur gloire; mais depuis eux jusqu'à nous, une foule de beaux-esprits a occupé avec

avantage la carrière poétique. Avant que les langues modernes eussent acquis la perfection qu'elles ont à présent , la langue d'Horace était la seule avec laquelle ils pouvaient s'exprimer. Le renouvellement des lettres en Europe , la découverte des richesses littéraires de l'antiquité , la communication plus facile des ouvrages d'esprit , après l'invention de l'imprimerie , fit naître de nouveaux chef-d'œuvres ; & les poètes des quinzième & seizième siècles ouvrirent à leurs successeurs le temple de mémoire, fermé depuis la chute des arts & des lettres.

En comparant les différentes pièces qui composent ce recueil avec les

PRÉLIMINAIRE. 3

poésies érotiques de nos jours, on verra combien nos contemporains ont d'obligation aux écrivains charmans dont j'offre ici la traduction; on verra comme ils ont imités leurs modeles. Peut-être objectera-t-on qu'une traduction en prose, de poésies légères, affaiblit le mérite des sujets: je ne m'amuse point à discuter cette question rebattue. Que ceux qui ne connaissent que leur langue maternelle, goûtent quelque satisfaction à lire sans difficulté des morceaux agréables dont la jouissance leur était interdite; que nos poètes faciles & superficiels, qui n'ont qu'un commerce très-borné avec la vénérable antiquité, découvrent dans cette collection quelque diamant

4 AVIS PRÉLIMINAIRE.

brut , qu'ils mettront en œuvre :
voilà le seul prix que j'attache à ma
production , & la seule gloire que
j'ambitionne.

N O T I C E
SUR LA VIE
ET LES OUVRAGES
D E
JEAN BONNEFONS.

CE Poète naquit à Clermont-en-Auvergne, en 1554. Après avoir employé sa jeunesse à l'étude pénible de la science des loix, qu'il cultiva à Bourges, sous le fameux Cujas, avec le fils duquel il lia une amitié particuliere, qui ne finit qu'à la mort de ce dernier; après avoir, en même tems, délassé son esprit des fatigues d'un travail aride & sérieux, par le commerce des muses, Bonnefons se fit recevoir avocat au parlement de Paris.

Il suivit, en cette ville, pendant quelque tems, la carrière du barreau avec succès. L'amitié des gens de lettres qu'il s'acquit alors, & les liaisons qu'il forma avec des magistrats distingués, pouvoient lui offrir,

pour l'avenir, une perspective flatteuse ; mais des raisons particulieres lui firent abandonner la route qu'il voyait tracée devant lui, pour aller se confiner dans la province, & occuper la charge de lieutenant-général au bailliage de Bar-sur-Seine.

Il en prit possession en 1584 : livré aux soins qu'exigeait cette place, il en partagea les fruits avec une compagne, de qui il eut cinq enfans ; un desquels, nommé Jean, comme son pere, succéda à sa charge, & se fit un nom parmi les poëtes de ce tems.

Ce fut avant son mariage, que Bonnefons composa les jolis vers que nous avons de lui. Ils parurent pour la premiere fois à Paris, en 1587, sous le nom de Pancharès Johannis Bonnefonii.

Ce recueil, comparable à tout ce que l'antiquité nous a laissé de plus galant & de plus poli, est digne, à tous égards, du siecle d'Auguste ; ce fut pourtant aux regnes orageux qui suivirent celui de François I, à ces tems d'opprobre & de haine,

où les Français, conduits par le fanatisme & la rébellion, s'entr'égorgeaient mutuellement, au siècle enfin de Charles IX & de Henri III, que cet ouvrage charmant, qui ne respire que la douceur & la galanterie, dût sa naissance. Ovide & Catulle n'ont jamais soupiré des vers plus tendres; & le style pur & correct de ces écrivains délicieux, se reproduit sans aucune altération, sous la plume délicate du Poète d'Auvergne.

Un critique *, juge quelquefois trop sévère des modernes, a refusé à Bonfons la gloire d'égaler les anciens en mérite. Son style, à son avis, « n'a ni la correction, ni la vigueur des écrivains du bon » siècle : sa poésie, dit-il, est molle & » efféminée ; ce sont plutôt les Italiens modernes qu'il a pris pour modèles ». On pourrait croire que c'est à un respect inconsideré pour l'antiquité, que l'auteur de la Pancharis doit ce jugement austère, si,

* Nouveau ménagiana.

d'ailleurs , on ne favoit pas que M. de la Monnoye , lui-même , a varié sur cette opinion.

Un examen plus impartial lui rendra fans difficulté le rang glorieux qu'il s'est acquis parmi nos poètes agréables. Si les bornes , que je me suis prescrites dans cette Notice , me permettaient d'entamer cette discussion , je parviendrais fans peine à établir la bonté de ma cause ; mais qu'on lise mon auteur , l'esprit flaté , le cœur séduit par les agrémens de son style , & par l'énergie de ses pensées , tous mes lecteurs adhéreront volontiers & librement à mon opinion.

Quoiqu'il en soit , Bonnefons , chéri de ses contemporains , admiré dans un siècle où les lettres menaient plus sûrement qu'aujourd'hui à la considération , fait encore à présent les délices des amateurs du genre érotique. L'étude de ses poésies n'a pas nui à nos poètes galans. M. Dorat qui , dédaignant de le traduire , en a donné des extraits en prose à la suite de ses baisers ,

est fort riche des larcins qu'il lui a faits. Jean second, son émule, a passé tout entier dans ses poésies ; c'est à ce fond riche & rare qu'il doit les principaux agrémens de ses compositions. Que ne l'a-t-il traduit tout entier de ce style vif, fémillant, élégant & facile, qui caractérise la plupart de ses ouvrages ! L'amant de Pancharis eût survécu à son siècle dans des vers dignes de lui & de l'attention de la postérité.

Gilles Durand, sieur de la Bergerie, poète Français, contemporain de Bonnefons, fut le premier traducteur de la Pancharis, accueilli dans son tems ; ses vers ont aujourd'hui perdu le mérite qu'ils avaient autrefois. Les changemens survenus dans notre langue, la perfection qu'elle a acquise depuis, sont la principale cause du discrédit dans lequel ils sont tombés.

On ne peut considérer les imitations de Bonnefons, données par Dorat, comme une traduction de ce poète. Leur petit nombre, la légèreté avec laquelle il a élagué son auteur, ne permettent pas de le regarder

comme un traducteur. C'est donc ici la première fois que les pensées & les expressions du poëte latin passent dans notre langue ; je doute qu'on puisse les rendre en vers avec la même fidélité. Je voudrois être aussi sûr de leur conserver en prose les graces & la douceur de l'original.

On dit de Bonnefons que , dès qu'il eut passé dans les bras de l'hymen , sa muse devint muette. Il ne fit plus , il est vrai , de vers galans , mais il continua d'en composer par occasion , sur différens sujets qui se présentoient à son esprit. On en a réuni une partie à la Pancharis ; mais je suis persuadé que le plus grand nombre est perdu pour la postérité , comme tant d'autres morceaux de poésie charmans , que la négligence ou l'insouciance de leurs auteurs a dérobé à nos plaisirs.

Ce poëte élégant , tendre & poli , mourut à l'âge de soixante ans , en 1614 , ainsi qu'il le paroît par son épitaphe que j'ai lue dans l'église de Bar - sur - Seine ,

Jacques Pinon , conseiller au parlement de Paris , son ami , lui en fit une autre , qui se trouve sous cette même date dans le recueil des poésies de ce magistrat. Seconde édit. de 1630.

On a beaucoup multiplié les éditions de la Pancharis , & presque toutes sont accompagnées de la traduction de Durand. M. de la Monnoye en donna une en 1725 ; mais celle que l'on a réunie aux poésies de Beze , de Muret & de Jean second , imprimées en 1757 & 1779 , chez Barbou , & formant un des plus beaux ornemens de la riche collection des auteurs latins qu'il a publiés , ne porte que le texte latin , & n'est même point accompagnée des autres vers de Bonnefons : elle est , sans contredit , la mieux soignée de toutes , & la plus correcte.

Je n'ai vu nulle part la piece intitulée *Le Bain* , dans les imitations de Dorat ; du moins le texte latin m'est échappé. Cependant Durand , contemporain de Bonnefons , la donne aussi parmi ses traductions

de cet auteur ; mais je ne l'ai point adoptée, parce qu'elle ne s'est trouvée dans aucune des éditions de la Pancharis , qui sont parvenues à ma connaissance.

PANCHARIS.

PANCHARIS.

BAISER PREMIER.

L'AMOUR, POÈTE.

*A Jacques de la Guesle, Procureur-
Général au Parlement de Paris.*

DE la Guesle, toi qui, de l'aveu même de l'envie, es le premier des jeunes gens qui s'adonnent aux lettres, tu demandes avec impatience des nouvelles de la santé & des occupations de ton cher Bonnefons. Il s'amuse à faire des vers, comme en faisaient jadis Catulle, Pline son émule, & ce Calvus si fameux.

Si tu as, toi-même, approuvé plus volontiers la malice qui regne dans les poésies de ton ami, que leur sel & leur gaieté; aujourd'hui j'aime à consacrer à l'immortalité, par des vers tendres, les yeux rians

de ma maîtresse , ou je m'attache à punir leur cruauté par la sévérité de l'iambe : c'est-là ma gloire & mon plaisir.

Quoi , me dis-tu , tu chantes l'amour & les jeux , toi que menace sans cesse l'arc effrayant de Phœbus ? Oui , je chante : pourquoi redouterais-je les traits dont je voudrais périr ? Oui , les fleches cruelles de l'amour m'ont percé jusqu'aux os. Son poison , plus redoutable encore , brûle mon cœur ; & , semblable à Tytie , dont les entrailles dévorées renaissent à chaque moment , je ne meurs que pour me retrouver en état de mourir encore.

B A I S E R I I.

L E P O R T R A I T.

A Antoine Cotel , Conseiller au Parlement de Paris.

EH pourquoi dissimulerais-je Cotel ? Cette Pancharis , cette reine des nymphes , m'a séduit par ses yeux tout de flamme , m'a subjugué par ses cheveux dorés ; moi qui étais sans expérience contre de tels ennemis , & qui ignorais les exercices de l'amour.

A peine l'ai - je vue , qu'un désordre excessif , un penchant invincible , m'ont enlevé à moi - même. L'éclat brillant de ses joues , la pudeur qui colore son front innocent , son sourire si décent , sa candeur sans fard , la noblesse de son sang , la pureté de son cœur , la maturité de son esprit , dans l'âge le plus tendre , & sa noble fermeté ; l'élégance de sa taille , la simplicité de sa parure , la

douce majesté de son visage & sa sérénité ; son air ouvert & libre , l'arc d'ébene qui couronne ses yeux , ses dents qui forment un double rang d'ivoire , son menton qu'une fossette partage avec tant de grace ; les replis de son oreille si petite & si gracieusement arrondie ; ses paroles si suaves & si moëlleuses ; cette colonne éclatante si régulière & si bien proportionnée , sur laquelle sa tête s'appuie ; cette gorge plus blanche que le marbre le plus pur , que Diane & Vénus se disputeraient volontiers , ont resserré les nœuds qui m'attachent à elle.

Toutes ces beautés se sont fixées dans mon cœur ; c'est par elles que Pancharis m'a chargé , pour toujours , des chaînes de l'amour le plus violent. O tendres gardiens de ma prison , ô douces chaînes ! bienheureux liens !

 BAISER III.

LES OMBRES.

GENTILLE nymphe , nymphe délicieuse ,
 qui , sur tes levres de roses , portes mes
 plaisirs & ma vie : nymphe charmante
 qui as su t'emparer , pour toi seule , de tou-
 tes les graces , de tous les agrémens , don-
 nes-moi , je te prie , un baiser ; appaise le
 feu qui me dévore mais , que
 dis-je ! ne me le donne point ce baiser. Il
 augmenterait ma flamme : enleve plutôt
 mon ame toute entiere , en la respirant
 sur ma bouche mais non , ma
 chere Pancharis ; ne pompe point mon
 ame ; que ferais - je sans elle ? que de-
 viendrais-je ? Une ombre vaine , un fan-
 tôme errant sur les bords du Styx. Bords
 mille & mille fois affreux , où l'on ne con-
 nait point l'amour , ses douceurs , ses dé-
 lices , ses jeux Oui , pompe mon
 ame , suce-là , qu'il n'en reste plus. Que

j'aïlle retrouver l'élégant Catulle & le tendre Tibulle dans le séjour des mânes.

A mon tour, Pancharis, je sucrai la fleur de ton ame si douce , jusqu'à ce qu'elle soit entièrement épuisée. Tu iras rejoindre Lesbie & Némésis dans les demeures souterraines , & ton ombre ira parcourir aussi les rivages du Styx.

Car on dit que les ames pures éprouvent encore les charmes de l'amour dans ces mêmes lieux ; que Catulle y cueille des baisers sur la bouche de sa Lesbie , & que Tibulle y savoure le miel sur les lèvres de sa Némésis. Ainsi ma Pancharis , ainsi mon ombre caressera la tienne , & ces anciens maîtres en l'art d'aimer , si fiers des palmes qu'ils ont acquises , se verront vaincus , & seront étonnés du nombre infini de nos baisers.

B A I S E R I V.

L' A I G U I L L E.

DIS-MOI, cruelle aiguille, qu'a donc commis la main de ma maîtresse, cette main si pure & si délicate, cette main plus blanche que les Troènes ? Quels sont les crimes, les attentats de ses doigts si légers & si tendres, pour t'exciter à les piquer si souvent de ta pointe acérée ?

Ah ! ce ne sont point ses mains charmantes, ce ne sont point ses doigts innocens, c'est son cœur où tu dois enfoncer ton aiguillon le plus vif : ce cœur plus dur que le diamant, plus impénétrable que les rochers & les écueils. C'est-là que tu dois te plonger plus profondément ; c'est-là qu'il faut éprouver la force de tes piquures.

Si tu pouvois rendre sensible cette rebelle, ô dieux ! quelle gloire pour toi ! Tu aurais blessé de tes traits ce cœur, contre lequel Cupidon a vainement essayé toutes ses fleches.

B A I S E R V.

L E B A R B E T.

QUI ne t'envierait pas , heureux Barbet , qui ne t'envierait pas ton bonheur ? Quoi Diane , cette lumiere de mon ame te caresse de sa belle main , & te presse amoureuxment sur son sein ! sa tendresse ingénieuse lui fait , à chaque instant , inventer pour toi de nouvelles caresses & de nouveaux jeux. Tu es tellement l'objet de ses soins , que , soit à la maison , soit à la promenade , elle n'y veut d'autre compagnie que la tienne , d'autre confident que toi. Donne-t-elle un repas , tu es le premier invité : elle choisit pour toi les mets les plus délicats , & ceux qu'elle a triés , sa belle main te les présente , & ne les donne qu'à toi seul. Bientôt rassasié des plaisirs de la table , elle t'invite à de nouveaux délices : elle livre à tes desirs sa gorge plus blanche que le lait , te permet de savourer

le nectar sur ses levres humides , & te
 donne à toi seul plus de baisers que n'en
 donna jamais le voluptueux Catulle , le
 pere de baisers , à sa chere Lesbie.

O Barbet adoré ! est-il quelqu'un de plus
 fortuné que toi , est-il quelque chose au-
 dessus de ton sort ? Quoique rien ne mette
 de bornes à tes vœux , oui pourtant , oui ,
 Diane te comble encore de plus douces
 faveurs ; elle t'accorde ce que les dieux
 même espéreraient en vain : elle t'admet
 à sa couche & te place dans son lit vir-
 ginal.

Heureux , ô trop heureux Barbet ! ob-
 jet chéri de ma belle maîtresse , qui ne
 t'envierait pas une si douce félicité ? féli-
 cité au-dessus de laquelle il n'en est point
 à prétendre.

B A I S E R V I.

L E S M O R S U R E S.

O DENT coupable , cruelle & scélératè !
dent sacrilege , dent fatale , as-tu bien osé
commettre un forfait aussi grand que celui
de blesser de tes morsures le sein de ma
Pancharis ! ce sein respecté de Vénus &
de Cupidon.

Et tu ne vois pas , malheureuse , de
quelle divinité tu t'attires la colere ?
Blesser ma Pancharis , c'est blesser en même
tems tous les plaisirs , les jeux , les amours
& les graces.

Ah ! belle Pancharis , que ce crime , que
cette rage impie ne me livre pas à ton indi-
gnation : j'en atteste tes yeux que j'aime
plus que les miens ; j'en atteste Vénus &
ta divinité , au-dessus de laquelle il n'en
est aucune pour moi ; non jamais ce ne fut
mon dessein de porter atteinte à ce sein

adoré : je ne voulus jamais lui faire aucune blessure.

Mais quand l'éclat éblouissant de ta belle gorge parut à mes yeux , une flamme secrète m'inspira le desir de la baiser ; cette flamme , augmentée & portée jusqu'à la fureur , m'y fit imprimer ma bouche avec une ardeur trop vive , & cette bouche y fit des morsures. Voilà mon crime , voilà mon impiété. Dussé-je l'expier par mille tortures , dussé-je subir mille supplices ! si toutefois aucuns supplices , aucunes tortures peuvent compenser une telle scélératesse.

Que mon forfait , que mon sacrilège ne m'attirent cependant point ta colere , ô belle Pancharis : pouvais-je voir tant de beautés & ne pas devenir criminel ?

B A I S E R V I I.

L E S C H E V E U X.

OU mon ame s'est-elle sauvée avec tant de précipitation ? c'est sans doute auprès de ma maîtresse ; elle a volé toute entière dans les ondes dorées de sa chevelure. Ah ! malheureuse ! tu cours à ta perte. Ces cheveux que tu prends pour de l'or , cette chevelure dont l'éclat t'éblouit , n'ont rien de ce qu'il paraît à tes yeux : ce sont des liens , des fers , des chaînes : ce sont des rets , des filets dangereux ; si tu t'y laisse prendre , il faudra périr , malheureuse ! il faudra périr , & je t'aurai perdue sans aucun espoir de retour.

Parcours ma Pancharis toute entière , jusqu'à la plus petite partie d'elle-même ; enivre-toi (tu le peux) de tous ses agrémens : repose-toi sur ses yeux , sur ses levres , sur son sein ; mais de la prudence autour de ses cheveux : ne fais qu'y voltiger ; car , je te le prédis une seconde , une troisième fois , si tu te laisses prendre , il faudra périr , malheureuse ! il faudra périr , & je t'aurai perdue sans aucun espoir de retour.

BAISER VIII.

BAISER VIII.

LA PERSÉVÉRANCE.

A Mathias Labruere , Lieutenant-Civil à Paris.

TU m'ordonnes , Labruere , de modérer l'excès de mon amour , & de dissimuler mes tendres sentimens que j'éprouvè. Hélas ! qu'il est difficile de maîtriser un cœur vivement épris , & de cacher l'ardeur d'une passion violente ?

Quoi , je verrais sans émotion les beaux yeux de ma maîtresse étinceler de mille feux ? Je verrais ces globes de neige qui s'enflent voluptueusement sur sa poitrine , sa blonde chevelure , son sein plus ferme & plus blanc que le marbre ; & je ne pourrais pas coller ma bouche sur son sein , sur sa gorge , ni percer d'une dent amoureuse le vermillon de ses joues ? je

Tome I.

C

n'oserais pas couvrir de mes baisers ses yeux , ses cheveux ; baisers délicieux , auxquels je sacrifierais tous les royaumes de l'univers. Ah ! périsse quiconque peut ainsi modérer sa flamme ; périsse quiconque peut aimer avec tant de froideur !

Qu'une mere sévère fasse la garde la plus scrupuleuse , qu'un mari jaloux me surveille & m'épie sans cesse ; que je devienne l'objet des propos scandaleux du public , & la fable du quartier : la vigilance des meres , la colere & la jalousie des maris , les bruits publics , sont moins que rien à mes yeux : que les carrefours , les rues , les temples , les ports , les théâtres , les champs même , soient instruits de mes feux , peu m'importe.

Ainsi vivaient nos bons ayeux , sous le regne de Saturne & de Rhée. Ils alloient nuds sans scrupule , au milieu des jeunes filles , & l'amant ne rougissoit point d'être aux côtés de sa mie : passant les jours les plus longs à s'entretenir de leurs amours , ils inventaient mille voluptés , & s'amusaient à mille jeux : la crainte ne venoit point empoisonner leurs plaisirs , & leurs

plaisirs étaient toujours des sacrifices faits à l'amour.

Feigne & dissimule qui voudra ; pour moi je m'en tiens à la liberté de nos peres. En effet, pourquoi couvrir d'un voile un amour délicat ? Ah Vénus ! Est-ce un mal de chérir ta divinité ? Les dieux sont donc criminels ? Jupiter même est coupable , & le ciel n'a point de réduit si caché qui soit exempt de crime. Ignore - t - on les aventures de Phœbus & de Chione , de Bacchus & d'Ariane , d'Europe & du Taureau dont elle devint la proie ? Ne fait-on pas l'artifice du signe par qui Leda fut trompée ? Et ne vit-on pas jadis des fuseaux dans les mains d'Hercule ?

Vivons , lumiere de ma vie , & suivons l'exemple de ces divinités : laissons - nous entraîner aux charmes de l'amour. Si c'est un crime , j'aurai les dieux pour modeles , & je n'aurai point de regret d'avoir été coupable.

B A I S E R IX.

LA RÉSISTANCE.

DE grace , lumiere de ma vie , toi qui fais mes plaisirs , toi qui es plus douce que le miel , toi qui portes le feu dans mon ame , & qui embrase mon cœur des fureurs de l'amour , permets-moi de baiser ces yeux charmans & ces cheveux dorés que je préfère à ceux de Bacchus & d'Apollon.

Ingrate , cruelle , tu refuses cette faveur à ton poëte , cette consolation à ton amant ? Est-ce un jeu folâtre , est-ce une ruse , & si tu refuses à mes instances ce que tu desires avec tant d'ardeur , n'est-ce pas afin qu'il semble que tu me l'as donné malgré toi ? Eh bien je te le saisirai en dépit de ta résistance , je t'embrasserai , je collerai ma bouche sur ta bouche , mes levres sur les tiennes ; & malgré tes refus multipliés , tes efforts & même tes menaces , tu recevras de moi jusqu'à mille baisers.

Alors tu peux me mordre , tu peux m'ê-
gratigner ; je ne craindrai ni tes morsures ,
ni les fillons que tes ongles pourront imprimer sur mon visage ; au contraire , plus tes ongles me blesseront , plus tes dents me feront de mal , plus aussi mes baisers seront ardens , & plus étroitement je te ferrerai dans mes bras.

Q douce guerre ! ô morsures délicieuses !
Pancharis , veux-tu me rendre le plus fortuné des hommes ? refuse-moi toujours les baisers que je te demanderai , pour que je puisse les prendre , & jouir du plaisir de les dérober.

B A I S E R X.

LE BON - J O U R.

SALUT, ô toi dans qui je trouve la douceur du miel & l'amertume du fiel ; toi, l'objet éternel de mon repos & de mon travail ; toi mon soleil à son aurore, ainsi qu'à son déclin ; toi ma lumière & mes ténèbres, toi la cause de mes naufrages, & le port secourable où je trouve un doux abri ; toi mon espérance & ma crainte, toi qui n'es rien & qui es tout pour moi ; mille & mille saluts, ô mon Acharis & ma Pancharis *.

* Ces mots Pancharis & Acharis sont composés du grec, Pan-charis, toute de grace ; Acharis, sans grace, par l'A privatif.

B A I S E R X I.

L E B U C H E R.

MA colombe , ma tourterelle , toi qui es plus fraîche que la fleur , souffre qu'une pluie abondante de baisers tempere les feux qui brûlent mon cœur : permets-moi de cueillir la rosée sur tes levres humides , pour rafraîchir l'ardeur dont mon ame est dévorée.

Malheureux ! qu'ai-je fait ? arrête , fille charmante , écarte loin de moi ces levres de feu ; elles irritent ma flamme , me brûlent , me dévorent , je me dissous , & mon cœur est tellement pénétré , qu'il ne me reste plus qu'à être bientôt réduit en cendre.

Ah ! pourquoi me prives-tu de ces levres enflammées ? Pourquoi separes-tu si vite ta bouche de la mienne ? ne cesse pas de me bruler du feu de tes baisers : c'est au milieu de ces flammes que je veux périr , nouvel Hercule , & monter au ciel , comme il fit après avoir été éprouvé dans le bûcher du Mont-ceta.

B A I S E R X I I .

LES CONTRAIRES.

LE miel est moins doux , la douceur elle-même est moins délectable que toi. Pourquoi tes yeux lancent-ils des traits empoisonnés ; pourquoi tes levres me portent-elles tant d'amertumes ?

Le fiel est moins amer , l'amertume elle-même est moins désagréable que toi , ma Pancharis : pourquoi tes baisers portent-ils sur ma bouche le miel & l'ambroisie ; pourquoi les traits qui partent de tes yeux sont-ils si doux ? Est-ce donc , Pancharis , une vertu particulière attachée à tes yeux & à tes levres , de donner au miel cette amertume qui me désespère , & au fiel cette douceur qui me rend le plus heureux des mortels ?

O trop agréable amertume ! ô douceur trop amère !

BAISER XIII.

LE SOUHAIT.

TU vas donc reposer, fleur trop heureuse, sur le sein de ma maîtresse ? tu vas regner sur cette gorge charmante ? Ah ! si je pouvais jouir de ton sort ! si j'étois placé sur ce trône d'albâtre, serais-je froid & inanimé, comme tu l'es ? Avec quel empressement je parcourrais ce champ de délices ; comme j'imprimerais sur son sein, sur son col, sur ses deux globes mille & mille baisers !

Ne crois pas que je bornasse là tous mes transports : je voudrais savoir quelle différence peut se trouver entr'eux, quelle est leur grosseur, lequel des deux l'emporte en blancheur, ou surpasse l'autre en dureté ; lequel présente une forme plus gracieuse & plus arrondie ; si cette fraise qui termine l'un & l'autre, éclate sur l'un des deux par une couleur plus vermeille,

J'irais aussi chercher où conduit le sentier merveilleux qui les sépare , & qui semble promettre quelque chose de plus délectable & de plus précieux.

J'examinerais tout ce qui se rencontrerait sur mon passage , je me glisserais enfin sans rien dire , & je pénétrerais insensiblement au trône fortuné de Cypris.

Hélas ! il n'est pas permis à mes lèvres d'effleurer le sein de Pancharis ! ma main n'ose en approcher. O sort injuste & cruel ! elle me refuse cette légère faveur que je lui demande , & dont je connais si bien tout le prix ; & elle en accorde de plus grandes à cette fleur qui ne les lui demande pas , & qui n'est pas susceptible d'en sentir le mérite.

BAISER XIV.

LE SOUVENIR.

VA mon cœur, va trouver ma maîtresse, dis-lui que je brûle d'une flamme éternelle, que je suis accablé de mille tourmens, que mes yeux sont toujours noyés de larmes, que je traîne une vie malheureuse, en proie aux soins & aux inquiétudes.

Mais malgré toutes les peines dont je suis dévoré, malgré mes feux & mes pleurs; si ma Pancharis daigne se souvenir de moi, dis-lui que je suis le plus fortuné des hommes.

B A I S E R X V .

L A C O M E T E .

TELS à l'apparition subite d'une comète , on voit les peuples s'assembler de toutes parts , & la terreur surprendre leur ame frappée de sa lumière imprévue : ils frissonnent tous à l'idée d'un désastre prochain & croient voir en tremblant , le présage sinistre d'une guerre certaine.

Telle Pancharis , en déployant l'éclat de son front , brille d'une lumière plus vive que tous les météores : l'œil étonné des mortels s'arrête & la contemple ; la crainte à son aspect tient l'ame en suspend , & l'horreur de la guerre , de la mort & de l'incendie , pénètre avec effroi , dans tous les cœurs.

BAISER XVI.

L'ORGUEILLEUSE.

FAROUCHE Neæra , tu me dédaignes , c'est de mépris & d'insensibilité que tu paies ma flamme ? tu me fuis , superbe , & tu te ris de mes vœux : hé bien , à mon tour , je me rirai de toi , perfide , je te mépriserai , & je paierai ton orgueil d'un orgueil égal.

Adieu pour toujours , Neæra , indigne de mes chants , indigne des faveurs des muses. Il te faut des Marfias , & aux Marfias des nymphes comme toi ; il te faut de ces êtres grossiers , fots , ignorans , ennemis des muses. Adieu , encore une fois adieu Neæra , le déshonneur de ton sexe , & la honte de la ville. Eh ! quelle est la cause de tes dédains ; par où me suis-je attiré tes mépris ? La belle , la charmante Turilla , Turilla , la fleur des nymphes ,

me tient depuis long-tems dans ses fers,
 & ne rougit point de m'attacher à son char :
 glorieuse de voir son nom dans mes vers,
 elle se compare aux Corinnes & aux
 Lesbies.

Ah! Neära , combien tu te repentiras
 un jour de ton orgueil , combien tu déplo-
 reras ton sort ! & combien de fois tu m'ap-
 pelleras , mais toujours en vain !

B A I S E R X V I I .

LE DÉPART.

OU fuis-tu ma déesse ? tu vas parcourir des lieux inhabités , m'oublier & t'oublier toi-même. Tu ne crains pas , étant seule , de devenir la proie de quelques faunes indiscrets ? Chasse loin de toi cette race insolente , & ne souffre pas que leurs baisers osent ternir le vermillon de tes joues.

Non , quoique l'amour soit soupçonneux , je ne croirai jamais que tu puisses oublier ton amant & toi-même , au point de préférer ces êtres inanimés , dont la vieillesse a fait ses victimes , dont les forces sont épuisées sous les glaces de l'âge ; dont l'ame grossière ignore les délicatesses du sentiment , & dont le visage est caché sous une barbe hideuse , à moi , qu'un sang vigoureux anime , & sur les joues duquel

Dij

on ne voit encore que le premier duvet de la jeunesse. Quoique tu me rebutes , & que tu dédaignes mes vœux , je ne croirai jamais que tu me haïsses assez pour cela.

Et vous Faunes , ne portez point sur ma belle une main téméraire , & ne souillez pas l'objet de mes délices. Ne dérobez point d'avance la moisson que je dois recueillir : ma Pancharis est toute à moi , comme je suis tout à elle.

Mais quel motif te fait parcourir ces déserts ? Est-ce moi que tu fuis dans ces lieux solitaires ? Eh bien ! fuis dans les bois , dans les forêts , dans les déserts : ils n'ont rien qui m'effraie ; rien ne peut mettre obstacle à ma poursuite. Fallût-il passer les fleuves à la nage , escalader les monts : dût une grêle de pierres m'affaillir , dussent les vents & les orages se déchaîner contre moi , l'astre brûlant de Sirius me menacer : dût une neige éternelle élever sur terre un rempart de glace insurmontable , rien ne me rebutera : ce qui repugne le plus à la nature , ce que la foiblesse de mes sens redoute , l'amour m'en fera triompher. Mais quelle est mon erreur ? Non ,

tu n'es point tellement insensible à ma tendresse ; tu veux éprouver ma foi.

Quoi ! le ciel si souvent frappé de mes plaintes , les bois témoins des vers que j'ai chantés à ta louange ; mes fatigues sans nombre , les ardeurs de l'été que j'ai supportées tant de fois , les rigueurs de l'hiver que j'ai bravées , les nuits que j'ai si souvent passées dans le silence des ténèbres ; font - ce là des gages équivoques de ma flamme ?

N'est-ce pas assez ? Mets fin à mes peines , lumière de ma vie ; épargne-moi les chagrins de l'absence : mais hélas , elle fuit ! tristes jouets des vents , mes prières s'envoient avec eux ! O sort funeste ! Faut-il que je sois né pour servir une ingrate ? Amour , ne vit-on sous tes loix que pour éprouver les tourmens les plus rudes !

B A I S E R X V I I I .

LES DEUX EFFETS OPPOSÉS.

PANCHARIS , lorsque je presse tes levres charmantes , & que je respire avec avidité le souffle odorant de ton haleine , je crois être au nombre des dieux , & même au-dessus d'eux , s'il existe un être qui les surpasse , ou qui soit plus heureux.

Mais quand tu t'échappes de mes bras , il me semble aussi-tôt déchoir de cette félicité suprême , pour me voir enséveli dans les gouffres du Tartare , & même plus loin , s'il subsiste une espace au-delà , ou quelque demeure plus affreuse.

BAISER XIX.

A SON CŒUR.

QUOI mon cœur , quoi malheureux , tu oses te reposer sur les levres de ma Pancharis ? tu oses sucir le miel de ses baisers , & t'enivrer du nectar délicieux qui coule de sa bouche ? prends garde téméraire ; lorsque tu crois sucir le miel & t'abreuver de nectar , tu bois le poison , tu respires la flamme & les fureurs. Ne sens-tu pas le feu dévorant qui se glisse dans tes membres , le poison caché qui circule dans tes veines , & qui déchire tes entrailles ; tandis que tu t'amuses innocemment à cueillir des baisers sur les levres de ma maîtresse : levres fatales qui me causent mille tourmens ! Ah ! cessez de me déchirer , levres charmantes , n'avez-vous pas assez déployé sur moi toutes vos fureurs ? calmez cette chaleur corrosive , ne distillez plus de venin , appeaisez l'ardeur de vos baisers : ce sont des baisers que je veux , non pas des flammes & des poisons.

B A I S E R X X.

I M P R É C A T I O N.

JE vous salue , cheveux dorés ; je vous salue , beaux yeux de ma maîtresse , si traîtres & si méchans. Je vous salue globes charmans & élastiques , qui ne le cédez point à ceux de Vénus ; je vous salue levres plus vermeilles que la pourpre : je vous salue enfin toute ma Pancharis.

Mais que dis - je ? Périssiez plutôt blonde chevelure , périssiez yeux perfides , gorge séduisante , levres de corail ; peris enfin toi-même toute entière , toi qui m'as fait périr , aussi-tôt que tu t'es offerte à ma vue.

B A I S E R X X I .

, L E S L A R M E S .

TENDRES pleurs qui couvrez les joues de ma belle amie d'une pluie d'argent , comment pouvez-vous naître de ces yeux pleins de flammes , qui répandent par-tout les feux & l'incendie ?

Mais je me trompe , ce ne sont point des pleurs , ce n'est point une pluie ; ce sont des étincelles ardentes , des torrens de feu qui ont pénétré si vivement les plus profonds replis de mon cœur , qu'il en a été consumé & réduit en une liqueur brûlante.

Que n'avez-vous point à espérer ou à craindre , malheureux amans ? puisque , parmi vous , l'eau naît de la flamme , & qu'à son tour , l'eau peut engendrer des feux.

B A I S E R X X I I .

D E S C H A I N E S .

GUIDES séduifans de l'amour, mes yeux, pourquoi m'avez-vous trahis, en regardant trop fixement le visage de ma Pancharis, dont l'éclat radieux, comme un astre nouveau, m'a frappé du plus vif étonnement ?

Pieds audacieux, aviez-vous donc juré ma perte ? Pourquoi m'avez-vous arrêté dans le temple de ma divinité, où, transporté d'amour, j'ai pensé perdre la vie ?

Mains téméraires, pourquoi vous êtes-vous précipitées sur ce sein charmant, sur ces deux globes de lait, dont la blancheur éclatante a fait circuler le poison des desirs dans mon ame, & a presque consumé mon cœur ?

Pieds audacieux, vous ferez chargés de fers, & vous ne pourrez plus me conduire au logis de Pancharis ; mains téméraires, je vous enchaînerai, & vous ferez forcées de respecter la gorge de ma maîtresse ; & vous, mes yeux, je vous couvrirai d'un voile épais : vous ne verrez plus les attraits dont elle est pourvue.

BAISER XXIII.

L'EMBRASEMENT.

CRUEL enfant , n'est-ce pas assez pour moi de voir naître tant de feu dans mon sein , de sentir circuler la flamme dans mes veines , sans que mes soupirs en augmentent encore l'ardeur , & qu'ils l'allument avec plus de force dans mon ame ?

Cessez enfin , soupirs meurtriers , d'épuiser sur moi toutes vos fureurs : la flamme a fait assez de progrès dans mon sein , sa rage impétueuse n'a que trop déchiré mon cœur. Venez à mon secours , larmes précieuses , & soulagez un amant malheureux : inondez d'un déluge bienfaisant mes entrailles embrasées.

Ah ! quelles larmes pourront jamais alléger mes peines , apaiser la chaleur de mes sens ; quel fleuve suffira pour absorber le feu dont ma poitrine est dévorée !

BAISER XXIV.

LE LARCIN AMOUREUX.

JE me promenais dans les bois ; ma maîtresse y tendait ses filets , & m'y préparait mille embûches. J'étais sans défiance : elle me saisit , fait tomber mon cœur dans ses pièges , & le charge , l'inhumaine ! d'une chaîne éternelle.

Hélas ! lui dis-je , pourquoi ces filets ? que te sert d'envelopper ton amant dans ces liens , & d'employer la violence pour occuper mon cœur ? Je suis bien éloigné de me plaindre qu'il t'appartienne : mais je suis fâché , cruelle , que tu m'en fasses un larcin , lorsque j'aurais eu tant de plaisir à te le donner.

 BAISER XXV.

L'ORAGE.

J'ÉTAIS auprès de Pancharis à midi : soudain le ciel retentit d'un bruit effrayant , le tonnerre éclate , & l'air est sillonné de traits de feu qui le déchirent. La crainte faïfit mon amanté ; elle se jette dans mon sein : sauve-moi , dit-elle , sauve-moi ?

Je la ferraïs dans mes bras , & j'essayais d'apaiser sa frayeur eh quoi ! lui dis-je , fille charmante , tu redoutes ces éclairs fugitifs , ces vains roulemens du tonnerre ? ah ! sauve-moi bien plutôt de tes yeux meurtriers , où brille un éclat plus dangereux , & qui lancent des feux plus à craindre que ceux de la foudre.

B A I S E R X X V I.

LE BOUQUET DE ROSES.

JE t'envoie deux fleurs de couleurs différentes ; une rose blanche & une rouge. En voyant la première , elle te peindra la pâleur de ton malheureux amant ; & le vif incarnat dont l'autre est colorée , sera pour toi l'image de la flamme que ta beauté entretient dans mon cœur.

B A I S E R X X V I I.

L'ŒIL ASSASSIN.

PRÊTE-MOI, de grace, ce bel œil , cet œil si traître , d'où naissent mille feux ; & qui porte des traits si vifs.

Tu veux savoir à quel usage je le destine , ma chère ? c'est pour y prendre ces traits , ces feux dont tu t'es servie pour me perdre , afin de les tourner contre toi , & de te faire éprouver leur puissance.

BAISER XXVIII.

LE CHOIX D'UNE MAITRESSE.

MYRON, tu peux aimer ces beautés , dont l'éclat s'augmente par celui des diamans ; dont la parure somptueuse s'enrichit du brillant des perles & de l'émeraude. Un visage couvert de fard & de céruse , dont le carmin relève les couleurs , peut être l'objet de tes délices.

Pour moi , la simplicité me plaît ; le fard de la nature , & le vermillon de la pudeur , sont les seuls qui relevent , à mon gré , les attraits d'une jeune fille : la fraîcheur , une toilette , à laquelle l'art n'a point présidé , sont sa véritable beauté. Heureuse celle qui n'a pas besoin de perles , de diamans & d'émeraudes pour être aimable ! celle-là l'emporte sur toutes les autres , par les grâces dont la nature l'a favorisé ; & celle-là seule a droit d'obtenir mon suffrage & mes vœux.

BAISER XXIX.

L'INFIDÉLITÉ.

VOIS, mon cher Myron, comme l'amour se plaît à me persécuter, & comme il m'a choisi pour être le jouet de ses caprices : cette beauté qui m'aimait si tendrement, vient de passer entre les bras d'un autre.

O femmes ! espece légère & perfide, dont un même jour voit naître la flamme & l'inconstance !

Est-ce là la foi que tu m'avais jurée, la fidélité éternelle que tu m'avais promise ? Va, ce n'est pas de ton parjure que je me plains ; ce n'est pas de l'injure que tu fais aux dieux : le crime est envers eux, la vengeance leur appartient, & je les vois tout prêts à te punir : mais ce qui allume mon courroux, c'est que tu sois devenue la proie d'un indigne soldat : je me révolte contre les fers honteux dont je te vois chargée.

Ah ! tu pouvais m'imposer des loix ; tu

pouvais m'affujettir à tes volontés : avec plaisir j'aurais porté tes chaînes ; comme je me serais glorifié de t'obéir ! c'est le propre d'un homme vil & grossier de rougir des chaînes que lui donne une belle , c'est ignorer le véritable amour.

Oui , quoique tu allumes ailleurs de nouveaux feux , quoique tu me haïsses , je ne cesserai jamais de t'aimer : tu auras toujours les mêmes droits sur mon cœur ; je serai toute ma vie soumis à ton empire. Pour toi , si tu as résolu de ne plus m'accorder cette faveur précieuse , si tu refuses, perfide , d'aimer encore ton malheureux amant ; dissimule au moins , & feins d'avoir quelque tendresse pour lui : ce sera assez pour moi de la feinte , & je me contenterai d'un amour simulé.

 BAISER XXX.

AUX MUSES.

FUYEZ loin de moi , Muses , avec lesquelles j'ai perdu ma jeunesse , puisque vous n'êtes d'aucun secours à un amant infortuné. Puisque vous ne pouvez fléchir mon inhumaine , allez , mes vers , devenez la proie d'une flamme éternelle.

A quoi me servira que ma belle , vaine de mes chansons , transmette ma réputation à la postérité , si elles ne servent aussi qu'à l'instruire de ses rigueurs & de mes tourmens ?

Allez , je vous dévoue aux flammes , muses trop funestes. Mais quoi ? ces poésies , gages de mon amour ; ces vers garans de ma fidélité , je les condamne à périr par le feu ? Quoi ! ce beau nom de ma Pancharis , dont Vénus elle-même , est jalouse , une flamme cruelle le dévorerait ? Ah ! vivez mes vers , portez en tous lieux le nom de Pancharis , ne craignez point de périr par le feu : c'est à moi seul qu'il appartient d'en éprouver l'ardeur , & d'en être consumé.

B A I S E R X X X I.

L E S S U P P L I C E S.

UN E éternelle pluie n'inonde point les campagnes , la mer n'est pas toujours orageuse ; & sans cesse mes yeux sont noyés d'un déluge de larmes : mon ame nuit & jour est agitée de tourmens & de soucis. La foudre à chaque moment ne frappe point la terre ; & des traits plus cruels que ceux de la foudre , & plus enflammés , me percent à tous les instans.

Le malheureux Prométhée , l'infortuné Titye ne sont pas continuellement la proie de l'oiseau qui les dévore ; & le cruel amour déchire incessamment mon cœur & mes entrailles. Ixion & Sisyphé ne sont pas sans relâche , accablé sous la masse énorme qui les opprime : pour moi , un poids insupportable pèse assidument sur ma poitrine , & un cercle perpétuel de douleur m'investit & m'assiège.

O trois fois malheureux ! Quel astre sinistre , quelles divinités funestes ont présidé à ma naissance !

BAISER XXXII.

LES PLAINTES.

JE ne me plains point , ma divinité , de ce que tu m'enchantes par les doux accens de ta voix , & de ce que tu m'enleves à moi-même. Je ne me plains pas de ce que tes levres , en portant le nectar sur les miennes , me ravissent mon ame ; de ce que tes yeux charmans m'ont dérobé mon cœur : la seule chose qui m'afflige , c'est qu'en succombant à des traits si doux , je n'ai pas le droit de me plaindre de mon sort.

B A I S E R X X X I I I .

34

**LES AVANT-COUREURS DU
P L A I S I R .**

LORSQUE je pense aux combats que je dois bientôt livrer , mon'ame se noie d'avance dans un torrent de délices , que l'idée seule m'y fait succomber. Si la simple image du plaisir dont je dois jouir m'affecte si violemment ; comment pourrai-je en supporter l'épreuve ?

O ! Vénus , toi qui favorises les amans fideles , si je ne puis survivre aux coups que je vais essuyer , reçois mon ame , & transporte-la dans un des bosquets fleuris de l'isle qui t'est consacrée.

BAISER XXXIV.

VEILLÉE DE VÉNUS.

O DOUCE nuit , ô ténèbres favorables ,
ténèbres plus claires à mes yeux que le jour ,
qui m'avez apporté le plaisir , le bonheur
& la joie !

Je te possède enfin , ma chere Pancharis ,
ma colombe , ma tourterelle ! je puis donc
sacrifier à l'amour , recevoir le prix de mes
soupirs , & mourir dans tes bras ! Ingrate ,
méchante , je languis : qui t'arrête ? Pour-
quoi m'empêches-tu de fucer le miel sur
ta langue ; de respirer le parfum de ton ha-
leine , & de presser mes lèvres contre les
tiennes ? . . . ce que tu souhaites le plus
dans le fond de ton ame , cruelle ! pour-
quoi te refuser à mes prieres ? . . .
Quoique brûlée de desirs , une fausse pu-
deur te fait dissimuler , & tu feins de mé-
priser les jeux & les plaisirs de l'amour.

Je te conjure au nom de ces prunelles

si brillantes , de ces levres , dont l'éclat le dispute à la pourpre , par le vermillon de tes joues , par cette blonde chevelure qui flotte sur ton cou d'albâtre , par ce sein , par ces deux globes qui ne font que de naître , par leurs extrémités plus brillantes que le rubis : ne réduis point au désespoir un amant qui brûle pour toi depuis si long-tems. Ah ! je me meurs , je pérís , si tu n'appaises promptement les feux qui me dévorent.....

Vénus , Amour , protégez-moi ! sauvez-moi des flammes auxquelles mon cœur est en proie , de cette fureur excessive & inconnue qui le transporte , & à laquelle il ne peut résister.

C'est ainsi que prêt de succomber à mon ardeur , je conjurais Pancharis de m'être favorable : quand , tout-à-coup sa colere s'appaise , son front prend le teint de la pudeur , des larmes s'échappent de ses paupieres : « ton amante , me dit-elle , est » toute à toi ; un lien commun nous unit. » Un baiser fut le gage de sa parole , & s'armant d'une hardiesse nécessaire pour moi , elle se jeta dans mes bras ; mes vœux furent accomplis.... Je parcourais à

mon gré les bosquets consacrés à Vénus, les jardins du dieu d'Amour, où regne un printems éternel ; j'y cueillais les roses, les narcisses, la violette & le thym ; le miel distillait de nos baisers ; une fureur jalouse en multipliait la jouissance ; les liens les plus étroits nous unissent. . . .

O lit fortuné ! & vous flambeau mystérieux, qui dissipez les ombres de la nuit, de combien de plaisirs vous fûtes témoins ! lorsque serrés étroitement l'un à l'autre, animés tous les deux par une chaleur vivifiante, nos yeux errans, Vénus elle-même circulait dans nos veines, & versait sur nos membres la rosée de la volupté.

Alors, m'écriai-je, dieux puissans ! réglez dans le ciel, jouissez des droits suprêmes attachés à votre divine essence. Quand je tiens ma Pancharis, quand je la possède, je n'envie aux dieux ni leur puissance, ni leur divinité ! Presser ces levres vermeilles, ferrer ces membres délicats, nager dans ces yeux voluptueux, entrelacer mes doigts dans les ondes de cette belle chevelure, imprimer cent baisers à ce sein palpitant, à ce sein qui égale en beauté celui de Venus même,

même , & dont mon ame est enchantée : varier en cent manieres mes attitudes , m'é-lancer sur ce cou charmant , imprimer une dent lascive sur les roses de ces joues , & d'une main libertine parcourir ces colonnes d'ivoire , plus fermes & plus blanches que le marbre , sur lesquelles l'Amour veille à la sûreté du fort où regne la déesse de Cythere , ce sont là mes titres & ma grandeur.

Les pigeons , les tourtereaux font des caresses moins tendres à leurs belles compa-gnes , que je n'en faisais à Pancharis : nous passions de l'amour à la fureur , & nos bou-ches entr'ouvertes laissaient errer nos ames sur nos levres enchantées. Une douce lan-gueur suivit bientôt ces tendres exercices ; mes membres fatigués se refusaient à l'a-mour , & n'étaient plus propres à de nou-velles attaques : panché mollement sur le sein de Pancharis , Morphée vint fermer mes paupieres.

Mais à peine commençais-je à goûter le repos , à peine une heure s'était-elle écou-lée , que la lutine s'amuse à me pincer à plusieurs reprises , me tire l'oreille , me remue ; elle m'excite par des baisers , &

ferre entre ses dents mes lèvres endormies ; elle m'appelle encore aux armes ; elle exhale ainsi les reproches : lâche , tu succombes au sommeil , tu te laisses abattre ? Je m'éveille en sursaut de mon sommeil , & me sentant disposé à rentrer dans la lice de Cupidon , je brûle de frapper par-tout où s'adresseront mes coups.

Salut mille & mille fois , nuit inestimable , dont les dieux ne peuvent s'empêcher d'être jaloux , que Junon , que Vénus même , n'auroient jamais pu rendre plus fortunée !

Salut enfin , ténèbres précieuses , signalées à jamais par tant de plaisirs , de délices , de caresses , de faveurs , d'agréments , d'attraits , de soupirs , de murmures , de gémissemens , de plaintes , d'injures , de jeux , de baisers , de ris , de disputes , de combats , de morsures , de coleres , de blessures , de douceurs , de vies & de trépas réciproques , & couronnées enfin par tous les charmes de la volupté !

Fin de la Pancharis de Jean Bonnefons.

LES
BAISERS
DE
JEAN SECOND,
DE LA HAYE,
POETE LATIN.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION

500 FIFTH AVENUE NEW YORK 17, N. Y.

POETRY

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION

500 FIFTH AVENUE NEW YORK 17, N. Y.

POETRY

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX TILDEN FOUNDATION

500 FIFTH AVENUE NEW YORK 17, N. Y.

N O T I C E
SUR LA VIE
D E
JEAN SECON D.

JEAN SECON D'ÉVERARD, poète latin, fils de Nicolas d'Éverard , président au conseil souverain de Malines , nâquit à la Haye en 1511.

Ce poète , qu'n'a paru qu'un instant sur la scene du monde , est un de ces phénomènes que la nature ne produit qu'avec économie , & que le destin moissonne avec autant de rapidité que d'injustice.

Jeté dans le barreau par les vœux de sa famille , qui y occupoit des places distinguées , il vint en France , & prit , à Bourges , des leçons de droit du fameux jurifconsulte Alciat. Mais le goût des voyages & son inclination pour la poésie , le détournèrent de la science des loix : il passa en Italie , & de-là fut en Espagne , où

l'archevêque de Tolède le prit en qualité de secrétaire.

Plus recueilli dans ce poste , il se livra à sa passion pour les vers , & ses ouvrages ayant percé jusqu'à la cour de Charles-Quint , ce prince l'appella auprès de lui , & l'attacha particulièrement à sa personne : son amitié pour Jean second était si vive , qu'il voulut l'avoir pour compagnon de voyage , dans l'expédition qu'il fit contre Tunis. On ne fait si le poète y tenait un emploi militaire , sans quoi il me paraît un personnage assez inutile dans une armée ; mais bientôt les fatigues de la mer & celles de la guerre , mirent le jeune homme Hollandais hors d'état de profiter plus long-tems des bontés de l'empereur.

La galanterie à laquelle il s'était livré avec un peu trop d'excès , dans un pays plus chaud que sa patrie , sous un climat sec & brûlant , avait un peu altéré son tempérament , au point qu'on lui conseilla de retourner dans son pays , pour y apaiser plus facilement l'effervescence de son sang : cette précaution fut vaine ; le mal avait fait des progrès trop violens.

Arrivé à Saint-Amand , en Haynaut , il y fut suivi d'une fièvre maligne , qui l'emporta à l'âge de vingt-cinq ans , en l'année 1536.

Quel poëte , s'il fût parvenu à la vieillesse ; & si les muses avaient continué de l'inspirer jusqu'au terme où les hommes doivent atteindre ! Le feu de son ame a passé dans ses écrits : formé à la versification par la lecture des bons poëtes de l'antiquité ; c'est le voluptueux Catule ; c'est le tendre Tibulle & le galant Ovide qui soupirent dans ses vers. Le recueil assez considérable qu'il a laissé , suffit pour faire juger de sa rare fécondité. A l'âge le plus tendre il s'étoit déjà exercé dans différens genres , qu'il a tous traité avec une supériorité décidée.

Nous avons de lui trois livres d'Elégies , qui respirent la douceur & l'aménité ; un livre de tombeaux , où les graces de la poésie temperent les larmes que ces sujets lugubres arrachent à ses lecteurs ; un livre d'Épigrammes pleines de sel & d'une agréable variété ; un autre , de Baifers , que Vénus elle-même inspira , & dont le

coloris frais & gracieux verse dans le cœur le miel de la plus douce volupté ; deux livres d'Épîtres , aussi supérieurement écrites que le reste ; un livre d'Odes pleines d'élévation & de feu ; & enfin des Silves où l'on reconnaît toujours la même touche & la même harmonie.

Ce poëte si tendre & si sublime occupe un rang distingué dans l'estime des littérateurs. On fait combien ses baisers ont été utiles à M. Dorat.

Il importe très-peu de savoir que Jean second , aux talens poétiques , joignait ceux de la peinture : rien de ce qu'il a fait dans ce genre n'étant passé à la postérité , il est superflu de s'étendre sur cette partie de son éloge , qui n'ajouterait rien à sa gloire.

LES BAISERS

D E

JEAN SECON D.

BAISER PREMIER.

LES ROSES.

APRÈS avoir enlevé sur une colline de l'île de Cythere, Ascagne endormi, Vénus le coucha sur un tapis de violettes ; l'enveloppa d'une nuée de roses blanches , & embauma des plus doux parfums le lieu de son repos. Bientôt le souvenir des feux dont elle avait brûlé pour Adonis , se réveilla dans son ame : tout son corps est embrasé d'une flamme dont elle connaît la cause ; cent fois elle est prête d'enlacer ses bras au cou de son petit fils : cent fois elle se dit , tel était mon Adonis !

Mais , craignant de troubler le sommeil

tranquille du jeune enfant, elle donne mille baisers aux roses qui l'environnent : un feu soudain les pénètre, & le zéphyr, avec un doux murmure, vient se jouer sur les levres de l'amoureuse Dionée. Autant de roses qu'elle touche, autant de baisers qui naissent, & qui multiplient les plaisirs de la déesse.

Alors Cythérée s'élance à travers les nuages, trainée par des cygnes blancs comme la neige, & commence à parcourir le globe de la terre. Nouveau Triptolème, elle sème les baisers dans les gurets féconds, & prononce trois fois des paroles inconnues. De-là se produisit cette moisson favorable aux amans ; de-là vint l'unique remède à mes maux.

Je vous salue, doux soulagement d'une flamme éternellement malheureuse, baiser, qui devez à des roses froides votre précieuse origine ! Oui, je veux par mes chants célébrer votre gloire, tant que le double mont où réside Pégase sera connu ; & tant que l'Amour, sensible au souvenir de la famille d'Énée & de sa race chérie, parlera le langage gracieux des descendants de Romulus.

B A I S E R II.

L'ÉLYSÉE.

NEÆRA, si tu veux entrelacer tes bras autour de mon cou , aussi amoureusement que la vigne attache ses pampres à l'ormeau voisin , aussi étroitement que le lierre enlace ses branches chargées de grappes au tronc d'un vieux chêne, je tâcherai de mon côté , de serrer d'une chaîne éternelle ton cou d'une blancheur éblouissante , & d'y joindre un baiser sans fin : alors les besoins de la table , la liqueur précieuse de Bacchus , le doux sommeil lui-même ne me détacheraient point de ta bouche purpurine ; mais mourans tous les deux au milieu de nos baisers réciproques , la même barque conduirait deux amans au pâle séjour de Pluton.

Bientôt entraînés dans des campagnes odoriférantes , où regne un printems perpétuel , on nous conduirait dans ces lieux ,

où les héros au milieu des héroïnes , répétant leurs anciennes amours , se livrent au plaisir de la danse , dans des vallons ombragés de myrtes , & les font retentir tour à tour de leurs chansons. Les branches vacillantes d'un bois de laurier , leur servent de retraite : la violette , la rose , & le jaune narcisse naissent sous leurs pieds ; & le souffle alizé d'un zéphyr continuel , se glisse avec un doux murmure au travers des feuillages. En ces lieux la terre est féconde , & le soc ne lui déchire point le sein : la troupe des bienheureux se leverait à notre approche , & nous offrirait la première place sur les gazons fleuris , où s'asseyaient les favoris des Muses ; aucune des maîtresses de Jupiter , sa fille elle-même , la belle Hélène , ne se trouveraient pas déshonorées de cette préférence.

B A I S E R I I I.

LA BOUCHE FUGITIVE.

JE t'engageais , aimable fille , à me donner un baiser : ta bouche aussi-tôt pressée légèrement la mienne : mais semblable à quelqu'un qui s'épouvante à l'aspect imprévu d'un serpent qu'il a froissé , tu sépares , avec une célérité sans égale , tes lèvres des miennes. Lumière de ma vie , ce n'est point là donner un baiser , c'est seulement donner le desir & le regret d'un baiser.

B A I S E R I V.

L' I M M O R T A L I T É.

CE ne sont point des baisers que donne Néara , c'est le nectar , c'est une rosée odoriférante qu'exhale son haleine , c'est le nard , le thym , le cinname , & le miel ,

Tome I.

G

tel que les abeilles vont le cueillir sur le mont Hymette, ou parmi les rosiers des champs de Cecrops, tel qu'elles viennent le déposer dans les grottes de cire qu'elles bâtissent au milieu de leurs palais d'osier.

S'il m'était accordé d'en savourer beaucoup de semblables, je parviendrais bientôt à l'immortalité, & je m'asseyerais à la table des dieux.

Mais, Næara, garde-toi de me prodiguer de telles faveurs, ou participe avec moi à la divinité : sans toi je ne veux point des mets de l'Olympe, quand les dieux eux-mêmes & les déesses voudraient, à l'exclusion de Jupiter, me forcer à prendre le sceptre de l'empyrée.

BAISER V.

NEÆRA AU-DESSUS
DE L'AMOUR.

LORSQU'ÉTROITEMENT pressé par tes bras délicats , attaché sur ton cou , ferré sur ta poitrine , fixé sur ton visage qui respire le plaisir , Neæra , tu restes suspendue à mes épaules ; & que collant tes levres sur les miennes , tu me fais sentir de douces morsures , que je rends , & qui t'excitent à te plaindre ; quand tu agites voluptueusement ta langue , que tu exhales les parfums de ton haleine humide , si douce , si suave , & qui sert à entretenir les restes de ma vie malheureuse : lorsque tu pompes mon ame défaillante , embrasée , consumée par le feu dont tu la brûles , desséchée par l'ardeur trop vive de mes entrailles , je sens, Neæra , que c'est se jouer de ma flamme , que d'en augmenter l'excès par ton

souffle , qui porte la destruction au fond
de mes veines.

O souffle délectable ! aliment de mes
feux , m'écriai-je alors , l'amour est le dieu
des dieux ; il n'en est point qui surpasse sa
puissance : si pourtant il était un dieu ou
une déesse au-dessus de l'amour , ô ma
Νεαρα , toi seule tu serais cet objet vain-
queur.

B A I S E R V I.

LES BAISERS COMPTÉS.

Nous étions convenus entre nous de deux mille baisers des plus délicieux ; je t'en ai donné mille , & j'en ai reçu tout autant. Tu t'es acquittée , aimable Nœra, j'en conviens , mais l'amour ne se contente point d'un nombre prescrit. Chantera-t-on la gloire de Cérès , si elle nous compte ses épis ? calculera-t-on la quantité des brins d'herbe qui couvrent une prairie. Bacchus a-t-il reçu des vœux pour cent raisins ; ne demande-t-on que mille abeilles au dieu des campagnes ? lorsque Jupiter propice arrose les champs altérés , nombrons-nous les gouttes d'eau qu'il répand ? & quand Borée déchaîné frémit dans la nue , que le dieu du ciel en courroux , arme sa main du tonnerre , précipite la grele sur la terre , & souleve les flots , il ne fait pas combien de moissons il ravage , que de

lieux il détruit. Bien ou mal tout vient du ciel avec abondance : cette profusion majestueuse est l'attribut du Souverain des dieux.

Toi , Neæra , toi qui es une déesse plus belle cent fois que celle qui regne dans une conque légère sur la plaine liquide , tu oses fixer un nombre à des baisers , à ces dons du ciel ! eh ! dis - moi , cruelle : comptes-tu mes gémissemens ? comptes-tu ces larmes qui forment sur mon visage & sur mon sein deux ruisseaux intarissables ? Si tu calcules mes larmes , tu peux calculer mes baisers ; mais ne comptes point les baisers , si tu ne comptes aussi les larmes : & donne-moi (vain soulagement de ma douleur mortelle) des baisers sans nombre pour des larmes innombrables.

B A I S E R V I I.

LA LANGUE DÉCHIRÉE.

QUELLE fureur , insensée Neära , te portait à froisser , à déchirer ma langue d'une morsure cruelle ? ce n'est pas assez pour toi de voir mon cœur percé de toutes les fleches que tu lui décoches ? il faut encore que tes dents scélérates assouvissent leur barbarie criminelle sur cet organe délicat , avec lequel , dès le lever du soleil , à son coucher , pendant les journées entieres , & dans l'obscurité des nuits les plus tristes , je chantais si souvent tes louanges ! C'est elle , ingrate , c'est cette même langue , (tu l'ignores sans doute) qui portait par des vers passionnés , jusqu'aux astres , au-delà du trône de Jupiter , en dépit du ciel même , la chevelure ondoyante , les yeux étincelans , le cou délicat , la gorge plus blanche que le lait de la charmante Neära . C'est elle qui , malgré la jalousie de

Cypris , se nommait ma consolation , ma
vie , la fleur de mon ame , mes charmes ,
ma vénus , ma colombe , ma tourterelle :
te plairais-tu , superbe , à la déchirer ,
parce que tu fais qu'aucune de tes blessu-
res ne l'animera jamais contre toi , ma toute
belle , au point de pouvoir cesser , quoi-
que baignée dans le sang , de chanter en
balbutiant ces yeux , ces levres , & même
ces dents cruelles qui font la cause de ses
souffrances. O fatal ascendant de la beauté !

B A I S E R V I I I .

LES YEUX JALOUX DES LEVRES.

OUI, belle Næra, je donnerais sans aucun relâche, cent fois cent baisers, cent fois mille baisers, & autant de millions de baisers qu'il y a de gouttes d'eau dans la mer de Sicile, qu'il y a d'astres au ciel, à tes joues purpurines, à tes lèvres éclatantes, à tes yeux dont l'éloquence est si douce; mais tandis que ma bouche est collée toute entière à tes joues de roses, à tes lèvres vermeilles, à tes yeux expressifs, mes yeux sont privés du plaisir de considérer ces beautés; je ne puis voir ton sourire gracieux.

Tel que le blond Phœbus, lorsque traîné sur la voûte céleste, par ses chevaux étincelans, il ramène la sérénité sur la terre, & dissipe les nuées ténébreuses; de même ton sourire chasse avec un pou-

voir égal les pleurs de mes joues , les
soupirs & les inquiétudes de mon cœur.

O que de combats se sont élevés entre
mes yeux & mes levres ! croira-t-on que
je puisse souffrir Jupiter pour rival , si
mes yeux jaloux s'indignent de la rivalité
de mes levres ?

B A I S E R I X.

LA RÉSERVE AMOUREUSE.

NE me donne pas toujours un baiser humide ; ne joins pas toujours à tes soupirs un sourire gracieux ; ne te panche point à demi-pâmée sur mon sein que tu presses. Il est un terme aux plus doux plaisirs : l'objet qui porte à notre ame les plus agréables impressions , entraîne souvent bien vite après soi le dégoût & l'ennui. Lorsque je te demanderai neuf baisers, supprimés en sept , & que les deux que je recevrai , ne soient ni d'une longue durée , ni bien tendres : qu'ils soient tels que la chaste Diane les donne à son frere, tels qu'une jeune fille , qui n'a pas encore senti l'amour , les prodigue à son pere : vole ensuite loin de moi d'un pied léger : cherche la retraite la plus écartée , le refuge le plus secret : je t'y suivrai ; l'asyle le plus sombre , le détour le plus obscur ne

m'échaperont point. Ardent vainqueur , je
 saisirai ma proie d'une main vigoureuse : je
 t'enlèverai comme l'épervier qui prend la
 timide colombe entre ses serres crochues :
 soumise , tu me tendras des mains sup-
 pliantes ; attachée , suspendue à mes bras ,
 tu chercheras , imprudente , à m'appaiser
 avec sept baisers ; erreur ! pour expier ton
 forfait , j'exigerai sept fois sept baisers de
 plus ; & mes bras entrelacés à ton cou ,
 empêcheront que tu ne fuies ; jusqu'à ce
 qu'ayant satisfait à la loi des baisers , tu
 me jures , par toutes tes graces , que tu
 voudrais souvent , pour la même faute ,
 subir le même châtiment,

BAISER X.

QUE LES BAISERS
SOIENT VARIÉS.

CE ne sont pas toujours les mêmes baisers, qui portent à mon ame un sentiment plus exquis : lorsque tes levres humides respirent l'humidité de mes levres, ces baisers me plaisent. Les baisers secs n'ont pas moins d'attraits ; un feu pénétrant se glisse quelquefois avec eux au plus profond de mes os. Il est bien doux aussi d'imprimer sur des yeux vacillans un baiser enflammé, & de se concilier ainsi les auteurs de ses maux : ou de caresser des joues vermeilles, un cou délicat, une épaule d'albâtre, un sein dont la blancheur le dispute à la neige, & de laisser sur chacun de ces charmes les traces de ses brûlans transports.... confondre, par les embrassemens les plus doux & les plus volup-

tueux , deux ames ensemble , les faire ainfi passer l'une & l'autre dans un corps étranger ; lorsque parvenues au comble du délire & de la volupté , l'amour languit , & est sur le point de s'anéantir.

Qu'un baiser soit long , rapide , lâche ou ferré , que je te le donne , que je le reçoive de toi , je n'en suis pas moins enchanté ; lumière de ma vie , tâche , cependant , de ne me les rendre jamais tels que je te les donne , afin d'en varier la jouissance. Le premier de nous qui manquera de moyens pour diversifier ses baisers , recevra , les yeux baissés , cette loi qui le condamne à payer seul , au vainqueur , autant de baisers qu'il y en aura eu de donnés auparavant de part & d'autre , & à les varier de la même manière.

B A I S E R X I.

LE TRIBUNAL DE L'AMOUR.

ON inculpe mes baisers d'un peu trop de chaleur ; nos sévères ayeux étaient, dit-on, plus circonspects ; c'est-à-dire que lorsque mes bras amoureux s'entrelacent à ton cou , lumière de mon ame , & que tes baisers me font mourir de plaisirs , il faut que je fasse attention à ce que l'on dira de moi ? moi qui , dans cet instant , ne fais ni qui je suis , ni où je me trouve.

La belle Nexra m'entendit , fit un souris , & me ferrant avec tendresse entre ses bras plus blancs que la neige, elle me donna un baiser tel que Cypris n'en donna jamais de si voluptueux à Mars son favori. Quoi , me dit-elle , tu redoutes les jugemens d'un public trop sévère ! Eh ! ne fais-tu pas que ce n'est qu'à mon tribunal que cette cause doit être portée ?

B A I S E R X I I.

LE SCRUPULE.

POURQUOI détournez-vous d'ici vos pudiques regards , matrônes austères , & vous chastes fillettes ? Je ne chante point les larcins amoureux des dieux , ni les attitudes monstrueuses de la débauche : vous ne verrez point ici de vers licencieux ; il n'en est aucun que le pédant le plus rigide ne puisse lire à ses disciples , sans les corrompre. Ministre pur du temple des Muses , je célèbre d'innocens baisers.

Mais ces matrônes , ces jeunes filles se révoltent , & froncent le sourcil , parce que j'ai peut-être , sans y penser , laissé couler sous ma plume quelque terme un peu libre. Loin de moi , troupe importune , meres & filles corrompues : je préfère la candeur de Neæra ; car elle aime mieux mon livre sans obscénité , que son auteur sans l'usage des plaisirs.

BAISER XIII.

L'AME PARTAGÉE.

LANGUISSANT après un doux combat ,
je reposais , ame de ma vie , les bras ap-
puyés sur ton sein : mon haleine consumée
dans ma bouche aride , ne pouvait rafraî-
chir mon cœur d'un souffle nouveau : déjà
le Styx & le royaume sombre s'offraient à
ma vue , le vieux Caron me présentait sa
barque livide ; lorsque , tirant du fond de
ta poitrine le plus doux baiser , tu portas
sur mes levres une rosée salulaire.

Baiser délicieux , tu m'as rappelé des
bords du Styx ; tu es cause que le vieux
Nautonnier a repassé son fleuve à vide.
Je m'abuse , sa barque n'est point retour-
née à vide , & mon ombre désolée vogue
déjà vers le séjour des mânes. Une moitié
de ton ame , ma Næra , habite ce corps
que tu vois , & soutient mes membres dé-

faillans. Impatiente de reprendre ses anciens droits , cette inquiète moitié de toi-même , fait mille efforts pour trouver une secrete issue ; & si tu ne l'encourages par ton souffle qu'elle connaît , elle va quitter mes membres accablés.

Viens donc ame de ma vie , attache fermement tes levres aux miennes , qu'un souffle commun ne cesse point d'animer nos deux corps ; jusqu'à ce que rassasiée , ennuiée de l'étonnante durée de nos transports , une seule ame s'échappe à la fin de nos deux corps réunis.

B A I S E R X I V.

LES LEVRES DE FEU.

POURQUOI m'offrir tes levres de feu ,
Neara ? Non je ne veux point de tes
baifers. Le marbre le plus dur l'est encore
moins que toi : superbe , faut-il , pour te
prouver l'estime que je fais de tes moindres
caresses , que je te montre l'effet qu'elles
produisent sur moi ? Furieux , anéanti par
l'excès de mes desirs , je seche , malheu-
reux , le feu circule dans mes veines
Où fuis-tu ? Demeure , abandonne - moi
ces yeux , ces levres enflammées. Oui , je
veux couvrir de baifers ta bouche , plus
tendre , plus douce que le duvet d'un
cygne.

B A I S E R X V.

**L'AMOUR DÉARMÉ PAR
LA BEAUTÉ.**

SON arc bandé , l'Amour t'avait mise en joue , belle Næra , & jurait ta perte : lorsqu'il aperçut l'éclat de ton visage , les tresses ondoyantes de tes cheveux , tes yeux vifs & étincelans , tes joues vermeilles , & ton sein digne de sa mere , sa main tremblante laissa tomber aussi-tôt la fleche qu'il te préparait : bientôt il vole dans tes bras , s'y joue comme un enfant , & te couvre de baisers. Les parfums du myrthe , les essences de Cypre embaumerent ton haleine , & pénétrèrent par ces baisers au fond de tes veines ; il jura ensuite au nom de tous les dieux , au nom de sa mere elle-même , que jamais il n'attenterait rien sur toi.

Après cela , soyons surpris de la suavité qui domine dans tes baisers , étonnons-nous , cruelle , de ce que tu es insensible aux tourmens de l'amour ?

B A I S E R X V I.

L A C O N V E N T I O N .

T O I qui es plus brillante que l'astre argentin de Diane , plus belle que l'étoile dorée de Vénus , Neära , donne - moi cent baisers, donne-m'en autant que Lesbie en a pris & donné à son insatiable amant : autant qu'il y a de graces , & d'amours, qui s'égaient sur tes joues & sur tes levres de roses , autant que tes yeux portent de vies , & de trépas , autant que l'on y voit d'espairs , de craintes , de plaisirs unis à d'éternelles inquiétudes , & aux soupirs de tes amans, Prodigue-m'en un aussi grand nombre que celui des traits que la main du dieu volage a lancé dans mon cœur , & des fleches qu'il me réserve encore dans son carquois doré : ajoutes-y de tendres caresses , des paroles gracieuses , des soupirs délicieux , accompagnés d'un doux murmure , le charme de ton sourire , & des morsures encore plus délectables.

Prends pour modeles les colombes amoureuses , qui , dès l'instant que le premier souffle du zéphyr a fondu la glace de la terre , roucoulent leurs tendres amours , & unissent alternativement leurs becs voluptueux ; hors de toi-même , colle ta bouche éperdue sur mes joues , laisse palpiter tes yeux incertains , & dis-moi de te soutenir inanimée dans mes bras : je te ferrerai des plus doux nœuds , tu reprendras ta chaleur sur mon sein enflammé , & je te rendrai la vie par le souffle d'un baiser , que je ferai durer long-tems : jusqu'à ce qu'à mon tour je sente mon ame défaillir & m'abandonner , au milieu de ces baisers de feu , & que succombant dans tes bras je t'engage de même à m'y recueillir. Alors tu m'enlacieras de tes bras flexibles , tu rechaufferas sur ton sein mon corps glacé , & tu me redonneras la vie par le souffle prolongé d'un baiser.

Lumiere de mon ame , occupons ainsi l'un & l'autre les jours du bel âge : hélas ! bientôt l'accablante vieillesse va nous amener les inquiétudes , les infirmités & la mort.

B A I S E R X V I I .

LES LEVRES VERMEILLES.

T E L L E qu'une rose humectée pendant la nuit, des sucs de la rosée, étale au matin la pourpre de ses couleurs : telles , après une longue nuit , où je les ai arrosées de mes baisers , les levres de ma maîtresse éclatent d'un vermillon plus vif ; la blancheur éblouissante de son visage , les font ressembler à un bouquet de violettes entre les mains d'ivoire d'une jeune fille : ainsi l'on voit une cerise briller parmi le feuillage , lorsque sa tige présente à la fois la chaleur de l'été & la fraîcheur du printemps.

Malheureux que je suis ! pourquoi faut-il m'éloigner de tes bras , quand tu me prodigues des baisers si brûlans ? conserve au moins , charmant objet , sur tes levres , ce précieux coloris , jusqu'à ce que les

ombres de la nuit me rendent à tes embrassemens : mais cependant qu'elles deviennent plus pâles que mes joues, si quelque audacieux ose leur donner un baiser.

 BAISER XVIII.

 LA COLERE DE VÉNUS.

CYPRIIS voyant les levres de ma maîtresse
 décorées par un double cercle de couleur
 blanche , semblable à un bijou d'ivoire ,
 que la main d'un habile artiste aurait in-
 crusté de branches de corail , se mit , dit-on ,
 à pleurer , & rassembla , en gémissant , les
 folâtres amours. « Eh ! que me sert , leur
 » dit-elle , d'avoir par la pourpre de mes
 » levres , remporté le prix sur des déesses
 » rivales , près des murs de Troye , au
 » jugement d'un berger , si Neæra me sur-
 » passe de ce côté , au jugement de son
 » poète ? Courez en furieux sur ce poète ,
 » Amours , & lancez , dans son cœur ,
 » au plus profond de ses veines , avec un
 » bruit effroyable , tous les traits cruels
 » dont vos carquois sont remplis. Que sa
 » maîtresse , au contraire , ne ressente au-
 » cun feu , & qu'une fleche de plomb , en
 » atteignant son cœur , glace son sang dans
 » ses veines , & engourdisse son ame. »

L'événement a suivi : le feu circule dans mes nerfs , mes entrailles se dissolvent par une chaleur excessive , tandis qu'un rempart de glace environne ton cœur : tel qu'un rocher battu vainement par les vagues de la mer de Sicile , ou par les ondes irritées du golphe adriatique , libre , inexpugnable , tu te joues d'un amour impuissant. Ingrate , ce sont les louanges que j'ai données à tes levres , qui causent mon supplice : malheureuse , tu ne connois pas la source de ta haine , tu ne fais pas ce que peut le courroux effréné des dieux , ce dont est capable Vénus en fureur !

Fille charmante , laisse-là cet orgueil , reprends des sentimens dignes de ta beauté ; viens coller sur ma bouche tes levres si douces , d'où naissent mes tourmens ; tu pourras y pomper du fond de mon ame un peu de mon amour , te soumettre ensuite à mes vœux , & partager ma flamme. Mais au moins ne crains plus ni les dieux , ni Vénus , la beauté commande à la divinité même.

B A I S E R X I X .

LA RECOLTE DU MIEL.

INSECTES qui portez le miel sur vos ailes légères , pourquoi pompez-vous encore les suc du thym & de la rose , le nectar de la violette du printemps , ou la fleur odoriférante de l'aneth ? Accourez toutes sur les lèvres de ma maîtresse ; vous y respirerez à votre aise les parfums du thym , de la rose , les suc embaumés de la violette printannière , & la douce odeur de l'aneth : Narcisse lui-même y répandit ses larmes précieuses , & le sang odorant du jeune Adonis y conserve sa chaleur , l'une & l'autre de ces liqueurs y sont encore telles que lorsqu'elles coulerent pour la première fois , & que leur force augmentée par le nectar céleste , & par un air frais & pur , fit éclore sur la terre une moisson abondante de fleurs diversement colorées.

En jouissant de mon bienfait , abeilles ,

I ij

n'allez pas devenir ingrates, & m'empêcher de cueillir avec vous le miel sur les levres de ma maîtresse : n'y prenez pas non plus avec une trop grande avidité, tout celui dont vous avez besoin pour remplir vos cellules, de peur de dessécher pour toujours sa belle bouche : en la couvrant de baisers de feu, j'en sentirai l'aridité, & je me repentirais alors de ma confiance indiscrete.

Sur-tout, hélas ! ne vous avisez pas de plonger votre aiguillon sur ses levres délicates ; elle lance de ses yeux des traits aussi piquans que les vôtres : croyez-moi, cueillez doucement votre miel, innocentes abeilles ; car Neæra ne recevra aucune de vos piquûres, sans en tirer à l'instant une vengeance signalée.

Fin des Baisers de Jean Second.

AUTRES
PIECES,
TRADUITES
DU MÊME AUTEUR.

THE
FEDERAL
BUREAU OF
INVESTIGATION
UNITED STATES
DEPARTMENT OF JUSTICE
WASHINGTON, D. C.
20535

AUTRES
PIECES,
TRADUITES
DU MÊME AUTEUR.

LE MOINEAU INGRAT.

ARRACHÉ des griffes ennemies d'un chat qui l'avait saisi , un moineau languissant allait perdre le souffle léger qui l'animait : Glycere , en pleurant , le place dans son sein , le rechauffe & l'arrose de ses larmes de feu , il palpite , une nouvelle vie se reproduit dans ses membres délicats , & bientôt il s'échappe de sa retraite de rose ; & s'envole sans être vu dans le vague des airs.

Glycere se désole , fait retentir le ciel de ses gémissemens , & ses pleurs se répandent

sur ses joues , qui ressemblent alors à de
l'ivoire émaillé de perles.

Moineau trop ingrat ! tu quittes celle qui
t'a donné le peu de vie dont tu jouis : que
mon sort est différent ! lumière de mon ame,
je te suis par-tout , je n'adore que toi , &
tous les jours tu me prives de la vie.

JE VOUS PRENDS SANS VERD.

» C'EST en mai que revit la verdure , on
» ne peut , au mois de mai , marcher sans
» une feuille verte : tel est l'antique usage ,
» ô lumière de ma vie : jouons donc à ce
» jeu ; si tu me prends sans verd , il m'en
» coûtera un bouquet , dont je parerai ton
» sein de neige. Bouquet heureux de s'as-
» seoir sur ce trône charmant , dont la vue
» porte à mes sens mille délices : mais si je
» te surprends aussi sans feuillage , tu t'o-
» bliges à me payer en baisers de
» ces baisers capables de rappeler ma vie
» fugitive des bords du tombeau , de dé-
» rober mon ame égarée aux vapeurs mal-
» faisantes du Stryx , & de lui rendre une
» plus belle existence. » C'est ainsi que je
m'exprimais , & mon amante d'une voix
douce & modeste , mais avec des yeux
très-éloquens , me répondit : « Oui , si je
» tombe en faute , tu auras des baisers &
» autre chose bien au-dessus de mes bai-

» fers : elle dit , & serra tendrement mes
 » levres avides , sur sa bouche de rose :
 » prends déjà celui-là , tu auras le reste
 » si tu es vainqueur. » Oh ! je le serai ,
 je la surprendrai ! & vous Cypris , si j'adore
 votre divinité , celle de votre fils , daignez
 m'être propice. Alors je le disputerai à la
 vigne amoureuse entrelacée aux arbres voi-
 sins ; le lierre , qui serre ses rameaux mul-
 tipliés autour des branches du chêne , ne
 l'emportera pas sur moi ; ainsi mes bras
 s'entrelaceront autour du corps de ma mai-
 tresse : & vous rois puissans brillez dans
 la pourpre ; mais pardonnez , vos richesses
 ne valent pas mon bonheur.

A L'AMOUR.

EH quoi ! le reste de ma vie s'écoulera
sans amour , ce dieu n'échauffera plus mes
veines ? tranquillité , loisirs ennuyeux !
courage , dieu charmant , prépare ton arc ,
lance tes traits les plus rigoureux sur ce
cœur pur , ce cœur défarmé : que je vive au
milieu des plaisirs & des tourmens , au
milieu des ris & des pleurs , entre la crainte
& l'espoir , entre la vie & la mort ! c'est
ainsi que doit couler le printems de mes
jours.

A UNE BELLE INSENSIBLE.

POUR qui réserve-tu ces yeux plus brillans que l'or le plus pur ? pour qui sont ces doigts délicats, cette main si souple, ce sein lacté, emprisonné dans un corset élégant ? à qui conserve-tu ton sourire & ton langage si doux, si touchant ; pour quel usage tes cheveux sont-ils disposés avec tant d'art ; qui sera le mortel fortuné que tu enchanteras par tes baisers ? hélas ! tu veux sans doute garder tous ces charmes au vieux pilote qui fillone avec sa barque les eaux du Léthé . . . & qui n'en pourra pas jouir.

 L A D A N S E.

J'AI vu Dionée , je ne fais en quel lieu , descendre d'un char d'ivoire , & danser dans un cercle de ses compagnes , avec un essaim brûlant de jeunes garçons : brillante au milieu de toutes ses nymphes , & pressant la terre d'un pied léger , la foule attentive suivait des yeux tous ses mouvemens : comme une rose au milieu d'un vase rempli de lait frais , l'éclat de la pourpre relevait la blancheur de ses joues : sa chevelure dorée étincelait sur son front comme l'or pur sur une table d'ivoire. Tantôt de l'air le plus riant elle donne sa main à son amant chéri , son corps semble voler autour de lui , & son pied flexible nage sur le sol qu'elle ne touche pas : tantôt elle s'en sépare , & seule , libre des doux liens qui l'unissaient , elle court , promène de tous côtés ses regards charmans , s'exerce , en jouant , à de douces malices , &

provoque tour-à-tour chacun des danseurs.
Heureuse arène , m'écriai-je , ou sens ton
bonheur d'être foulée par ce joli pied , ou
cède-moi ta place : que ce soit sur moi tout
entier qu'elle promene sa voluptueuse
agilité ?

LES
BAISERS
DE
JEAN VANDER-DOES ,
DE NORTWICH.

182

WATER

182

WATER

WATER

N O T I C E

SUR LA VIE

D E

JEAN VANDER-DOES.

JANUS DOUSA, ou plutôt Jean Vander-Doës, seigneur de Nortwich, en Hollande, où il naquit en 1545, se distingua dans la poésie latine.

Ce fut à Lire, dans le Brabant, que Vander-Doës fit ses études ; il les continua à Louvain, passa de cette ville célèbre à Paris, afin d'y perfectionner ses connaissances ; & s'acquit, dans cette capitale des beaux arts, l'estime & la considération des gens de lettres, qu'il eut occasion d'y connaître : après y avoir demeuré quelque tems, il revint enfin dans sa patrie recueillir le fruit de ses premiers travaux.

C'était un des plus savans, & en même

tems un des plus braves hommes de son siècle : ayant été nommé, en 1574, par le prince d'Orange, au gouvernement de Leyde, il soutint le siège de cette ville contre les Espagnols, qui avoient à leur tête le commandeur Rique-Sens, de maniere à s'attirer l'admiration des États, & à se faire craindre de leurs ennemis. Ce qu'il y eut de rare dans ce siège, c'est que, par un privilège qui ne pouvait appartenir qu'à un favori des Muses, Doufa ayant intercepté des lettres que le général Espagnol faisait passer dans la place, pour engager les bourgeois à se rendre, il y répondit en écrivant des vers latins au bas de chacune d'elles, & les fit remettre ainsi à leur auteur. * Fatigué d'une résistance aussi gaie que glorieuse, Rique-Sens abandonna son entreprise & laissa, en s'éloignant de Leyde, à Vander-Doës, sans aucune altération, la double couronne de laurier, dont les Muses & le

* On trouve, dans les poésies de Daniel Heinsius, une piece de vers grecs, & une autre de vers latins, sur des colombes, dont le défenseur de Leyde s'est servi, pendant ce siège, pour tromper son ennemi.

dieu de la guerre couvraient , à si juste titre, son front victorieux.

Après la paix qui suivit ce mémorable événement, Doufa reprit ses travaux littéraires , & engagea les États à fonder à Leyde une Université , dont il fut nommé le premier recteur : il en exerça la charge pendant 29 ans.

C'est à ce titre , & par rapport à la quantité & à l'excellence des ouvrages qui sortirent de la plume de ce célèbre écrivain , qu'il fut appelé le Varron de la Hollande.

Sa mémoire était prodigieuse , il avait un jugement exquis , & il joignoit à une vaste érudition , une candeur & une modestie qui le rendaient cher à ses amis , & respectable à tous les gens de lettres de ce tems. Scaliger lui rendit des témoignages que le mérite le mieux avoué , n'avait pas toujours lieu d'attendre de ce critique sévère & profond.

Aussi précieux à sa patrie , comme homme d'état , qu'en qualité de littérateur

célèbre, & de brave guerrier, on le nomma membre des états de Hollande, en 1593 : il vécut dans cet emploi avec distinction, jusqu'au mois d'octobre de l'année 1604, qui fut le terme de sa vie. Une maladie pestilentielle, qui ravageait sa patrie, l'emporta à la Haye à l'âge de 59 ans.

Il avait donné le jour à quatre fils, tous dignes d'être sortis d'un tel pere. Les uns & les autres ont acquis de la réputation dans les lettres: un d'eux, nommé, comme lui Jean, a laissé des poésies latines, & lui fut enlevé à 26 ans, couvert des lauriers du Pinde, & regretté de tous les savans ses contemporains.

Doufa le pere a mis au jour un grand nombre d'ouvrages de critique & de poésie: parmi ceux du premier genre, on compte des remarques & des commentaires sur Horace, Catule, Tibulle, Properce, Pétrone, Plaute, & sur l'historien Salluste. Ses poésies sont, 1^o. les Annales de Hollande, en vers élégiaques, qu'il fit imprimer à Leyde, in 4^o, en 1600, & qui

depuis furent réimprimées en 1617, avec un commentaire du fameux Grotius. 2°. Un recueil de poésie de différens genres, que Pierre Scriverius, qui avait été son ami, réunit, corrigea & fit imprimer à Leyde en 1609.

On voit, par la variété qui régné en ce recueil, qu'il n'était guere de genres auxquels il ne put s'appliquer avec avantage. Il savait par mémoire presque tous les anciens poëtes, & ceux d'entre les modernes qui avaient excellé, tel que Sannazar, Jovien, Pontanus, &c. Parmi ceux de cette classe, le Catule de la Hollande, Jean second, son compatriote, occupait une place distinguée dans son estime. On voit dans plusieurs de ses pieces le cas qu'il faisait de ce chancre ingénieux des baisers, à l'imitation desquels il a fait ceux dont je donne ici la traduction.

Le style de Jean second a quelque chose de plus poli, de plus châtié que celui de Doufa; ce premier a plus de fraîcheur, un coloris plus fin, plus gracieux que

l'autre ; mais cela n'empêche pas qu'on ne voie volontiers briller l'imitateur à côté du modele.

Tel rang que la comparaison donne au poëte de Leyde, on ne lui refusera pas une certaine énergie, des graces, & une fécondité rare & variée. D'ailleurs, en mettant ainsi à la suite l'un de l'autre des tableaux de différens maîtres, c'est sauver au lecteur, par la diversité des manieres, l'ennui trop commun de l'uniformité.

LES BAISERS

DE

JEAN VANDER-DOES.

BAISER PREMIER.

INVOCATION AU GÉNIE DE JEAN SECOND.

TIGE de la race d'Énée , Cupidon qui
chérís les plaisirs nuds , & toi , Second ,
fameux par tes tendres baisers , sur quel
vent , emporté d'un vol de cygne dans
le vague des airs , serai-je conduit avec
plus de rapidité au bois que vous habitez ?
poète célèbre , qui pourra découvrir à mes
vœux les sources cachées où tu as puisé ?
qui me fera franchir ces rochers , où guidé
sur les ailes de l'Amour , tu as osé
parcourir une route inconnue à tes sem-

blables , & soupirez avec un murmure si doux ces nouveaux baisers imbibés du nectar de la volupté ; baisers charmans , qu'interrompaient si souvent ceux de ta chere maîtresse , lorsqu'elle attachait sa bouche sur tes levres chéries !

Docte Second , elle ne t'a pas moins d'obligation que Cynthie en avait au Callimaque du Latium ; mais ce n'est rien au prix de ce que les Amours avouent qu'ils te doivent. Je dis peu , Vénus elle-même te doit encore plus ; nous aussi , que ne te devons-nous pas , qui saurait en effet , sans tes vers , que c'est aux roses que les baisers doivent leur origine ? qui saurait que Vénus en disperse les germes dans les champs enchantés , & que cette nouvelle moisson fut créée pour satisfaire nos desirs ?

Second , heureux celui qui seul & le premier a pu démontrer les causes de ces fameux événemens ! pour t'en payer le prix , déjà tous les amans applaudissent à tes travaux : ne doute point aussi de la sincérité de mon hommage. J'ai fait vœu de t'offrir tous les ans trois mesures de vin & autant de lait , & j'ai dit , en pleurant ,

reçois

reçois aujourd'hui ce lait , ce vin & mes larmes. J'ai invoqué par trois fois ton nom à haute voix , & j'ai couronné tes cendres de myrthes : à l'instant même je porte mes vœux auprès de l'urne qui les renferme , & je t'invoque à ce sacrifice simple , mais digne de ton génie.

Abandonne un moment , de grace , les danses sacrées de l'Élisée ; que Néera te le permette : ne trompe point mon attente , & daigne m'aider , me guider dans les vers que j'entreprends. Autrefois le génie de Properce favorisa tes desirs ; permets-moi de marcher aujourd'hui sur tes traces.

Je ne t'entraîne pas une seconde fois dans l'Hespérie , ni sur les sommets glacés des Pyrénées : tu n'y éprouveras plus de nouveaux malheurs ; je t'appelle dans tes foyers paternels , dans notre climat où la Haye , ta patrie , t'offre ses berceaux au milieu d'un bois consacré à Vénus : c'est au même endroit que ta maîtresse reçut le jour avec toi.

Qu'au mépris de tous les autres ton nom seul retentisse dans les bosquets de l'Élisée , & que d'un accord unanime , la première

place vous soit adjugée , à ta maîtresse & à toi , dans les héroïdes.

Viens donc , inspire-moi , je chante les baisers ; vole à mon secours , rends - moi favorable la divinité dont les profânes , & une foule d'hommes sans mérite , souhaitent ardemment de sentir l'influence.

Je ne desire pas avec moins d'ardeur , ame de ma vie , ta présence , tes embrassemens & tes levres de roses. Cypris aime les baisers : tant qu'ils seront agréables à Cypris , les baisers seront toujours les objets de mes vœux , & mon cœur n'en fera jamais rassasié , quand bien même tu m'en donnerais plusieurs centaines de milliers.

Quiconque peut donner un terme à l'amour , ou se lasser d'en goûter les délices , ne les connaît pas. Mêlons ensemble le miel de nos levres , en les suçant , presse - les avec tes dents : laisse-moi respirer la fleur de ton ame , m'enivrer de nectar ; & secondes ma jouissance en la prolongeant , jusqu'à ce qu'anéantis par la multiplicité de nos baisers mutuels , l'amour fasse perdre la lumière à nos yeux.

B A I S E R II.

ÉLOGE DU MÊME POÈTE.

SECOND, il faudrait ressembler aux brutes, surpasser même, s'il se peut, en grossièreté les bêtes les plus féroces, pour n'être pas ému de tes baisers, qui ont pénétré mon cœur, & qui m'enlèvent tout entier à moi-même.

Je crois, en les parcourant, donner des baisers véritables, & je me sens inondé d'un torrent de délices : je ne puis même, enchanté de ma félicité, connaître ni qui je suis, ni où je me trouve ; car je perds en même tems, le tems & la mémoire. Tout me semble vil, après les baisers de Néara, & je ne pense pas que les mets que l'on sert à la table des dieux, soient d'un plus grand prix : je le fais, & je ne me trompe point : qui pourrait en

effet, l'emporter en suavité , fut-ce le nectar ou l'ambrosie ? si cependant il existe quelque chose de plus délicieux , toi seule , Ida , toi seule Ida , toi seule , tu peux être cet objet enchanteur.

B A I S E R I I I .

D E S I R D U B A I S E R .

DOUBLES flambeaux des amans , yeux ,
vous êtes plutôt nos astres que des yeux.
Levres enchanteresses , vous n'êtes point
des levres , vous êtes du corail choisi sur
les rivages de l'Ibérie , de l'ambre , du
succin , fruit des larmes des filles du so-
leil , & des escarboucles enflammées : en
vous baisant , on croit toucher le calice des
roses.

Baisers charmans , votre nom , vos effets
sont également enchanteurs , Dionée vous
communique la quintessence de son nec-
tar. O front de rose , joues fraîches , qui
pourrait se défendre de vous toucher des
levres , de la bouche , d'y porter sa langue ,
de vous presser d'une dent lascive ? à demi-
morts , aux portes du trépas , du fond
des tombeaux , vous rendriez l'existence
& la vie.

Joues , langue , sein , levres , yeux , après vous avoir couverts ; en cent manieres , des plus tendres morsures , qui ne seroit envieux , à l'exemple de mon cher Second , à qui deux mille baisers ne suffiroient pas , de vous baiser jusqu'à mille milliers de fois ? qui ne desireroit pas de vous posséder en entier , de vous sucer jusqu'à deux mille milliers de fois , de s'unir à vous comme les coquilles de la plus ferme étreinte , & par des embrassemens plus serrés que ceux du lierre ?

B A I S E R I V.

LA VIE EST DANS LES BAISERS.

OUI, la pourpre le cède à tes levres, & la rose a moins de fraîcheur; tes yeux ont plus d'éclat que les astres; & ton haleine est plus douce que l'ambrosie: vis dans les baisers, te dis-je, lumière de ma vie? sans eux, ta vie serait pire que le trépas, le ciel me déplairait sans eux. Joue, Rosette, joue, & ne sépare point ta bouche de mes levres, donne-moi des baisers encore applique-les plus profondément; joins-y le miel de ta bouche, & confonds tout ton corps avec le mien.

La vie n'est point ce que l'on prend communément pour elle: celle qui s'écoule parmi les baisers, c'est-là véritablement la mienne; elle peut n'être qu'un éclair passager, qu'importe, si ce sont les baisers qui en font l'essence.

Unis donc tes plaisirs aux miens , par
des baisers qui me pénètrent jusqu'aux os.
Ainsi vécurent les hommes sous le règne
d'Astrée : alors ils participaient à la divi-
nité : ainsi vécut avec notre poète chéri
l'Espagnole Næra ; & ne crois pas que
les habitans du séjour celeste aient jamais
eu d'autre nectar.

BAISER V.

L E D I N E R.

CE ne sont point des baisers que donne Rosette, c'est du miel de l'Hybla, c'est sa plus douce liqueur; ce sont les faveurs de l'Attique, & de l'Hymette, ce sont les parfums les plus précieux, & tout ce que l'Olympe, séjour de Jupiter, renferme de nectar & d'ambrosie.

Je jouis de toutes ces douceurs, & elle se plaît à les faire pénétrer jusqu'au plus profond de mes os.

Quelle volupté! combien de plaisirs se préparent pour moi! quels jours, quelles nuits je vais avoir pendant le reste de ma vie! elle vient de m'envoyer par Latris, sa suivante, une nouvelle qui comble mes desirs: « ta Rosette, cette Rosette, la » seule dont tu fais tes délices, t'or- » donne de venir la trouver à midi »

(c'est m'annoncer au moins la promesse d'un baiser) : c'est une assignation de Vénus pour comparaître au tribunal de l'Amour.

Et tu restes négligemment chez toi, tu ne quittes pas au plutôt ce festin pompeux préparé pour tes amis ! les plus doux baisers auxquels t'invite ta jeune maîtresse ne font pas tes soins les plus chers ?

Partons ; quittons tout ce que nous avons de plus cher ; je puis me passer de mes dieux Pénates, de la douce société de mes amis, mais non pas des baisers de ma maîtresse.

C'est en vain, mes amis, que vous me priez de différer, depuis que j'ai goûté les baisers de Rosette ; depuis que ma bouche altérée a sucé le nectar sur ses lèvres si douces, tout le luxe des tables me répugne ; Cupidon m'invite à de plus doux festins : pour alimens il me donne les lèvres de ma maîtresse, c'est là le sucre, ce sont les mets qu'il me sert : au lieu d'oranges & de citrons, il m'offre des pommes de pourpre, des joues

déliçates ; sa musique est un murmure agréable , le bruit si doux des baisers & le souffle léger des soupirs. La chair dont il me nourrit , ce sont des baisers , de petites morsures , le parfum de son haleine , des langueurs , un haletement fréquent : pour boisson , j'ai la vapeur de son souffle , son sourire , & la salive que je recueille sur ses levres si fines , qui sont toujours couvertes du nectar & de l'ambrosie des dieux.

Tel est le soutien de ma vie misérable ; vous demandez comment ces moyens peuvent suffire ; je l'ignore , mais j'aime & j'en sens les effets sur moi-même. Bien plus , j'accablé dernièrement par la maladie , les tourmens & la douleur : j'étais consumé jusqu'aux os , j'étais aux portes de la mort , on allait me jeter sur les bords des marais infernaux ; mon corps , ma voix , ma respiration étaient anéantis ; la chaleur avait abandonnée mes membres dénués de sang ; j'avais déjà préparé le péage de Caron : on m'avait placé sur le lit funébre , sans vie , sans

ame ; mes pieds roides , & glacés , étaient étendus sur le seuil de ma porte ; lorsque m'échauffant avec la fleur de son haleine enflammée , le soufle de la nymphe chérie me rendit le jour. Le baume savoureux de l'haleine de Rosette fut mon dictame : je n'étais plus ; un de ses baisers sur ma bouche fit plus que tous les fucs méridionaux , & je revis aussitôt la lumière.

BAISER V I.

LES BAISERS, GUIDES DE
L'AMOUR.

C'EST mal-à-propos que l'amant, subjugué par les yeux de Cynthie, a écrit que les yeux étaient les guides en amour : je n'en suis point surpris, l'insensé ne connaissait pas les baisers de ma maîtresse ; mais moi qui , l'ame enivrée de ce nectar délicieux , me sentis tant de fois pénétré de cette rosée chérie , fondé sur mon expérience , je dis : yeux , cédez-le aux levres ; les baisers , & non pas les yeux sont les guides en amour.

B A I S E R V I I .

APOTHÉOSE DES BAISERS.

OUI, je l'affure, oui les tendres amours ne veulent de nourriture que les baisers; & il est, je crois de l'essence de l'homme d'aimer son existence pour eux: tous les agrémens, toutes les voluptés, toutes les douceurs, toutes les graces se réunissent en eux.

Je crois m'approcher du rang de Jupiter & des dieux immortels, toutes les fois qu'il m'arrive de baiser tes levres, ton sein, ta bouche mi-cloise, & ton col si séduisant. Plût-à-dieu, ma chere Rosette, qu'il me fut possible de baiser, à mon plaisir, ces levres, ce sein, ces yeux, cette bouche & ce col, jusqu'à cent & cent mille fois! alors non-seulement je croirais approcher de Jupiter & des dieux, mais je m'imaginerais triompher de la divinité même.

B A I S E R V I I I .

LES BAISERS DONNÉS
ET RENDUS.

QUE veux-tu , Ida : que veux-tu , avec tes baisers ; tu me présentes envain tes levres entr'ouvertes : finis , superbe , je ne veux point que tu me baïses : Faut-il donc , injuste , que je fasse un si grand cas de tes baisers , pour qu'ils me soient reprochés tous les jours plus de trois cens fois ? Oui , sans doute , ils m'enchantent de toutes manières , & le miel de l'Hymette a moins de douceur ; mais avant le soir même , j'en perdrai tout le fruit , si-tôt que tu m'auras imposé la loi de te quitter.

Au même instant , moi qui tout à l'heure , ivre de tes bontés , me serai imbibé du suc de tes baisers , je me sentirai mourir de soif & des desirs que tu m'auras laissés : quand mes levres seront devenues arides , effet ordinaire de ces délices .

alors le desir de te baiser sera dans mon cœur plus ardent & plus vif.

Cesse donc de te plaindre, Ida; & si tu me combles par tes baisers, ne me les vends pas si cher, je me glorifierai de tes dons; mais si tu te repens de m'en avoir fait, & que tu continues de me les reprocher, je suis prêt à te les rendre tous jusqu'au dernier; mais, à ton tour, Ida, rends-moi tous ceux que je t'ai donnés.

B A I S E R I X.

UN JUSTE MILIEU SATISFAIT
A L'AMOUR.

CERTAINS baisers me font un tel effet (ah ! épargne, de grace , épargne mes lèvres entr'ouvertes) que , transporté d'un charme brûlant , je me dissous dans les plaisirs de Vénus ; chaque fois que je les goûte , je m'abîme tout entier dans les fureurs de la volupté : Ida , soit que suspendue à mon cou , tu me tiennes captif dans tes bras , soit que t'approchant de ma bouche , nos deux ames tressaillent de plaisir ; & que non contente de cela , tu m'enlèves une partie de mon ame qui s'échappe.

Malheureux comme Tantale , au milieu d'un lac , j'éprouve la soif la plus vive ; alors je desire de n'être plus homme , j'envie le sort des prêtres de Cybele : pardonne cet aveu ; je ne veux point de tes baisers , si tu ne m'accordes le reste : aucune jouissance ne me plaît parmi les douleurs & les tourmens que j'endure.

Vénus est nue ; son exemple engage la beauté à se présenter nue aux regards des mortels.

Pourquoi , ma chere , pourquoi , dès en m'ouvrant cette bouche de rose , ne me découvres-tu pas en même tems ce sein fleuri ? innocente , crois-tu que la bouche & le sein soient d'une matiere différente , si tu fermes ta bouche à mes vœux , dérobe-leur aussi ton sein : tu le dois. Mais non , ne voile plus ce sein , ce corps si plein de graces ; c'est l'envie qui te porte à cette injuste retenue.

Je ne veux cependant point , avare dans mes souhaits , que tu te livres toute entiere à mes desirs. C'est assez pour moi d'une partie de toi-même , & mon amour saura se contenter d'un juste milieu.

B A I S E R X.

JE NE VEUX PAS MEME JUPITER
POUR RIVAL.

TOUTES les fois que, enchaîné dans les nœuds voluptueux que forment tes bras autour du corps de ton amant, tu me tiens, & que collée sur mes lèvres ardentes, je te sens agitée des plus doux transports de l'amour; parmi les morsures, les jeux & les plus tendres murmures, je ne crois pas jouir alors des transports de l'amour, je ne crois pas sentir tes morsures, partager tes jeux, entendre tes murmures; mais je crois être servi par Hébè à la table des dieux & des déesses, & participer avec eux aux délices de l'Olympe.

Ne crains rien cependant des divinités : devant Jupiter même, tu seras toujours à moi; tel est mon destin.

Prends garde seulement , Rosette , de donner des baisers lâches , ou de chercher , comme il t'arrive , à séparer avec cruauté subitement ta bouche de la mienne , au milieu de nos baisers , de peur que nos ames ne s'échappent : reste plutôt dans ta situation , & laisse-moi unir tes levres contre les miennes avec le miel de ma bouche.

Car si , par hasard , ce bon roi des dieux , ce tourtereau de Vénus sentait ton soufle s'échapper de ta bouche : au mépris de son épouse & de son ministre chéri , il changerait pour tes levres tous les parfums du nectar & de l'ambrosie.

Ah ! que je périsse plutôt , & Jupiter lui-même , avant d'être obligé de te quitter , & de voir un autre jouir de mes plaisirs ! Le nectar , Hébé même ne sont rien pour moi : que je périsse plutôt & Jupiter lui-même ; & périsse avec Jupiter son nectar & son Hébé.

B A I S E R X I.

LES PERTES AVANTAGEUSES.

IDA, ma vie, mais plus cruelle pour moi que la mort : lumière plus chère à mes yeux que celle dont je jouis ; pourquoi, toutes les fois que je te demande les baisers que tu m'as promis, couvres-tu ta bouche avec la main, & t'opposes-tu à mes efforts ? tu ne m'aurais donné de ces baisers qu'aussi peu que tu aurais voulu en recevoir toi-même, crains-tu qu'en te quittant ils se dissipent dans l'air, & qu'ils s'échappent de mes lèvres entr'ouvertes, sur l'aile des vents ? sois tranquille : mon premier soin sera de te mettre hors d'état de te plaindre de la perte d'un seul d'entre eux.

Serre donc étroitement tes lèvres sur les miennes, & donne-moi trois cents baisers plus étroitement unis que les coquilles ne le sont entr'elles ; que notre bonheur rende

les dieux jaloux : mourante , enfin , inanimée sur mes levres , prie-moi de te rendre à toi-même , j'y consentirai , en te disant , vis de mon bienfait , vis pour être à moi.

Si cependant un baiser fugitif se dérobait furtivement par quelque ouverture , au lieu d'un seul , Ida , je t'en rendrai aussi-tôt cent ; ainsi aucun d'eux ne sera perdu pour tes levres : bien plus , s'il faut tout peser dans une balance exacte , tes pertes , elles-mêmes , deviendront un gain pour toi.

B A I S E R X I I.

VIVRE ET MOURIR PAR LES B A I S E R S.

PERMETS , volupté de mon ame , permets que je m'empare de ta tête charmante, permets - moi d'attacher mes lèvres aux tiennes : que les baisers & les jeux les plus doux nous occupent dans ces heureux momens : dédaignons les propos de l'envie.

Tu me prodigueras , en dépit des jaloux, tous les noms que Vénus inspire aux amantes passionnées *, & je te répéterai tous ceux que l'amour met dans la bouche des amans heureux.

* Comme je ne connois point dans notre langue d'équivalens à ces diminutifs, que n'avoient pas connu les Romains du bon siècle, & que le poëte prodigue ici avec une profusion fatigante, je me suis permis de m'écarter un peu de la douceuse prolixité du texte.

Ainsi, volupté de mon ame, que nos caresses soient mutuelles , que nos jeux se partagent également , & bravons les discours des envieux.

Tout mon corps est à toi , voilà mes levres, unis ta bouche à la mienne , & fais-moi respirer ces parfums si suaves : ce n'est point l'Arabie ni l'Inde qui les ont produits, Cupidon les a composés de sa main , ma bouche aride va les recueillir : tes baisers porteront leur humidité délicieuse dans mon cœur , & pénétreront jusqu'à la moëlle de mes os.

Peut-être , hélas ! appaiserai-je ainsi la flamme qui me dévore. Ida , c'est ainsi que je voudrais vivre , c'est ainsi que je voudrais mourir : dieux & déesses , une telle mort serait le comble des délices !



BAISER XIII.

LE VOL RÉCIPROQUE.

POUR avoir pris dernièrement à Ida quelques baisers, elle ne cesse de m'accuser de vol. Ida, ne m'intentez point un procès injuste, de peur de succomber vous-même aux rigueurs de la loi; car ces baisers, que vous me reprochez de vous avoir enlevés, m'ont enlevé les premiers à moi-même.

BAISER XIV.

CHOIX DU BAISER.

PUISQUE vous refusez toute autre faveur à un amant misérable, lumière de ma vie, donnez-moi donc au moins un baiser: vous demandez de quelle espece il doit être? je veux un baiser dans lequel je sente l'hu-

midité , le tremoussement , l'étreinte &
 le miel de vos levres , & qu'un doux
 murmure en accompagne la jouissance ;
 qu'il ressemble à celui qui unit les deux
 becs des colombes , ou la double valve
 des coquilles de la mer ; qu'il égale ceux
 que Vénus , dans les transports du plaisir ,
 prodigue au dieu Mars ; ou qu'il soit tel
 enfin que vous seule êtes capable d'en
 donner,

DAISER XIV.

CHOIX DU DAISER.

Il faut que vous sachiez tout ce que vous
 avez de bien & de mal , & que vous
 sachiez aussi ce que vous devez à
 vous-même & à la société.

 BAISER XV.

LA PUNITION AGRÉABLE.

POURQUOI me refusez-vous le baiser que vous m'avez promis ? pourquoi ces lè-
vres échappent-elles à mon espoir ? ce n'est
donc point assez d'avoir osé , sans aucun
avantage pour moi , être ma débitrice pen-
dant un terme aussi long ; vous voulez
joindre le mensonge à l'audace , & vous
jouer d'un malheureux amant.

Quand vous me demandiez grâce , Ida ,
je n'ai point usé d'une telle cruauté : con-
tentez-vous , barbare , d'avoir embrasé un
cœur novice des flammes d'un premier
amour , d'avoir déchiré mes entrailles d'un
trait vainqueur.

Inhumaine , rien ne vous touche , &
vous me refusez le baiser que vous m'avez
promis , Ida ! mais Vénus vous y forcera :
sa divinité ne permet point à la beauté l'u-
sage du parjure. Alors , méchante , com-
me vous chercherez à effacer vos dédains ,

Nij

par une nouvelle complaisance , à expier votre faute par cent baisers ! erreur ; je serai insensible ; je vous ferai subir la peine la plus sévère : ce n'est point un baiser , ce ne sont point mes lèvres , une langue humide , que je ferai servir d'instrumens à ma vengeance ; j'emploierai des armes bien plus puissantes , qui dompteront à jamais votre orgueil : soumise , obéissante , vous subirez le joug du vainqueur furieux que je vous opposerai. Modérez cependant de vaines frayeurs ; ce vainqueur n'est point si fort à craindre que vous l'imaginez , & quand bien même vous le trouveriez aussi redoutable , de jour en jour il trouvera grace à vos yeux , à mesure que vous sentirez les douceurs qu'il procure ; il vous plaira , j'en suis sûr , & peut-être un jour jurerez-vous par toutes les Graces , par les Amours , par Junon elle-même , que , dans tout le cours de votre vie , il ne vous est jamais rien arrivé de si délicieux ,

B A I S E R X V I.

LE BAISER DEMANDÉ.

DONNEZ-MOI quoi ? une nuit,
Ida. Si vous trouvez ma proposition trop
forte , donnez-moi un baiser : si vous pen-
sez encore qu'une fille doive moins accorder
aux desirs d'un amant , permettez-moi seu-
lement de vous en donner un moi-même.

B A I S E R X V I I.

LE DÉSIR.

LA rosée , le soufle alizé du zéphyr plai-
sent moins aux cigales babillardes , pen-
dant les chaleurs de l'été ; le soleil plaît
moins à un frilleux ; la liqueur à un
corps desséché ; la nourriture à un affamé ;
le repos & le murmure léger de l'eau à un
homme fatigué , que les baisers , qui me
sont prodigués par ta bouche , ne m'en-
chantent , ma chere Charis : ah ! si tu vou-
lais y joindre le reste..... mais je me tais.

BAISER XVIII.

LE MOUCHOIR.

POURQUOI m'envoyer ce linge sec & lavé avec tant de soin ? j'aimerais mieux celui qui serait imbu de la rosée humide de ta transpiration : bien plus , je voudrais moi-même devenir mouchoir , pourvu toutefois , Ida , que je fusse employé par ta main.

Lorsque tu m'appliquerais sur ton visage , j'aurais du moins le plaisir de baiser à la fois tes yeux & ta bouche.

B A I S E R X I X.

L A M O R S U R E.

VOLUPTÉ de mon ame, Rosette, te disais-je, plus suave, plus douce que le miel, vivons & aimons-nous; & commençons, en nous baissant, un doux combat; mais ta dent criminelle m'a déchiré; furieuse, comme la lionne, tu as presque arraché la langue à ton amant.

Tu as osé blesser, injuste ! celle qui t'a si souvent appelé sa colombe, sa poule, sa fauvette, son petit œil chéri, le trésor & l'honneur de l'Amour; celle qui t'a nommé tant de fois ses délices, son sang, son nectar, son rayon de miel, son diamant; celle qui a porté jusqu'aux cieux, par des vers charmans, toi, tes yeux, tes morsures, non pas les pareilles de celles-ci, mais d'au-

tes moins sanglantes , tes caresses , tes baisers de feu , tes embrassemens si pressés , tes soupirs , tes doux murmures , tes coups-d'œil enchanteurs , & qui les a mis au-dessus des amours de Catulle , avec les baisers de Jean Second : voilà le prix de ses travaux , cruelle ! voilà tes baisers ! que ferais-tu de plus dur & de plus violent , si j'avais porté sur toi une main coupable ?

Ah ! de grace , Rosette , suspends la férocité de ta dent ; engageons de nouveau le combat , & qu'il ne soit pas sanglant ; ne disputons point à qui fera à l'autre une morsure plus cruelle : c'est une volupté grossière ; mais voyons qui ferrera le mieux son adversaire dans ses bras , qui les entrelacera plus étroitement , & qui formera les plus vives étreintes ; sachons lequel sucera le plus moëusement la langue de l'autre ; qui de nous pressera plus fortement nos lèvres avec les siennes , ou soupirera plus amoureuxment.

Si je suis vainqueur , Rosette , écoute ; voilà ma loi : tu donneras seule à ton amant

autant de baisers que nous nous en ferons donnés auparavant à nous deux : c'est une usure , mais telle est la loi de Jean Second. Tes levres collées sur les miennes , pour un seul baiser negligé , m'en donneront jusqu'à cent , & même jusqu'à mille , assaisonnés de tous leurs charmes : tu resteras sur ma bouche assez de tems pour m'y faire une moisson de baisers plus nombreuse que tous les grains de bleds de la terre , jusqu'à ce que comblé , rassasié de tant de baisers , je dise : c'est assez , Rosette , c'est assez me baiser.

Si c'est toi , Rosette , qui remporte la victoire , je te donne un collier brillant d'or & de pierreries.

O ! trois & quatre fois heureux collier , d'occuper ta place sur un aussi beau corps ! Si je jouissois de son sort , s'il m'étoit permis de le toucher de même , je bénirais mon existence , je serais au comble du bonheur ; de l'état d'un homme faible , je monteraïs au rang de la Divinité.

Si tu trouves cette peine trop légère ,

Rosette , je ne refuse point de subir la punition que l'on dit que Fulvie imposa jadis à Octave *.

* *Allusion à cette épigramme , que Fontenelle a imitée du Latin, & qu'on attribue à Auguste :*

Parce qu'Antoine est charmé de Glaphyre ,
Fulvie à ses beaux yeux me veut assujettir.
Antoine est infidèle : eh bien donc , est-ce à dire
Que des fautes d'Antoine on me fera pâtir ?

Qui , moi ! que je serve Fulvie ?
Suffit-il qu'elle en ait envie ?

À ce compte on verrait se retirer vers moi
Mille épouses mal satisfaites.

Aimez-moi , me dit-elle , ou combattons.....
mais quoi !

Elle est bien laide..... allons, sonnez trompettes.

BAISER XX.

**L'AMOUR FAVORISE
LA HARDIESSE.**

DE sept baisers que Charis m'avait promis, je n'ai pu lui en ravir, hier au soir, qu'un seul très-léger; mais il exhalait un si doux parfum, que Jupiter le savoura, croyant que c'était son ambrosie.

Je ne l'ai cependant pas impunément ravi; car depuis l'instant où mon mauvais génie m'a porté à cet attentat, Charis me traite mal, & refuse de parler à son malheureux amant: bien plus, la méchante ose me condamner à être privé pour toujours des baisers qu'elle m'avait promis. Qui? moi! que je perde de si doux baisers? qu'elle me défende donc aussi, du même coup, de l'aimer: je n'en ferai rien, je ne le puis; & quand je le pourrais, voudrais-je me soumettre à de pareils ordres.

J'irai pourtant la voir : à force de prières ; ou à tel prix que ce soit , elle acquittera les baisers qu'elle a reconnu me devoir. Où trouvera-t-elle un créancier plus complaisant ? je redoute cependant quelque chose de plus fâcheux , je le crains , & je voudrais que l'ingrâte s'aperçût de ma crainte. Amour , que faut-il faire ? c'est de toi que j'attends un avis.

Le fils de Vénus entendit , & se prit à rire ! Quoi , me dit-il , l'adversité te rend timide , que ferais-tu si Charis était inexorable , si tu ne la connoissais pas ? Va : fais-toi payer les baisers qu'elle t'a promis , & tâche de t'emparer de ses lèvres & de ses dents ; tu n'as rien à craindre , ta maîtresse elle-même favorisera ton audace , & tu parviendras au comble de tes vœux : veux-tu d'un secret plus sûr , ferme profondément ses lèvres avec ta bouche , crois-moi , Charis ne proférera pas un seul mot.

Fin des Baisers de Jean Van-der-Doës.

CHOIX
DE DIFFÉRENTES PIÈCES
DE
VERS ÉROTQUES,
TRADUITES
DU GREC ET DU LATIN.

CHOIX

DE DIVERSES PIÈCES

DE L'ÉCRITURE

DE LA MAIN

DE LA MAIN

—

CHOIX

DE DIFFÉRENTES PIÈCES

DE

VERS ÉROTQUES ;

TRADUITES

DU GREC ET DU LATIN.

*Avec des Notices sur les Auteurs à
qui elles appartiennent.*

THÉOCRITE.

C'EST à Syracuse que vivait ce poëte , au
tems de Ptolémée Philadelphie , deux cents
cinquante ans environ avant l'Ere vulgaire.
Le monarque Égyptien l'honora de sa pro-
tection , & l'accueillit à sa cour ; il est sans
contredit le prince de la poésie pastorale.
Virgile n'acquit des droits aux hommages
de la postérité dans ce genre , que pour
avoir eu dans Théocrite un modele heu-

Oij.

reux à suivre ; modele qui, dès ses premiers pas dans cette carrière , avait atteint la perfection de son art. Théocrite a plus de douceur , de naïveté & de délicatesse ; Virgile a plus de régularité , d'exactitude & d'austerité. La muse simple de Théocrite est quelquefois libre ; mais les Grecs , & en général tous les peuples originaux ont donné le même vernis à leurs compositions primitives : tels furent nos poètes dans l'enfance de la poésie française. Virgile , né dans un siècle plus poli , a répandu sur ses ouvrages une teinte de pudeur & d'urbanité , qui manquait au poète Grec. « On » pourrait , dit un moderne , comparer les » tableaux de Théocrite à ces fruits d'une » maturité exquise , servis avec toute la » fraîcheur du matin , & ce léger coloris » qui semble y laisser la rosée ». Pourquoi ce poète charmant a-t-il quitté les pinces de l'Idylle , pour tracer avec les ongles de la satire les travers d'Hieron , roi de Syracuse ? les lettres auraient un crime de moins à reprocher au monarque vindicatif qui le fit mettre à mort.

IDILLE XXIV.

L'AMANT MALHEUREUX.

UN jeune berger, fort amoureux , avait conçu la plus vive passion pour une bergere insensible & froide ; la nature l'avait ornée de tous les charmes , mais son cœur était inaccessible aux feux de l'amour : elle haïssait celui dont elle était aimée ; elle ignorait quel dieu c'est que l'amour , comme est fait son arc , & de quels traits acérés il blesse les amans : fiere dans ses discours , autant que dans ses actions , elle n'apportait aucun soulagement à la flamme du malheureux berger : la beauté de celui-ci , l'éclat de ses yeux , la fraîcheur & l'incarnat de ses joues , ses prieres , les efforts qu'il faisait pour lui dérober quelques caresses , n'excitaient point ses desirs. Telle une bête féroce regarde avec fureur le chasseur qui l'épie , telle était , à son égard , la froide bergere : sa bouche s'accordait avec

ses yeux pour lui montrer de la haine , la
 fureur même se peignait dans ses regards ,
 & son front semblait toujours irrité devant
 lui : malgré sa pâleur qui peignait le dépit
 & la colere , & qui altérerait sa beauté , son
 ami l'aimait autant que si elle se fût
 montrée sous les traits les plus aimables :
 cependant il ne put supporter long-tems
 les peines de l'amour ; il s'approcha ,
 fondant en larmes , de la maison qu'habitait
 la jeune bergere ; il en baïsa le seuil
 de la porte , & prononça ces mots :

Cruel objet , toi qu'une lionne a nourri !
 cœur de rocher , cœur indigne de l'amour !
 voilà mes derniers présens que je t'apporte ,
 c'est cette corde qui va me servir : je ne veux
 plus cher enfant , exciter ta colere & ton
 mépris , je vais enfin où tu veux me réduire ,
 où , comme on le dit , on trouve un remede
 à l'amour , un moyen sûr de l'oublier. J'ai
 beau imprimer des baisers ardens sur ta
 porte , ils n'appaisent pas mes desirs ; c'est
 à ta maison à qui je dis mon dernier adieu.

Je fais ce qui doit arriver ; écoute : la
 rose est belle , & le tems la flétrit ; la vio-
 lette brille au printemps , & passe bien vite ;

le lys est blanc , il jaunit & se fanne ; la neige est ferme d'abord , & bientôt se liquéfie , la beauté de la jeunesse est semblable ; elle brille & ne dure qu'un instant. Un jour viendra que tu aimeras , & que tu auras les plus grands regrets d'aimer ; mais au moins , aimable fille , accorde-moi une dernière grace , ; tu ne peux la refuser à un malheureux : quand tu me verras suspendu au-dessus de ta porte , arrête & verse au moins quelques larmes ; délie le nœud fatal qui va me serrer , prends mes vêtemens , convres-en mon corps , & donne-moi seulement un baiser ; ne dédaignes pas d'approcher , après ma mort , tes lèvres des miennes ; ne me crains pas ; je ne puis revivre , quand bien même , devenue sensible , tu me donnerais un baiser : creuse enfin mon tombeau , pour y ensevelir avec moi mon amour : en quittant ton amant , fais sur moi par trois fois cette exclamation : ô mon ami , tu es mort ! ajoute , si tu le veux , j'ai perdu mon meilleur ami ; joins-y cette inscription , que tu graveras sur ma tombe : l'amour l'a fait mourir ; passant , arrête & dis : il eut une maîtresse bien cruelle !

A ces mots , le malheureux berger prend une pierre , la dresse contre la muraille , monte sur elle , attache sa corde au haut de la porte , la passe à son cou , & renversant la pierre avec son pied , reste suspendu & meure.

La jeune bergere ouvrit sa porte , elle vit son amant attaché au lacet fatal.... son cœur n'en est point touché ; elle ne verse pas une larme , au contraire , elle froissa , en passant , avec sa robe , le cadavre infortuné , & courut aux pâturages ; le même jour elle alla se baigner à la fontaine , elle y trouva le dieu qu'elle avait offensé. Une statue de l'amour s'élevait au milieu du bassin , elle s'en approche , & le dieu irrité se détache , tombe & la tue : le sang de la cruelle rougit les eaux ; on entendit alors une voix qui s'écriait : prospérez , amans ! celle qui refusait d'aimer vient de mourir : aimez ceux qui vous aiment ; l'amour fait se faire justice.

IDILLE XXVIII.

DAPHNIS ET SA BERGERE.

D A P H N I S.

PARIS , berger , comme moi , enleva
la charmante Hélène ; mais celle qui me
donne un doux baiser vaut cent fois mieux
que la belle Hélène.

G L Y C E R E.

Ne te glorifie pas , téméraire : un baiser
n'est rien , à ce qu'on dit.

D A P H N I S.

Le moindre baiser est plein de volupté !

G L Y C E R E.

Si je lave ma bouche , le baiser dis-
paraît.

D A P H N I S.

Si tu oses laver tes levres , je te donne
un second baiser.

G L Y C E R E.

Baïse tes genisses , & non point une jeune
fille qui n'est point encore à marier.

D A P H N I S.

Ne t'enorgueillis pas : la fleur de ton
âge passera comme un songe.

G L Y C E R E.

Le raisin se sèche , la rose se fanne ; ils
ne périssent pourtant pas.

D A P H N I S.

Viens sous ces oliviers ; j'ai quelque
chose à te dire.

G L Y C E R E.

Je ne veux pas : tu m'as déjà trompée
par de beaux discours.

D A P H N I S.

Viens sous ces ormeaux , pour entendre
ma flûte.

G L Y C E R E.

Amuse-toi , si tu veux ; rien de ce qui
gêne ne me plaît,

(167)

D A P H N I S.

Ah ! crains la colere de Vénus , jeune
présomptueuse.

G L Y C E R E.

Je crains peu Vénus , si Diane m'est
propice.

D A P H N I S.

Ne le dis pas si haut : crains ses coups ;
crains de tomber dans un danger dont tu ne
pourrais pas échapper.

G L Y C E R E.

Qu'elle me frappe , si elle veut ; Diane
me secourera. Ne me touche point de ta
main..... je te déchirerai les levres aussi.

D A P H N I S.

Crois-tu pouvoir résister à l'amour à
qui tout est soumis ?

G L Y C E R E.

J'en jure par le dieu Pan ; je lui résiste-
rai..... mais tu me tourmentes toujours.

D A P H N I S.

Je crains que l'amour ne t'attache à un
berger moins aimable.

G L Y C E R E.

Beaucoup ont désiré ma main ; mais pas
un ne m'a plû.

D A P H N I S.

Je te cherchais pourtant dans le dessein
de t'offrir la mienne.

G L Y C E R E.

Que ferai-je, mon ami ? l'Hymen est
rempli d'inquiétudes.

D A P H N I S.

L'Hymen ne donne ni douleur, ni tris-
tesse ; mais des plaisirs continuels.

G L Y C E R E.

Les femmes disent cependant qu'elles
craignent leurs maris.

D A P H N I S.

Elles les dominent, que peuvent-elles
craindre ?

GLYCERE

GLYCERE.

Les douleurs de l'enfantement me font
trembler : les traits de Lucine sont dan-
gereux.

DAPHNIS.

Mais aussi Diane , ta patronne , soulage
les tourmens des meres.

GLYCERE.

Je redoute la fécondité & la perte de
mes charmes.

DAPHNIS.

Si tu mets au monde des enfans , ils te
seront chers , & tu te verras reproduire.

GLYCERE.

Si j'y consens , quelle dot m'apporteras-
tu digne de me flatter ?

DAPHNIS.

Tout mon troupeau , mes bois , mon
pâturage.

GLYCERE.

Jure donc , après l'Hymen , de m'être
fidele , de ne jamais m'abandonner.

D A P H N I S.

J'en jure par le dieu Pan , si tu veux me
suivre aujourd'hui.

G L Y C E R E.

J'aurai un lit , une maison , des ber-
geries.

D A P H N I S.

Tu en auras ; tiens , vois-tu les trou-
peaux que je fais paître ?

G L Y C E R E.

Que dirais-je à mon pere ? comment me
justifierai-je à ses yeux ?

D A P H N I S.

Il approuvera notre union , si-tôt que tu
m'auras nommé.

G L Y C E R E.

Dis-le , ton nom ; j'aime à l'entendre ré-
péter.

D A P H N I S.

Jé me nomme Daphnis ; mon pere est
Licidas & ma mere Némée.

(171)

GLYCERE.

Ta famille est connue , mais la mienne
ne l'est pas moins.

DAPHNIS.

Elle n'est pas plus illustre : ton pere se
nomme Ménalque.

GLYCERE.

Montre-moi tes bois , où sont tes ber-
geries ?

DAPHNIS.

Viens voir comme mes cyprès sont fleuris ;

GLYCERE.

Païssez , mes chevres , tandis que je vais
visiter les vergers de mon bien-aimé.

DAPHNIS.

Païssez mes génisses , tandis que je mon-
tre mes biens à ma belle amie.

GLYCERE.

Audacieux ! que fais-tu ? pourquoi portes-
tu ta main sur mon sein ?

P ii

(172)

D A P H N I S.

Laisse-moi voir ces pommes fleuries.

G L Y C E R E.

Je tremble oh dieux ! retire donc ta main.

D A P H N I S.

Rassure-toi , ma chere enfant , pourquoi cette frayeur ? comme si tu avais quelque chose à craindre de moi.

G L Y C E R E.

Tu me renverses sur le gazon ; & tu vas salir mes habits.

D A P H N I S.

Tu vois que j'ai soin de garantir avec eux ta belle peau.

G L Y C E R E.

Hélas , tu m'ôtes mon mouchoir ! pour-quoi délaces-tu mon corset ?

D A P H N I S.

Je veux faire une première offrande à Vénus,

(173)

GLYCERE.

Attends donc, méchant, peut-être
vient-il quelqu'un . . . j'entends du
bruit.

DAPHNIS.

Les cyprès parlent entre eux de notre
hymen.

GLYCERE.

Tu as déchiré mes vêtemens, & je suis
déjà nue.

DAPHNIS.

Je t'en donnerai un meilleur.

GLYCERE.

Tu me promets tout, & peut-être après
ta victoire, tu me paieras par des mépris.

DAPHNIS.

Plût à dieu que je pusse te donner mon
ame!

GLYCERE.

O Diane! ne vous irritez point; votre
nymphé cesse de vous être fidelle.

P iiij

(174)

D A P H N I S.

J'offrirai une genisse à l'amour , & un taureau à Vénus.

G L Y C E R E.

Je suis venue ici vierge , & je retourne femme à la maison.

D A P H N I S.

Oui , bientôt tu seras mere , tu nourriras tes enfans , & jamais tu ne retourneras à l'état de fille.

C'est ainsi qu'après avoir goûté les délices , dont la vigueur de leur âge leur permettait de jouir ; ils se parlaient amoureusement. Ils quitterent le trône furtif de leurs plaisirs ; mais la bergere , les yeux baissés , rejoignait , en rougissant , ses moutons : le cœur lui battait , & le berger , fier de son triomphe , volait , plein de joie , auprès de son troupeau.

IDILLE XXX.

L'INCONSTANTE.

LE vin , dit-on , ô ma toute belle ! & la verité sont inféparables , & l'ivresse nous rend nécessairement véridiques : oui , je vais te raconter ce qui se passe au fond de mon ame : tu n'as pas voulu livrer ton cœur tout entier à mon amour ; je le sens , cependant cette vie , dont je jouis , dépend du plaisir de te voir ; le reste n'est rien pour moi : si tu le voulais , mes jours égaleraient en félicité ceux des divinités : tes rigueurs , au contraire , les feront couler dans l'amertume. Qui peut être assez cruelle pour porter la tristesse au sein de son ami ? tu es jeune ; je suis plus âgé ; souffris à mes desirs ; en voyant l'heureux fruit de mes conseils , tu m'applaudiras : ne fais qu'un nid sur un seul arbre , jamais aucun reptile malfaisant n'en approchera ; mais , inconstante , tu voles aujourd'hui sur une

branche , demain sur une autre ; & toutes te reçoivent chacune à leur tour. Que quelqu'un fasse l'éloge de ta beauté , il devient à l'instant ton favori ; & ton ancien amant, tu ne le connais déjà plus ; tu t'enfles d'orgueil , & tu respirez avec hauteur : pour vivre satisfaite , heureuse , conserve toujours le même attachement ; les citoyens t'estimeront , & des liens si doux feront ta félicité. Hélas ! celui qui dompte si facilement les cœurs , de fier que j'étais , m'a rendu faible & sensible ! Adieu , que ta bouche voluptueuse reçoive de moi le baiser le plus tendre.

L'ANTHOLOGIE.

C'EST à Méléagre , né à Gadare en Syrie , un siecle & demi avant l'ere chrétienne , qu'on doit le premier recueil publié sous ce nom. PHILIPPE DE TESSALONIQUE , qui vivait sous Auguste , rédigea aussi une collection semblable , où il réunit tout ce qui avait paru de plus agréable en ce genre depuis Méléagre ; quatorze poètes seulement en firent les frais. Plus de cinq cents ans après , c'est-a-dire vers la fin du sixieme siecle , Agathias recueillit les vers des poètes les plus récents. Cette nouvelle anthologie fit oublier les deux précédentes , quoique les pieces qui y étaient contenues fussent fort inférieures à celles qui se trouvaient dans les deux premieres collections. Vers le milieu du dixieme siecle , Constantin Céphas en donna une nouvelle , dont le principal mérite est de nous avoir conservé quelques-unes des pieces qui , par les soins de Philippe & Méléagre , avaient échappé à l'injure des tems.

Planudes , moine de Constantinople , qui vécut au commencement du quatorzieme siecle , fit un abrégé du recueil de Céphalas , avec aussi peu de goût que de jugement ; & en rangeant les différentes pieces par ordre de matiere , il en composa les sept livres qui forment l'Anthologie d'aujourd'hui , qu'Eilhard Lubin , professeur de poésie & ensuite de théologie , à Rostock , traduisit en latin , sur la fin du seizieme siecle. Elle a été long-tems la seule imprimée ; & on n'en connaîtrait pas encore d'autre , si l'illustre Saumaise n'avait retrouvé , au commencement du siecle dernier , à Heydelberg , la collection de Céphalas , dans la bibliotheque des princes Palatins. Le manuscrit de cette précieuse collection a passé entre les mains de plusieurs hommes de lettres ; mais comme l'auteur célèbre , qui en avait fait la découverte , travaillait continuellement à le perfectionner , on rencontre plusieurs variétés dans les différens exemplaires conservés dans les bibliotheques publiques : ainsi celui de la bibliotheque du roi est beaucoup moins riche que celui de M.

Bouhier. Ce recueil précieux , cet unique dépôt des épigrammes , madrigaux , inscriptions , épitaphes de la Grece , dont les Latins , depuis , & nous-mêmes , après eux , avons si bien profité , ne jouirait pas encore des honneurs de la presse , sans les soins de M. Brunck , qui l'a fait imprimer à ses frais , à Strasbourg , en 1776 , en trois volumes in-8°. Ce savant célèbre a joint à sa collection les fragmens des meilleurs poètes anciens , les a rangés suivant le tems où ils ont vécu , & les a corrigés avec soin d'après les meilleurs manuscrits. La plupart de ces petites pieces sont , il est vrai , par elles-mêmes , très-peu intéressantes ; ce sont en général des traits d'esprit , des modeles de naïveté : on y trouve quelques tournures fines , ingénieuses , des pensées délicates , point ou peu de ce sel épigrammatique qui distinguait Martial , & qui caractérise l'épigramme française ; mais beaucoup d'entr'elles n'ont de véritable prix que par le local ; & comme nous n'avons plus aujourd'hui sous les yeux , ni les hommes , ni les lieux , ni les usages auxquels elles sont relatives , leur mérite

est par-là prodigieusement diminué : il n'est pourtant guere de poëte, ou de littérateur qui n'ait été fouiller dans cette mine féconde, dont les auteurs, pour la plupart, ne sont connus que par leurs noms; & nous pensons que quelques-unes de ces antiques productions ne peuvent pas défigurer cette collection de poésies érotiques.

C O N S E I L.

GARDEZ-VOUS d'ouvrir votre ame aux impulsions de l'amour : loin de l'accueillir, repoussez-le ; il s'échappera d'un vol léger ; la volupté est glissante : si vous laissez approcher de votre cœur la pointe du trait empoisonné, il y pénétrera bientôt tout entier : qu'un espoir décevant ne vous séduise pas : il suffit de cet éclair fugitif de l'espérance, pour animer un feu dont vous serez dévoré, & qui vous ôtera le sens & la raison.

PAUL LE SILENCIEUX.

L E C H E V E U.

Doris prit un de ses cheveux d'or, m'en lia les mains, & me déclara son esclave. je riais : rien n'était, à mon avis, si facile que de rompre les liens qu'avait ferrés ma Doris ; mais bientôt je m'aperçus que cette entreprise était au-dessus de mes forces : retenu comme dans des entraves de fer, je gémissais, je me plaignais : enfin,

Tome I.

Q

malheureux , captif , ce cheveu fatal m'as-
servit à Doris ; & cette maîtresse impé-
rieuse dispose de moi comme elle veut.

LE MÊME.

LE SERMENT INDISCRET.

J'avais juré de vivre pendant douze
jours loin de toi , ma chere maîtresse ; le
lendemain seul m'a paru plus long que
douze grands mois. Ah ! de grace , prie
les dieux que ce serment ne soit pas écrit
sur les livres de la vengeance , & soulage
mon ame par quelques-unes de tes faveurs :
que je ne sois pas à la fois ta victime & celle
des dieux,

LE MÊME.

L A R A G É.

On dit que le malheureux qu'un chien
infecté de la rage a mordu , voit dans l'eau
l'image de l'animal qui l'a blessé : sans
doute qu'un amour enragé a porté sa dent
sur moi , & qu'il a livré mon cœur aux fu-
ries ; car je rencontre ton image par-tout ,
dans la mer , dans le crystal des fontaines ,
& jusques dans la coupe où je bois.

LE MÊME.

LE CHARME DES YEUX.

Une guirlande aurait moins de prix s'il y manquait des roses ; toi , ma divinité , tu brilles par tes habits , par l'éclat des pierres , par tous les agrémens qui peuvent relever la beauté de ton corps : l'or ne peut pas le disputer à l'éclat de ta chevelure ; & cet éclat est cent fois au-dessous de celui de tes yeux : tes levres fraîches comme la rosée respirent le miel le plus pur ; l'accord entier de tes charmes forme le reste de Vénus : tant d'attraits m'ont subjugué , tes yeux seuls ont adouci mes tourmens , je ne trouve que chez eux les faveurs consolatrices de l'espérance.

LE MÊME.

L'AMOUR, COCHER.

L'Amour s'est fait cocher ; il dirige un char conduit par un lion : d'une main il le menace avec son fouet ; de l'autre , il tient les rênes du joug qui l'asservit ; les grâces le considèrent en riant ; moi je frémis d'horreur. Hélas ! s'il se rend maître d'un animal aussi féroce , que fera-t-il d'une créature douce & sensible ?

ARGENTARIUS.

Q ij

LES MALHEURS QUÉ PRODUIT L'AMOUR.

Qui donc a fait de l'Amour une divinité ? un dieu peut-il être l'auteur du mal ? celui-ci se plaît pourtant à répandre le sang des hommes ; sa main n'est point armée d'un glaive meurtrier , & le sang de ses victimes ruisselle à ses pieds ; une mere, une fille , un malheureux amant , tombent sous ses coups. Ce n'est point l'enfer , ce n'est point le dieu des combats qui produisent ces cruels effets , c'est l'Amour ! voilà son ouvrage ! voilà quels sont les jeux d'un enfant !

UN INCONNU.

SUR UN PORTRAIT DE LAYS.

Je la possède cette citoyenne de Corinthe, cette Laïs qui faisait ses délices de l'or, de la pourpre, des vêtemens les plus somptueux, & sur-tout de l'amour ; elle qui était plus voluptueuse que Vénus, plus blanche que l'eau transparente de Pirène, c'était la Vénus de la terre. Que d'amans

magnifiques ont prodigué leurs trésors pour ses faveurs , & cueilli dans ses bras les fleurs du plaisir ! La fille de Tyndare en eut mille fois moins : des parfums émanent de sa tombe ; sa bouche semble encore imbibée d'une odeur délicieuse , & ses cheveux exhalent l'encens le plus pur. Vénus désolée de sa mort , frappait son front divin , & l'amour sanglottant , poussait les gémissemens les plus douloureux. Hélas ! si elle n'eût pas fait un commerce honteux de ses appas , la Grece aurait volontiers , pour elle , essuyé les mêmes travaux qu'elle entreprit pour Hélène.

ANTIPATER SIDONIEN.

LA B A I G N E U S E.

Vénus vous voyant toute nue nager au milieu du fleuve , s'écria : dieux puissans ! comment , sans la divine semence , a-t-on égalé l'enfantement de la mer ? le Nil audacieux a fait naître de ses ondes une seconde Vénus.

LE MÊME.

Q iij

A UNE JOUEUSE DE FLUTE.

Orphée enchanta les animaux sauvages ;
 tu as enchanté Orphée lui-même. Phoebus
 a vaincu le flûteur Phrygien ; mais qu'il te
 cede la victoire , Glaphyre , tu mérites le
 prix des talens & de la beauté. Minerve
 aurait chéri sa flûte , si elle en eût tiré des
 sons aussi enchanteurs que ceux que tu
 prononces avec une variété si touchante ;
 & Morphée lui-même , s'il t'entendait ,
 s'endormirait délicieusement jusques dans
 les bras de Pasythée.

LE MÊME.

PRÉSENT D'UN PORTRAIT.

Je te fais , ô mon amie , présent de ton
 image ; je n'ai rien de plus précieux à t'of-
 frir que ta propre beauté.

LUCIEN.

L'AMOUR DÉSARMANT LES DIEUX.

Voyez comme l'Amour dépouille tous les dieux de leurs armes ! ce perfide enfant succombe sous le poids de ses trophées ; il a pris l'arc de Phœbus, la foudre de Jupiter, le casque & le glaive de Mars, la massue d'Hercule, le trident du dieu de la mer, le thyrsé de Bacchus, les souliers ailés de Mercure, & le flambeau de Diane : ne vous offensez plus, mortels, de céder aux traits de l'Amour ; il a bien désarmé les dieux.

PHILIPPE.

SUR GLAPHYRE.

Apollon entendant Glaphyre tirer les sons les plus mélodieux de sa flûte, s'écria : ô Marsias ! tu n'as jamais inventé cet instrument, c'est Glaphyre elle-même qui le reçut de Minerve dans les champs phrygiens ; si tu l'eusses égalé, jamais les rives du Méandre n'auraient pleuré le combat malheureux, où tu rencontras un vainqueur à cet exercice.

LE MÊME.

L'EMPLOI DE LA VIE.

Buvons , aimons ; qui fait ce qui nous attend ; si nous verrons demain ? point de fatigue , point de travail ; livrons-nous sans réserve aux charmes des plaisirs ; rien de mortel comme les réflexions & le raisonnement : vivre ou non , c'est égal : toutes les vies sont pareilles , la différence est d'en faire usage pour soi ; quand on meurt , tout passe à d'autres , & rien ne nous reste.

UN INCONNU.

L'AMOUR NOYÉ.

En treffant une couronne , je trouvai l'Amour parmi des roses , je le saisis par ses ailes , & le plongeai dans mon verre ; j'avalai la liqueur , & depuis je le sens s'agiter dans mes veines.

JULIEN.

L'ENTHOUSIASME.

Dis-moi , Cléopante , quelle volupté , quand l'Amour , inspirant également deux

cœurs, brûle des amans de toute l'impétuo-
 sité de sa flamme ? Quel dieu , fût-ce Mars
 lui-même , quelle puissance capable d'ins-
 pirer l'effroi , ou d'en imposer par la honte ,
 oserait les désunir , s'ils étaient dans les
 bras l'un de l'autre ? Qu'on m'enchaîne avec
 des fers forgés dans les antres de Lemnos ,
 qu'on m'enveloppe des filets de Vulcain ,
 il n'y a que moi seul & ma volonté qui
 puisse me séparer de toi. Si j'étais plongé
 dans les délices de tes embrassemens , que
 m'importeraient alors les regards de l'étran-
 ger , ceux de mes concitoyens , des passans ,
 des prêtres eux-mêmes & de toute la terre !

LE MÊME.

LES HIRONDELLES.

Je passe la nuit entiere dans les larmes ;
 mais dès que le matin arrive , je sens le
 sommeil descendre sur mes paupieres ; &
 dans le moment les hirondelles s'assemblent
 pour m'importuner ; elles semblent , en
 pleurant auprès de moi , vouloir m'enlever
 ce sommeil si léger & si doux ; jalouses
 babillardes , taisez-vous ! je n'ai point coupé

la langue à Philomele , allez pleurer Itylus sur les montagnes , allez sur leurs sommets les plus élevés , vous reposer dans les rochers , & laissez-moi dormir un instant , peut-être un songe va-t-il amener dans mes bras la charmante Glycere.

AGATHIAS LE SCOLASTIQUE.

LA LIBATION.

Oui , j'aime le vin ; mais veux-tu m'enivrer ? porte toi-même la premiere tes levres à la coupe , & je l'accepte ; si-tôt que ta bouche l'aura touchée , je ne puis rester sobre , ni me refuser à savourer un si doux breuvage : cette coupe va me porter le baiser que tu lui auras donné , & transmettre jusqu'à mon ame les délices qu'elle aura reçues.

LE MÊME.

L'AMANT RÉFLÉCHI.

Pourquoi gémis-tu ? — j'aime , — qui ? — une jeune fille , — belle ? elle paraît telle à mes yeux ; — d'où la con-

mais-tu ? — d'ici : je l'ai vue à table avec nous , sur le même lit : — espères-tu l'obtenir ? — sûrement , — sûrement ! — mon ami , je ne voudrais cependant pas que notre amour fût public ; mais une liaison secrète serait fort de mon goût. — Tes vœux ne sont donc pas légitimes ? — non ; un mariage n'est ordinairement qu'un traité où les richesses font tout. — Tu as fait cette réflexion tu n'aimes pas ? — tu t'abuses , — non , comment l'ame pourrait-elle être en délire , & dans le même tems raisonner aussi juste ?

LE MÊME.

LA SITUATION EMBARRASSANTE.

J'étais couché entre deux belles ; je désirais l'une , & j'étais arrangé avec l'autre ; celle-ci m'entraînait vers elle , mais , en vrai frippon , je donnais , à la dérobée , quelques baisers à sa rivale : je crains d'exciter sa jalousie ; je redoute ses reproches , & plus encore , d'en recevoir mon congé : livré à ce tourment , je m'écriai , dans ma rage :

qu'il m'est douloureux d'aimer & d'être aimé ! je suis doublement puni.

LE MÊME.

LA VENGEANCE.

Cette femme autrefois si fiere de ses charmes, qui étalait avec faste sa superbe chevelure, bouffie d'orgueil, & se glorifiant de mon martyre, a donc vu rider sa peau ; ses graces sont flétries, sa gorge est disparue, ses sourcils tombent, son œil est éteint, sa langue balbutie : j'appelle la vieillesse la déesse vengeresse de l'amour ; elle fait justice, elle arrive de meilleure heure sur une belle orgueilleuse.

LE MÊME.

LA RENCONTRE.

Qu'on te rencontre, Diphile ; on est sûr d'avoir un jour fortuné ; mais au contraire, si l'on est privé du charme de ta vue, c'est la plus malheureuse des journées.

UN INCONNU.

LES

LES FAVEURS DU SOMMEIL.

O sommeil ! tu as mis dans mes bras la charmante Sténélaïde , l'objet des desirs de toute la terre ; elle , devant qui les richesses du monde s'accumulaient ! je l'ai possédée toute une nuit , n'ayant de parure que ses charmes ; & jusqu'à l'aurore , elle m'a comblé de toutes les délices de l'amour. Cruelle ! tu ne me verras plus à tes pieds , tu ne me feras plus verser de larmes , puisque le sommeil me donne tout ce que je desire.

MÉLÉAGRE.

L A M E N A C E .

Par Vénus ! Amour , je brûlerai tes armes , je brûlerai ton arc ; ton carquois , & les flèches qu'il contient ; je les brûlerai , je t'en assure Tu ris , téméraire !..... tu ris à gorge déployée !..... je te ferai rire du ris sardonique : dis-moi , si j'allais te couper les deux ailes , ces guides fideles de tes conquêtes , si j'enfermais tes jambes dans des entraves d'airain il ne tient

Tome I.

R

pourtant qu'à moi de te réduire en esclavage, de t'emprisonner mais va-t-en, petit volage ; prends ton vol , & cours étendre sur d'autres tes ailes légères.

LE MÊME.

LA ROSE ET LA BEAUTÉ.

Lorsque tu te glorifies de ta beauté, considère la rose, elle fleurit ; mais bientôt fanée , on la dédaigne ; elle meurt sur le fumier : sa fleur & la beauté ont la même durée , le tems envieux les flétrit également l'une & l'autre.

LE MÊME.

J O U I R.

¶ S'il est vrai que la beauté vieillit, fais-en jouir avant qu'elle disparaisse ; & si elle résiste au tems , pourquoi hésiterais-tu de prodiguer ce qui ne doit jamais périr ?

LE MÊME.

LE RENDEZ-VOUS MANQUÉ.

Flambeau qui m'éclaires , c'est devant toi que Héraclée a juré trois fois qu'elle se trouverait au rendez-vous ; & elle ne vient point : flambeau ! si tu es un dieu , venge-moi d'une perfide , quand tu la verras seule avec son amant , jouir de toute l'ivresse du plaisir ; éteins-toi , & ne lui prête plus ta lumière.

ASCLÉPIADE.

L A B E A U T É.

Ce n'est point aimer que de s'enflammer pour une belle femme , c'est obéir aux impressions de la vue ; mais voir une femme sans attraits , éprouver une passion violente , sentir dans son cœur embrasé le délire & l'ivresse ; c'est là de l'amour , c'est là une véritable flamme. Eh ! qui ne voit , qui ne sent qu'un bel objet doit naturellement inspirer des desirs à ceux qui se connaissent en beauté ?

RUFIN.

Rij

(196)

L A F I E R E.

Rodope est fiere de sa beauté ; si je l'accueille d'un salut, elle me le rend d'un front sourcilleux ; si j'attache à sa porte une guirlande , elle s'irrite & la foule de ses pieds superbes. O rides ! ô vieillesse impitoyable ! hâtez-vous , ouvrez les yeux de Rodope.

LE MÊME.

LE NOUVEAU PARIS.

Rodope , Mélide & Rodoclée se disputaient toutes trois le prix de la beauté : elles me firent juge de la contestation. Pour être des déesses , il ne leur manquait que l'immortalité ; mais réfléchissant combien il en avait coûté à Pâris pour avoir prononcé son jugement , je les ai couronné toutes trois.

LE MÊME.

L' A V E N I R.

Rodoclée , je t'envoie cette couronne de fleurs, que j'ai tressée de ma main ; tu

y verras des violettes , des boutons de roses , la brune anémone , l'humide narcisse & la giroflée bleuâtre ; daignes t'en parer , mais fois moins fiere , songes que ces fleurs & toi vous ferez un jour fanées.

LE MÊME.

LE BAISER.

Un baiser d'Europe , quand il n'effleure que la superficie des levres , donne mille délices : que seroit-ce donc s'il pouvait pénétrer jusqu'à la bouche ? car ce n'est point à la fleur des levres qu'il borne son impression ; mais il semble entraîner l'ame de celui qui le reçoit.

LE MÊME.

LE TEMS PASSÉ.

Ne te l'ai-je pas dit , Prodice ? nous vieillissons , ne te l'ai-je pas prédit ? le tems qui détruit les liaisons de l'amour , marche avec rapidité : vois ces rides , ces cheveux blanchis , ce corps desséché , cette bouche qui a perdu toutes ses graces ; c'est

R iij

son ouvrage ; personne ne te recherche ; on ne voit plus d'amans à qui tu fasses tourner la tête , & l'on passe devant toi comme auprès d'un tombeau.

LE MÊME.

LES SOUHAITS.

Que ne suis-je le Zéphyr , pour que , forcée pendant la chaleur à te découvrir , tu reçoive ma douce haleine sur ton beau sein ! que ne suis-je cette rose purpurine , cueillie de ta main & placée sur ta gorge de neige ! que ne suis-je enfin ce lys si blanc , qui relève encore l'éclat de la beauté de ta peau !

DENIS LE SOPHISTE.

LE BON MARCHÉ.

On ne me verra point m'écouler en pluie d'or : qu'un autre se change en taureau , qu'il devienne un cygne ? laissons à Jupiter ces passe-tems , je donnerai à Corinne deux oboles , & je n'aurai pas besoin de me déguiser.

UN INCONNU.

LA BELLE RADOUCIE.

Tu me salues aujourd'hui que tu as perdu tes attraits : toi , méchante , autrefois plus dure que le marbre de Lydie , tu me flattes maintenant , & je te vois forcée de les cacher ces cheveux que tu faisais jadis flotter avec tant de graces sur tes épaules : cesse , ô beauté qui fut si fiere ! cesse tes inutiles agaceries , je ne suis pas assez fou pour prendre la ronce au lieu d'une rose.

UN INCONNU.

LE BAISER SAVOUREUX.

Chloris , hier au soir , me donnant un baiser de ses levres brûlantes , c'était le nectar tout pur , sa bouche en était imbibée : me voilà enivré par ce baiser ; car c'est l'amour même que j'ai respiré sur sa bouche.

UN INCONNU.

LE SECRET.

Je suis aimé ; j'ai reçu les baisers les plus tendres ; j'ai joui de toutes les délices ; mon bonheur est consommé dieu d'amour ! . . . qui suis-je ? quelle est celle qui m'a fait heureux ? comment l'ai-je été ? ma déesse seule en a le secret.

UN INCONNU.

L'AMOUR ENDORMI.

Tu dors pendant que tu inspires aux mortels les plus vives inquiétudes , pendant que tu les privas du sommeil ! tu dors , enfant cruel , dont la mere naquit de l'écume des flots ! ne crains rien : je ne te déroberai point ton flambeau brûlant ; je ne ravirai pas tes traits ni ton arc si dangereux ; un autre peut avoir cette audace : & moi , méchant , je crains qu'à travers ta paupiere endormie , tu ne m'apperçoive , ou que tu ne rêves , pour mon malheur , que j'ai dessein de te dépouiller.

STATYLIUS FLACCUS.

L'AMANT TRANSI.

Tu verses des larmes ; l'air retentit de tes plaintes ; l'inquiétude agite tes regards ; tu ressens les tourmens de la jalousie , tu presses fréquemment la main de ta maîtresse , tu lui donnes des baisers , tout cela est bien le rôle d'un amant ; mais quand je te demande si tu passes les nuits avec elle , tu me réponds modestement qu'il n'en est rien ; ce n'est plus là , mon ami , le rôle d'un amant.

PHILODÈME.

L'AMANT SATISFAIT.

Philène est petite & brune , mais elle est plus tendre qu'un bouton de rose , plus douce qu'un agneau ; la ceinture de Vénus a moins de charmes que les paroles qui sortent de sa bouche ; elle se livre toute entière à mon amour , & rougirait de rien exiger de moi. Ah ! divine Vénus ! faites que j'aime Philène jusqu'au moment où je trouverai une maîtresse plus accomplie.

LE MÊME..

P R É V O Y A N C E.

Les discours , l'entretien , l'œil fripon ,
la voix mélodieuse de Xantippe , & ce feu
dont elle commence à brûler vont t'em-
braiser , mon cœur , — par où ? quand &
pourquoi ? — je n'en fais rien , malheu-
reux ! tu ne le sauras que lorsque tu seras
consumé.

LE MÊME.

LES CATALECTES.

ON comprend sous ce titre un recueil de petites pieces de vers des anciens poëtes Latins , depuis Ennius & Varron , jusqu'au siecle de Constantin , dont quelques-unes sont traduites ou imitées du grec. C'est à Joseph Scaliger que les lettres doivent la réunion de ces différens morceaux , & c'est lui qui leur a donné le nom qu'elles portent.

Ce recueil renferme , 1°. les priapées , collection d'épigrammes en l'honneur du dieu des jardins , ou faites à son occasion : le bon goût n'a pas toujours présidé à leur composition , & les bonnes mœurs y sont blessées à chaque mot : on peut , à leur titre , juger du cynisme effronté qui y regne , & avouer que la littérature n'aurait pas fait une perte bien considérable , quand elles ne seraient pas parvenues jusqu'à nous. 2°. Les Planetes de Vénus (*Errones Veneris*) : c'est le nom que l'on a donné à l'autre partie de ce recueil. On y

trouve, parmi un grand nombre de fragmens, des pieces tronquées, imparfaites ou faibles, consacrées presque toutes à l'Amour, des morceaux de poésie charmans, que les muses & le bon goût ne peuvent désavouer.

Les Catalectes furent publiés pour la premiere fois par J. Scaliger, avec un appendix des Œuvres de Virgile, & imprimés à Lyon, chez G. Rouille, en 1573 : on les a joint depuis à toutes les éditions de Pétrone ; une partie de ces pieces se retrouve encore dans le recueil publié par P. Pithon, sous le titre d'*Epigrammata & Poemata vetera*, &c. Paris, Denis Duval, 1590, in-12.

 SENTIUS AUGURINUS.

CE poëte Latin vivait dans le premier siècle de l'Ere chrétienne , sous Trajan. Rome lui donna la naissance ; & ce fut dans son sein qu'il puisa de bonne-heure l'amour des lettres & des beaux arts ; on le place au rang des auteurs qui se sont adonnés à l'épigramme : il était lié avec Pline le jeune , qui en parle fort avantageusement dans ses lettres ; la huitieme du neuvieme livre lui est particulièrement adressée ; Pline le remercie des éloges qu'il en a reçu , & lui dit que ses ouvrages lui paraissaient admirables , que tout ce qu'il a écrit en faveur de ses amis , est composé avec le dernier soin : ce jugement aurait sans doute été confirmé par la postérité , si ses poésies nous fussent parvenues ; mais nous n'en avons que des fragmens , qui servent à nous affermir dans la bonne opinion que son ami nous avait inspirée , & à nous donner des regrets sur ce qui nous est

échappé : cet auteur avoue qu'il avait pris Catulle & Calvus pour modeles : il avait fait beaucoup de pieces élégantes & polies, & quelques-unes de satyriques, dont le style était plein de sel & de vigueur.

On ne trouve dans les historiens aucun détail sur sa vie, ni aucune trace du terme de sa mort.

L'INUTILITÉ DE LA PARURE.

N'ESSAIE point , nymphe aimable , à surcharger tes attraits d'une vaine parure : épargne un cœur qui t'adore , & ne l'accable pas de tout l'éclat de ta beauté ; ne cherche point à briller d'un ornement superflu : l'art ne peut rien ajouter aux charmes de ta figure.

A quoi sert d'arranger tes cheveux avec un si grand soin ? sans tout ce travail , ta tête est belle , & tes cheveux sans ordre ne me plaisent pas moins : ce ruban de soie n'a pas besoin de retenir les tresses de ta blonde chevelure ; elle l'emporte si bien sur la soie la plus déliée : pourquoi multiplier les boucles qui couronnent ta tête ? j'aime à voir tes cheveux abandonnés à la nature : faut-il qu'un voile d'or éclate sur ton front ? l'or le plus pur est moins radieux que ton front découvert : ton oreille est chargée de diamans & d'or , & la rose nouvelle est cent fois au - dessous de ton oreille nue ; tu

empruntes au pastel un coloris éblouissant , & ton teint est mille fois plus éclatant que le pastel ; un colier emprisonne la neige de ton cou , & ton cou dénué de cette parure est ravissant ; ta gorge d'albâtre est captive sous un voile mystérieux , & ta gorge elle-même repousse la gaze qui la presse : pour empêcher ta robe de flotter , tu la retiens par les nœuds d'une ceinture ; je respecte assez le corps , laisse flotter ta robe. Des diamans entourent tes doigts délicats , mais la pierre n'a de prix que par tes doigts charmans.

Il n'est point de parure qui puisse augmenter ta beauté , & tu n'es que trop belle pour causer mon martyre ; ce ne sont point des ornemens étrangers qui peuvent te donner un mérite surnaturel, puisque le tien est cent fois au-dessus de toute expression. Ai-je besoin que tu mettes tant d'industrie pour me plaire ? faut-il , pour te faire aimer, que tu emploies la violence ? je t'aime sans efforts ; je me livre sans peine aux impressions de l'amour , & je ne t'aimerais pas davantage , quand tu serais la déesse du printems.

Tes yeux peuvent le disputer en éclat à Jupiter lui-même , & les feux de sa foudre pâleraient à leurs rayons : rien dans l'univers , de plus brillant que le soleil ; le soleil cependant serait éclipsé près de toi : la neige , la neige qui n'a point encore éprouvé la chaleur du dieu du jour , est moins blanche que ton cou ; ton front , ta gorge ressemblent à du lait qui vient d'être tiré du sein d'une chevre ; tu l'emportes en fraîcheur sur les fleurs printannieres d'une forêt odoriférante ; & les jardins n'ont point de fleur qui te soit préférable ; la tendre verdure qui tapisse un jeune pré , l'émail varié d'une campagne fleurie , sont moins agréables : les troënes n'approchent point de ta blancheur , & le lys des champs n'a qu'une couleur fade auprès de toi ; la rose , avant même d'être détachée du buisson épineux qui la produit , n'égale pas la pourpre de ton teint ; si la violette , au moment de son triomphe , voulait hasarder la comparaison , elle en porterait tout le déshonneur.

La mere d'Hélène, la fille de Leda , te

S iij

font inférieures , quoique l'une ait obtenu l'hommage de Pâris , & l'autre de Jupiter ; ce dernier emprunta le plumage d'un cygne , pour triompher de Lédâ : tous les rois de l'Asie prirent les armes pour Hélène : Lédâ , les cheveux flottans , cueillait des fleurs consacrées à la déesse d'Argos ; Jupiter , en parcourant la voûte céleste , l'aperçut du haut d'un nuage , & devint aussi-tôt un oiseau : quand tu joues avec tes compagnes , & que tu brilles à leur tête , étoile resplendissante , au milieu de ce chœur de jeunes filles , si Jupiter t'apercevait du haut des nues , il ne balancerait pas à déposer sa virginité.

La beauté d'Hélène , ses attraits enchanteurs , devinrent la proie du beau Pâris , & la mer favorisa son amour : la Grece conjurée arme mille vaisseaux ; mille voiles volent à sa poursuite , & la redemandent : si le ravisseur Phrygien eût vu tes appas , soit à l'aide d'un navire , soit par le secours d'un rapide coursier , il t'aurait mis en son pouvoir. Dix ans suffirent à peine à la guerre de Troye , un mois seul

verrait finir celle qu'on aurait déclarée pour toi ; la flamme qui consuma les richesses Troiennes aurait eu , à mon avis , une plus belle cause , si tu l'eusse allumée , & Priam aurait eu raison de ne pas regretter la perte de son empire.

Si ta robe retroussée , les cheveux épars , un carquois sur l'épaule , en chasseuse , comme les nymphes riantes de Diane , accompagnée d'un cercle de Driades , le sein découvert , tu poursuivais , l'arc à la main , les sangliers furieux , & qu'un dieu te rencontrât au milieu des forêts , il te prendrait pour une divinité.

Lorsque trois déesses se disputaient l'empire de la beauté , & que Pâris devait en décerner le prix , Vénus obtint la préférence , & , des trois , deux succomberent à son jugement : si tu avais été la quatrième à cette épreuve , Pâris t'aurait adjugé la victoire ; & comme la pomme devait être la récompense de la plus belle , elle aurait été la tienne.

Pour n'être pas touché de tes célestes
appas , pour voir sans émotion la pourpre
de tes joues , il faut avoir un cœur de
fer ; enfin , s'il se trouve au monde un
mortel insensible aux charmes de ta figure
divine , je le convaincrai sans peine d'être
né d'un chêne ou d'un rocher.

LES PÉTRONES.

LA famille des Pétrônes était très distinguée dans la république Romaine, & jouit, sous les empereurs, d'une considération plus particulière ; celui de cette maison dont la réputation est devenue la plus considérable, est T. Petronius Arbiter, chevalier Romain, poëte Latin, né en Provence auprès de Marseille, proconsul de Bythinie, & puis consul. Il était dans la plus étroite familiarité avec Néron, qui, par les conseils de Tigellinus, le fit mourir ; il exécuta, dit-on, en riant, la sentence de l'empereur, & ne cessa de converser gaîment avec ses amis qu'en cessant de vivre. Il a donné plusieurs ouvrages en prose & en vers ; le plus considérable est sa satire, nous ne l'avons pas entière, il y montre de grands talens, l'esprit & l'urbanité d'un poëte de cour, ingénieux à saisir les ridicules que ce pays fertile en originaux lui présentait journellement : la licence dépare un peu ce chef-d'œuvre ;

mais apparemment qu'il voulait peindre , avec les traits de la vérité , les vices de son siècle.

Ce poëte n'est pas le seul illustre de ce nom dans les lettres : on a recueilli les noms de neuf autres Pétrônes parmi les écrivains de l'antiquité ; mais la plupart de leurs ouvrages qui nous sont parvenus , sont , ou mutilés , ou imparfaits , ou bien ce sont quelques épigrammes de peu d'importance : j'en ai rassemblé ici quelques-unes ; quant à ce qui concerne leurs vies , on en connaît si peu de traits , qu'il est impossible de s'y arrêter.

LE TINTEMENT D'OREILLE.

OREILLE babillarde ; pourquoi ce tintement qui se renouvelle toutes les nuits ? c'est un souvenir , me dis-tu , — quel en est l'objet ? quoi ! les oreilles te tintent , & ce phénomène se répète chaque nuit ? c'est Délie qui te parle : — ah ! je n'en doute pas ; c'est Délie , oui c'est elle , plus agile que le vent , elle vient & murmure doucement près de moi ; Délie ne fait rompre le silence & la solitude de la nuit , que par une voix douce & légère ; sans doute que , pressant mon cou dans ses bras délicats , elle s'approche de mon oreille & me parle.

Je l'ai reconnue ; ce n'est point une illusion ; c'est sa propre voix , ce sont ses accens mélodieux , qui retentissent dans mon oreille : ah ! de grace , ne suspends point ces sons délicieux ! à l'instant où je te parle , je me reproche de t'avoir fait taire.

PÉTRONE AFFRANIUS , Arbiter , &c

LA PELOTE DE NEIGE.

Julie me jeta dernièrement une pelôte de neige ; je croyais que la neige était exempte de feu , & la neige elle - même était du feu : quoi de plus froid cependant ? Oui , Julie , de la neige , partie de tes mains , a brûlé mon cœur : où trouverai-je un refuge contre l'amour , si de l'eau glacée sert à en réceler la flamme ? toi seule , ô Julie ! tu peux l'éteindre ce n'est point avec de la neige , ce n'est point avec de la glace , mais en brûlant du même feu que moi.

LE MILIEU.

Coscomia , si , pour m'attacher à vous , vous me gênez trop ou trop peu , je fuirai quand ma chaîne sera trop relâchée ; je la romprai quand elle sera trop serrée ; mais si vous prenez un juste milieu , je ne ferai ni l'un ni l'autre.

L'INCONSTANCE.

Je ne fais quel démon m'a excité à rompre les nœuds les plus saints ; un tel crime est

est au-dessus de mes forces : un dieu , ou le destin m'a lui-même entraîné par une violence invincible mais à quel sert d'accuser en vain les dieux ? Délia , voici la vérité : l'Amour avait formé nos nœuds , l'Amour les a rompus.

S O N G E.

Mes yeux te suivent par-tout quand je veille : je ne suis occupé que de toi , pendant que mes membres fatigués succombent au sommeil ; je me suis vu dans tes bras au milieu des prestiges d'un songe ; veux-tu l'emporter sur d'aussi doux mensonges ? viens toi-même dans les bras de ton amant.

* L E D E S I R.

Lydie , nymphe charmante , dont la blancheur surpasse le lait & le lys , toi qui allies si bien l'éclat de l'ivoire Indien avec

* On attribue cette piece à Cornelius Gallus.

l'incarnat des roses vermeilles , développes ; aimable enfant , développes ces blonds cheveux plus éclatans que l'or ; ne cache point ce cou plus blanc que la neige , si bien placé sur des épaules d'une blancheur éblouissante ; montre ces yeux brillans comme les étoiles , & le noir sourcil qui les couronne ; fais voir ces joues vermeilles plus vives que la pourpre de Tyr ; laisse-moi prendre sur ces levres de corail des baisers aussi doux que ceux de la colombe amoureuse l'ardeur qui me transporte m'enleve une partie de mon être . . . j'ai le cœur pénétré de ces baisers divins . . . pourquoi me suce-tu le sang tout pur ?

Cache ce sein , cache ces deux pommes , blanches comme du lait , nouvellement trait , qui bondissent sur ta poitrine. Ton sein répand autour de toi l'odeur du cinname , mille délices naissent de ton corps : cache ces boutons de rose , cette gorge de neige , dont la blancheur & l'éclat font mes tourmens.... cruelle ! tu fuis ! tu ne vois pas que je languis , & tu m'abandonnes après m'avoir mis aux portes du trépas.

P O R T R A I T.

O visage sacré, digne de Bacchus ou d'Apollon, que nul homme, qu'aucune femme ne peuvent voir impunément! Belles mains, tendres comme celles d'un enfant ou d'une jeune fille, ou plutôt semblables à celles de la déesse de la jeunesse! Heureuse la femme, s'il en est, qui entrelace ses bras à ton cou! heureuse celle qui épuise ses lèvres sur les tiennes! heureuse la jeune amante qui colle sa poitrine à ton sein, & qui voluptueusement s'approche de ta bouche fraîche & délicieuse!

P O I N T D' A R T.

Quoi! toujours des ornemens, Basilisque, toujours de la parure! rien n'égale la symmétrie de votre chevelure, le soin avec lequel vos habits sont ajustés, & les parfums qui sont prodigués à votre toilette. Je n'aime point à voir tous vos attraits parés d'une main si inquiète; une beauté négligée me fait une impression plus douce, & la parure a plus de prix par sa simplicité.

N'enchaînez point vos cheveux dans ces rubans inutiles , & ne relevez point par le fard l'éclat de votre teint, il est si beau sans apprêts. Toujours feindre , ce n'est point se fier à l'Amour ; & c'est souvent au moment qu'on la néglige le plus , que la beauté se montre avec plus d'avantage.

MANIERE DE JOUIR.

Le plaisir de la jouissance est court & désagréable , le dégoût la suit aussi - tôt : n'allons donc pas , en aveugles , comme ces brutes lascives , nous plonger dans l'abyssme. L'Amour languit , sa flamme s'éteint ; mais prodiguons - nous des caresses sans fin ; multiplions nos baisers : point de fatigues alors , aucune honte ; cet usage de la volupté a toujours plu , plaît & plaira sans cesse : c'est le moyen de ne jamais commencer , & de ne finir jamais,

LES AVANTAGES DE LA DIFFICULTÉ.

Je n'aime point à posséder d'abord l'objet de mes desirs ; & je ne suis point jaloux de vaincre quand on me prépare la victoire. L'oiseau que la Colchide nourrit sur les bords du Phase ; ceux que l'Afrique fait éclore , flattent mon appétit par la difficulté d'en jouir ; mais l'oie blanche & le canard aux plumes variées sont des mets bons pour le peuple : le scarre apporté des régions lointaines , pêché au milieu des rochers & parmi les périls du naufrage , a quelque mérite ; le barbeau me dégoûte. Une maîtresse vaut cent fois mieux qu'une épouse , & la rose même redoute la concurrence du cinname.

A D I A N E.

Délie , si vous êtes la sœur d'Apol-
lon , c'est à vous que je m'adresse , repor-
tez à votre frere ce que je vais vous dire :

Dieu de Delphes , je vous ai construit
un temple de marbre de Sicile , & ma

plume légère a écrit des vers en votre honneur ; maintenant , si vous daignez m'exaucer , si vous êtes le grand Apollon , dites-moi , quand on n'a point d'argent , comment on fait pour en trouver ?

SUR L'IMAGE DE GALATÉE ,
AU FOND D'UNE COUPE.

La plus belle des Nâïades brille & se joue au fond de cette coupe ; sa beauté enflamme les convives. Valet , dépêchetoi de remplir ce verre , & dérobe ainsi à nos yeux l'image de la volupté.

SUR LE MÊME SUJET.

Quel ornement pour cette table ! une nymphe, habituée à se plonger dans l'onde, déploie ici , en nageant , tous les charmes de son beau corps : valet , garde tes viandes , & place devant moi cette coupe vide , j'enchanterai ma vue d'un objet qui me plaît ; je dédaigne ce qui ne fait que me rassasier.

ÉPITAPHE.

Rivale de Vénus par ma figure & par mes charmes , l'envie m'a mise au tombeau , un artiste m'avait fait revivre , Vénus me vit , & je ne suis plus qu'un marbre.

SUR LES BAINS-DE BAIES.

Armé de son flambeau , Cupidon , par l'ordre de Vénus , se plongeait dans les eaux froides de Baïes ; il nage , une étincelle s'échappe & tombe dans l'onde ; elle s'enflamme , & quiconque a voulu se baigner en ce lieu , a ressenti les transports de l'Amour.

L'AGITATION NOCTURNE.

A peine , favorisé du silence de la nuit , goûtais-je les douceurs du repos , que l'Amour me prend , me saisit aux cheveux & me force , brisé de fatigue , à m'éveiller ; toi , mon esclave , dit-il , tu possèdes un millier de maîtresses , & tu languis seul

misérablement dans ton lit ! Je me leve ,
 pieds nus , sans habits ; je marche d'abord
 de différens côtés , je n'arrive nulle part ;
 je hâte ma course , je la ralentis , je reviens
 sur mes pas , je m'arrête au milieu de la
 rue , je suis dans un mouvement , dans
 une agitation cruelle ; aucune voix hu-
 maine ne se fait entendre , le bruit des rues
 a cessé , les oiseaux ne chantent plus , le
 chien fidele n'aboie même pas : moi seul
 dans toute la nature je suis le sommeil &
 mon lit ; & je ne suis que ton empire ,
 puissant dieu de l'amour !

P O R T R A I T .

Tes yeux étincellent de tout l'éclat des
 astres ; l'incarnat des roses se fond sur ton
 teint , & l'or est moins brillant que ta che-
 velure ; tes levres , plus suaves que le miel ,
 ont la vivacité de la pourpre , & des veines
 de carmin sillonnent la peau transparente
 de ta gorge aussi blanche que du lait. Tout
 ce qu'il y a de beau fut prodigué pour toi ;
 les déesses ont la majesté de ta taille , &
 ton corps céleste l'emporte sur celui de

Vénus. Lorsque ta main d'argent & tes doigts délicats treffent la soie , tu parais jouer avec son tissu précieux. A peine , en marchant , ton pied léger déplace-t-il les plus petits cailloux , & la terre se ferait un crime de le froisser ; les lys ne fléchiraient point sous la trace légère de tes pas. Qu'un autre pare son cou de colliers précieux , surcharge sa tête de pierreries ; simple & sans aucune parure , tu plairas davantage. Il n'est pas de beauté où l'on ne trouve quelque tache ; l'examen le plus sévère fera tout approuver en toi , le chant des sirenes , l'éloquence de Thalie , céderent , j'en suis sûr , à ta voix si douce , si séduisante , qui porte dans les ames tous les traits de l'Amour. Le cœur que tu frappes entretient sa blessure que l'acier même ne peut guérir : appaise , d'un baiser de tes lèvres , les tourmens que j'endure , ce baume salutaire est seul capable de soulager mon ame : cesse de me déchirer avec tant de violence ; tu causeras ma mort : si cependant ce dessein te plaît , accorde au moins à mes prieres une faveur ; sitôt que

je ne serai plus , daigne me serrer dans
tes bras , ce bienfait me rendra la vie.

COMMENT IL FAUT CHOISIR UNE ÉPOUSE.

Consultez les mœurs & la beauté dans
le choix d'une épouse ; souvent la laideur
est effacée sous les monceaux d'or qui la
déguisent : l'avare possesseur d'une telle
moitié va bientôt l'avoir en horreur , la
difformité fera fuir l'amour : qu'elle vole,
brûlée de desirs , dans les bras de son époux,
il la repoussera ; bientôt elle ira , pour s'en
dédommager, apaiser ses feux dans le sein
d'un esclave , & se venger ainsi des ou-
trages de l'hymen. Un monstre ambigu sera
le fruit de cette honteuse alliance , & les
époux n'oseront pas avouer , ni reconnai-
tre le produit incertain de leur couche.
Apprenez que tout l'or de la terre n'est pas
comparable à la beauté.

P L A T O N.

FILS d'Ariston , surnommé le Divin ; philosophe Grec de la secte des académiciens , disciple de Socrate , né à Athenes , vers la quatrième année de la quatre-vingt-quatrième olympiade , quatre cents vingt-neuf ans avant notre ère

Philosophe aimable autant que sublime , il avait , dans sa jeunesse , cultivé la poésie héroïque ; mais la comparaison qu'il fit de ses vers à ceux d'Homere , l'engagea à jeter les siens au feu ; modestie qui n'a pas eu depuis beaucoup d'imitateurs. A juger du mérite de ce que nous perdons , par celui des fragmens qui nous sont parvenus de ce grand homme , on a tout lieu de regretter le sacrifice qu'il a fait , & l'on ne peut s'empêcher , en même-tems , d'admirer l'héroïsme de son ame & les graces de son esprit.

La piece qui suit n'est qu'une imitation d'une de ses épigrammes , qu'on trouve

dans l'anthologie : elle n'a que quatre vers en grec ; mais l'auteur de l'imitation latine , qui est inconnu , l'a paraphrasée. J'ai cru devoir , en traduisant , mettre au féminin ce que l'imitateur , par respect sans doute pour le goût grec , avoit laissé au masculin.

LA MÉTEMPSYCOSE DE L'AMOUR.

JE cueillais un baiser tout de flamme sur les levres de ma maîtresse , & sa bouche entr'ouverte me permettait de respirer la fleur si douce de son haleine.

Mon ame agitée , déchirée , se précipite sur mes levres , & fait mille efforts pour s'échapper , dans l'intervalle que lui laissent celles de ma belle.

Si le choc de ce baiser eût duré un instant de plus , brûlée de tous les feux de l'Amour , mon ame serait passée vers la sienne , & m'aurait abandonné.

O prodige étonnant ! mon corps aurait été privé de la vie , & j'aurais vécu dans celui de ma maîtresse.

A P U L É E.

C E philosophe académique vivait sous les Antonins : Madaure , ville d'Afrique , aujourd'hui Madara , dans le royaume de Tunis , lui donna la naissance ; ses parens y tenaient un rang distingué : après avoir pris les élémens des lettres à Carthage , il parcourut la Grece , & vint se fixer à Rome où il s'adonna au barreau : mais le goût des voyages dont il était dominé , ou peut-être l'amour de sa patrie le rappella en Afrique , où il se fit aimer d'une riche veuve qu'il épousa. Il était jeune , elle avait à-peu-près quarante ans : l'inégalité d'âge & de fortune fit croire à des parens intéressés, qu'il avait employé la magie pour gagner son cœur ; le genre de ses occupations , dans un siècle ignorant & dans un pays à demi barbare , donna du crédit à cette opinion ; & l'action de magie fut intentée juridiquement contre lui , il n'eut pas de peine à se justifier ; mais cette idée , qui lui était si défavorable , en produisit une autre plus absurde ; c'est qu'on lui attribua

des miracles , & qu'il y eut des enthousiastes assez fous pour les opposer à ceux de Jesus-Christ.

Débarassé de toutes ces imputations qui troublaient sa vie , il l'acheva paisiblement en philosophe : on ne fait rien du tems de sa mort.

Il était doué d'une imagination charmante: son Ane d'or , le principal de ceux de ses ouvrages qui nous sont parvenus , est le premier des romans : l'allégorie de Psyché , qu'on y trouve , a toujours passé pour une des plus ingénieuses fictions , & pour le plus beau morceau de l'antiquité en ce genre. Nous n'avons de ses poésies que quelques fragmens détachés ; mais ce que nous en connoissons donne de son talent poétique une idée très-avantageuse. Il paraît par la première des pièces qui suit , qu'il avait pris les Grecs pour modèles , & qu'il se plaisait à les imiter : celle-ci vient de Ménandre , & m'engage à dire deux mots de ce comique Grec.

Il vivait à Athenes pendant la cent quatorzième olympiade , & mourut à 50 ans , noyé dans le port de Pyrée.

Ménandre fut le réformateur de la comédie : les rois d'Ægypte & de Macédoine voulurent l'attirer près d'eux ; mais le poète donna la préférence à sa patrie , & sur-tout à sa liberté : il fit près de cent quatre-vingt comédies , & ne fut couronné que huit fois ; cette fécondité renouvelée par nos Jodeles, nos Hardy & les Calderon Espagnols , peut donner lieu de croire que ce n'est pas tout-à-fait l'envie , comme quelques-uns l'ont cru , qui a rendu si rares les couronnes que ses compatriotes lui ont décernées. Il est bien difficile de faire un aussi grand nombre d'ouvrages d'un mérite transcendant ; mais nous ne pouvons plus en juger , nous n'avons de lui que des fragmens , & ce sont sans doute des morceaux cités , choisis par les scholastes & les écrivains qui nous les ont transmis. Quintilien & d'autres lui ont donné des éloges ; c'est à nous , qui sommes venus tant de siècles après eux , à respecter leurs oracles.

LE DÉDOMMAGEMENT.

QU'IL me soit permis d'aimer , si je ne puis jouir.

Que d'autres jouissent , je ne m'en soucie pas : je n'envie point leur sort : c'est faire son supplice que d'être jaloux du bonheur d'autrui. Ceux que Vénus favorise , elle les comble des délices de l'amour ; pour moi , Cupidon m'a donné les desirs , & me refuse la puissance.

Mortels fortunés , savourez des baisers de flamme ; froissez par de douces morsures des levres de rose , collez une bouche amoureuse sur des joues où regnent la malice & l'innocence , fixez-la sur deux prunelles plus éclatantes que le diamant ; faites plus : couchez mollement sur un lit , que vos membres s'unissent & s'attachent par la glu du plaisir ; que l'aiguillon de la volupté vous excite aux mystères de l'amour : que l'objet de vos feux , en succombant à vos efforts , fasse entendre les soupirs & les accens interrompus d'une voix qui s'éteint ;

ferrez-la plus étroitement dans vos bras ;
ouvrez enfin les sillons du champ de Vénus les yeux égarés , que votre ame
accablée de plaisirs , laisse échapper une
douce rosée.

O vous , que Vénus voit d'un œil propice , livrez-vous à tous ces charmes ; moi ,
je n'ai que ce vain dédommagement.

Qu'il me soit permis d'aimer , si je ne
puis jouir.

RETOUR AU PLAISIR.

Je veux retourner au doux badinage , &
m'enivrer des charmes de la volupté ; Muse,
je veux me divertir : adieu , Muse trop
sévère.

Qu'on me peigne Aréthuse & sa belle
chevelure , tantôt artistement arrangée ,
tantôt flotant avec négligence sur ses épaules
d'albâtre , & ces momens où , sans
craindre les dangers d'une nuit ténébreuse ,
elle ouvrirait ma porte , au signe convenu :
qu'elle vienne encore entrelacer ses bras
délicats autour de mon cou , & me prodi-

guer ; avec une souplesse voluptueuse ; tous les trésors de son corps , plus blanc que la neige ; qu'elle imite en cent manieres les tableaux les plus délicieux ; suspendue à mon lit , qu'elle se livre sans réserve aux mouvemens du plaisir , & me surpassant en malice , que ce trône de nos amours soit tout entier le théâtre de nos brûlans transports.

Assez d'autres , sans moi , chanteront les malheurs de Priam , la valeur d'Hector Muse , je veux me divertir ; adieu , Muse trop sévère.

B O U Q U E T.

Vous qui êtes pour moi plus douce que le miel , je vous envoie un bouquet de fleurs & des vers ; les vers sont pour vous , les fleurs sont votre image : mes vers sont destinés à chanter ce quatorzieme printems qui vous luit , les fleurs , pour vous annoncer un printems continuel & des plaisirs sans fin. Décorez avec mes fleurs la fleur de votre âge ; voulez-vous que vos présens

l'emportent sur les miens ? en échange de mes fleurs printannieres , donnez-moi le printems de vos jours ; pour ces fleurs enlacées , enlacez votre corps au mien ; & rendez - moi ces roses par les baisers de votre bouche purpurine ; si votre esprit s'échauffe , donnez-moi des vers ; les miens céderont la victoire à vos accens enchanteurs.

CHACUN A SON GOUT.

Vous me croyez insensé , parce que je n'écris pas des vers dignes d'un sénateur , que je ne chante pas le fils de Télamon cédant à un jugement injuste , ou vos combats , illustre Penthésilée ; de ce que je ne consacre pas ma muse à raconter l'origine du monde , le char de Pyrrhus , les chevaux de Diomede , ou comment la malheureuse Troye , soumise par Achille , tomba de la blessure d'Hector.

Voguez en pleine mer , confiez vos voiles aux vents orageux ; un esquif léger me conduit sûrement sur un lac doux & tranquille.

MA FOLIE.

Je vous parais fou , je ne m'en défends pas ; mais dites-moi pourquoi je vous parais tel ? — Vous aimez toujours , vous avez toujours aimé : — ce sont mes dieux ! c'est ma fureur ! que n'est-elle éternelle !

L'AMOUR MAL PAYÉ.

On m'aime , dites-vous ; on brûle , on m'adore ; & ce n'est point à la légère ; c'est une fureur , on en mourra ; je suis cruel eh bien , quand on me fera voir si gratuitement toute cette passion , je vous prouverai que souvent on est aimé sans aimer soi-même.

LE SECRET.

Vous m'avez fait jurer , Galla , de ne rien dire de nos amours : jurez-moi de

même que vous n'en parlerez pas : cette loi vous paraît trop dure ! je vous fais grace , si vous voulez n'en parler qu'à votre mari.

Q. CATULLE.

CE poëte Latin florissait à Rome dans les derniers tems de la république, quelques années avant l'élégant auteur du même nom, à qui on accorde si légitimement le sceptre de l'épigramme ; il eut Cotta , Crassus & Marius pour amis : son genre était la poésie érotique , & toutes ses compositions avaient la chaleur & la vivacité de la galanterie : Cicéron & Diomede le grammairien en ont fait l'éloge. Ses poésies avaient du nombre & de l'élégance, un style pure & châtié ; il n'en est échappé qu'un petit nombre aux ravages du tems ; mais quand il n'aurait composé que la piece suivante , qui a été si souvent imitée en Latin , en Italien & en Français , & qui , dans le dernier siecle , a produit les sonnets de la belle Matineuse , pour lesquels on a disputé , il mériterait , par cette seule épigramme , l'attention de la postérité.

On dit que le Roscius pour lequel elle fut faite , était un jeune Romain de la

plus belle figure ; mais qui avait quelque dérangement dans les yeux ; ce qui n'empêchait pas , à ce qu'il semble , que le poète ne l'aimât éperdûment.

L'A U R O R E.

JE m'étais arrêté , & je saluais l'Aurore naissante , quand Roscius parut à mes côtés De grace , habitans des cieux , que je puisse chanter vos louanges en paix ! Ce mortel me parut alors plus beau qu'un dieu.

IMITATION

IMITATION DE LA MÊME PIÈCE;

PAR UN ANCIEN INCONNU.

LORSQUE je vous rencontre au point du jour, lumière de ma vie, que je meurs si vous n'êtes plus belle que le soleil naissant; si vous vous montrez la nuit, pardonnez, divinités célestes! Telle l'étoile de Vénus s'élève du sein des mers d'Occident.

Plusieurs Italiens ont pris ces épigrammes pour modèles de leurs sonnets: en voici un d'Annibal Caro, ce sublime traducteur de Virgile, qui tient un rang distingué parmi ces imitations.

L'air était tranquille, l'onde transparente; Zéphyre soufflait, Chloris fuyait: la riante Cyprine, dès les premiers rayons de l'aube matinale, remplissait de desirs la terre & l'onde.

L'Aurore, en semant la rosée, faisait disparaître les étoiles du ciel, & colorait les

nuâges & les montagnes des plus vives couleurs : déjà Phœbus se montrait dans tout l'éclat qu'il déploie à Delphes.

Quand une seconde Aurore ouvrit une retraite plus charmante : le soleil qui seul m'éblouit & m'étonne, brilla dans toute sa sérénité & sa pureté.

Je me retourne lumières éternelles ,
pardonnez-moi ! vis-à-vis de celle que j'a-
dore , il me parut plongé dans l'obscurité
cet Orient que je trouvais si beau.

Antoine-François Rainieri, gentil-homme Milanais, secrétaire du cardinal Verulano, & depuis employé dans la même qualité auprès de Pierre - Louis Farnèse, fils du pape Paul III, contemporain de Caro, travailla sur la même idée.

La mer était tranquille, les forêts & les prairies déployaient toute la pompe de leur parure ; les feuilles & les fleurs étaient épanouies, & déjà la nuit, déchirant son voile, pressait ses chevaux bruns & ailés,

L'Aurore disperfait de ses cheveux dorés,
des perles d'une glace vive & transparente,
& le dieu qui nâquit à Délos, courbait
ses rayons au-dessus des rives riches &
odorantes de l'Orient.

Quand du côté du couchant un soleil
plus beau s'offre à sa rencontre, il répand
un jour plus serein, & fait pâlir l'astre
oriental.

Lumieres vives & éternelles, & toi so-
leil, pardonnez ! ce front si beau, si plein
d'attraits, parut alors plus brillant, plus
charmant que vous.

Il y a une grande ressemblance entre
cette piece & une autre, sur le même su-
jet, par Louis Paterno, Italien du sei-
zieme siecle, qui était attaché aux rois
d'Espagne.

Le ciel était serein, la mer tranquille ;
la nuit qui répand l'ombre sur l'Univers ,
& qui anéantit les couleurs, commençait
à plonger dans l'onde ses cheveux bruns,
& Chloris volait nue dans le vague de l'air :

Hors des portes du ciel , étincelante de lumière & de feu , l'amoureuse Aurore , le front couvert de rosée , entraînait Phœbus , & l'envoyait embellir & éclairer le monde.

Quand , sur les ailes de je ne fais quelle divinité , un soleil plus merveilleux parut à ma rencontre , & fit briller à mes regards l'éclat radieux de sa blonde chevelure.

Flambeaux célestes & éternels , & toi , soleil , pardonnez ! ma déesse , toute mortelle qu'elle est , en un seul instant , effaça par sa beauté toute la gloire des puissances immortelles.

La même idée fournit encore à Eustache Manfredi , Bolonais , la matière d'un joli sonnet : Manfredi était non-seulement poëte , mais grand astronome & habile ingénieur ; il est mort en 1739.

L'aube ne paraissait point encore , j'étais avec Philis au pied d'un ormeau ; partage entre le plaisir d'entendre ses accens en-

chanteurs , & le desir de revoir le jour pour
considérer mieux tous ses attraits.

Tu verras , ma Philis , lui disais-je ,
comme l'Aurore est belle , quand elle sort
du sein de l'onde , & comme , à son abord ,
elle brunit & décolore toutes ces étoiles
dont l'Olympe est orné.

Tu verras ensuite le soleil qui les efface
toutes & les fait disparaître , tant est bril-
lante la lumière de ses rayons.

Mais tu ne verras pas ce qui va charmer
mes regards : tes beaux yeux s'ouvrir &
faire à son égard , ce qu'il fait de l'Aurore
& des étoiles.

Buonaccorso Montemagno, poëte Italien
de Pistoie , qui vivait au quinzieme siecle ,
enchérit sur son modele : il regne , dans le
sonnet qu'il a fait , un mélange du sacré &
du profane , qui repugne au bon goût ; &
je ne le place ici que pour piece de compa-
raison.

Toutes mes pensées étaient concentrées dans mon ame aux pieds de celui qui voit nos fautes ; je lui demandais , pénétré d'un saint desir , le pardon des erreurs anciennes & mortelles où je m'étais égaré ; quand celle qui, sous la garde de l'Amour, est seule assise & gravée au milieu de mon cœur, parut devant mes yeux , & me sembla digne des honneurs célestes.

D'un côté retentissaient les gémissemens de mon humilité ; là se montraient le salut & la béatitude éternelle ; de l'autre , brillait mon astre du matin.

Je me tournai vers elle & si le souverain maître du monde la fit si charmante , qu'il ne s'offense pas de me voir admirer son plus bel ouvrage.

Sans être précisément calqué sur les précédens , un autre sonnet de Rodolphe Campeggi, Italien du seizieme siecle , présente une image à-peu-près semblable , &

mérite d'être cité , parce qu'il réunit , à des idées riantes , une précision agréable.

Déjà l'aube paraît ! déjà l'Orient se couvre de rubis ! l'Aurore s'élève & sort du sein d'Amphitrite , pour préparer la route au soleil naissant.

Le Zéphyr , de sa douce haleine , dissipe l'humidité qui revêt toutes les plantes : la lumière céleste s'étend & dore la cime des montagnes ; la nuit est disparue.

La terre rit , & l'oiseau timide , rendant hommage par son chant au jour nouveau , exprime dans son langage l'ardeur de ses amours.

Cependant le ciel n'est point encore assez clair ; j'ai beau regarder ; mais montre-toi , Philis ; & ta vue charmante achèvera de donner au jour tout l'éclat dont il a besoin.

L'EMPEREUR GALLIEN.

CE prince , qui ne jouit des avantages du trône , que pour se livrer aux voluptés , & qui vit tomber la moitié de l'empire entre les mains des usurpateurs , sans en être touché , fit des vers galans , & mourut assassiné à l'âge de 36 ans , l'an 268 de notre Ere.

E P I T H A L A M E.

COURAGE , jeunes gens ! faites tous deux les mêmes efforts ; que la colombe ne soupire pas plus amoureusement que vous ; que le lierre s'entrelace d'une manière moins souple que vos bras ; que les coquilles soient moins unies entr'elles que vos levres : sacrifiez à la volupté ; mais n'éteignez pas les flambeaux vigilans qui vous éclairent : spectateurs muets des mysteres de la nuit , ils oublient tout , & ne peuvent rien révéler le lendemain.

FLORIDUS OU FLORUS.

ON ignore quel est l'auteur de ce nom , à qui sont attribuées les pieces suivantes : il y avait sous Tibere un Florus que cet empereur aimait beaucoup , poëte de cour , il en avait l'urbanité & l'insouciance ; il ne fit jamais de vers que pour son plaisir , & n'écouta que les conseils d'Horace , son contemporain , qui l'excitait à traiter des sujets plus graves & plus importants. Sau-maise & d'autres savans prétendent que le Florus dont il est ici question , vivait sous Adrien , & qu'il est le même qui a donné l'élégant Abrégé de l'Histoire Romaine qui porte son nom.

APOLLON ET BACCHUS.

APOLLON & Bacchus sont l'un & l'autre un composé de flammes : créés tous deux dans les feux , ils forment leur essence ; tous deux lancent de leur chevelure de la chaleur & des rayons ardens : l'un dissipe les ténèbres de la nuit , & l'autre celles de l'ame

SUR UN NOM GRAVÉ SUR L'ÉCORCE D'UN ARBRE.

Quand je plantai ces pommiers & ces poiriers , je gravai sur leur écorce le nom de l'objet de mes feux ; mon amour n'en reçut aucun soulagement : l'arbre croît ; ma flamme augmente , & les lettres sont remplies par la substance de l'arbre.

P R É C E P T E S.

Il est aussi pernicieux d'avoir des trésors , que d'être pauvre ; il est aussi pernicieux d'être trop hardi , que d'avoir toujours peur ; il est aussi pernicieux de toujours se taire , que de trop parler ; il est aussi pernicieux d'avoir en ville une maîtresse , que de posséder une épouse chez soi.

Personne ne désavoue ces vérités , & personne n'agit en conséquence.

PORTIUS LICINIUS.

IL était de la famille Licinia distinguée à Rome : son génie était l'épigramme ; on fait que les anciens comprenaient en ce genre ce que nous appellons poésies fugitives. Julien le Rhéteur , qui vivait sous Adrien , fait un grand éloge de Licinius , & le place au - dessus même des poètes Grecs : on prétend qu'il a écrit des annales en vers ; mais tout cela est perdu pour nous ; nous ne savons même pas où il a vécu & en quel tems.

LE CŒUR D'UN AMANT
EMBRASE TOUT.

BERGERS , qui gardez ici les brebis & les tendres fruits de leurs plaisirs , vous cherchez du feu ; venez à moi ; je ne suis que feu : si de mon doigt je touche cette forêt , je l'embraserai : ces trou-

peaux, ce que je vois, tout, à mes yeux;
paraît enflammé.

L'UNION UTILE.

Qu'on apporte ici des verres pleins d'un
vin mousseux, afin que l'amour échauffé
ne succombe point au sommeil ; c'est au
feu de Bacchus que s'anime celui de l'A-
mour : quand ces deux divinités sont d'ac-
cord , rien n'égale leur pouvoir.

 ASINIUS GALLUS.

IL avait pour pere Asinius Pollion , d'une famille consulaire , orateur célèbre : il paraît que le fils se distingua également dans l'éloquence & dans la poésie ; c'est sur-tout dans les petits vers , qu'on nomme aujourd'hui de société , qu'il excella : il fit aussi quelques pieces satyriques , & on cite de lui un poëme , contre un grammairien nommé Pomponius , qui eut de la célébrité : on lui attribue aussi des vers galans , pour un Hippolyte , beau garçon , qu'il aimait ; & un ouvrage en prose , où il établissait un parallele entre son pere & Cicéron : on dit qu'il devint suspect à Tibere , qui le fit mourir.

É N I G M E.

O VOUS , qui que vous soyez , qui visitez le temple de Faune , lisez cette inscription , que la main d'un citoyen de Rome a tracée.

Tome I.

Y

Ci-gît Herfillus : Marulle repose avec moi , elle fut ma mere , ma sœur & mon épouse : vous le niez ! & fronçant le sourcil , vous dites que c'est une énigme digne du Sphinx ; les oracles d'Apollon ne sont pas plus vrais : mon pere m'eut de sa fille , il me la donna pour femme ; elle fut donc en même tems ma mere , ma sœur & mon épouse.

SUR LE TOMBEAU D'UNE JEUNE FILLE.

Si la terre produit toujours un fruit semblable au germe qu'elle a reçu , si par de nouvelles semences elle répare ses pertes , il naîtra sur ce tombeau une nouvelle moisson de beautés , de graces , d'enjouemens & de douces malices.

L U X U R I N S.

CE poëte, à qui l'on attribue les pieces suivantes , écrivait à Carthage , & vivait sous le regne de Trasimond , roi des Vandales : on ne fait aucun détail sur sa vie & ses ouvrages.

L A R O S E.

O QU'ELLES étaient belles , les roses que j'ai vu naître ce matin ! elles éclosaient encore , & n'étaient pas toutes du même âge ; la premiere poussait à peine un tendre mamelon ; la seconde soulevait déjà sous son écorce un bouton de pourpre ; la troisieme ne s'était pas encore dégagée toute entiere de son enveloppe ; la quatrieme éclatait de toute la parure de sa fleur. Tandis qu'elle découvre une pointe légère , qu'elle épargille son bouton , ou que sur son calice brille l'incarnat virginal , de peur qu'elle ne périssè , cueillez la rose

au matin , vierge tout-à-l'heure , l'instant
d'après elle est dans sa vieillesse.

L'AMOUR PIQUÉ PAR UNE ROSE.

Vénus avait un jardin qu'elle chérissait,
entouré de rosiers blancs ; on ne pouvait
le voir sans en être enchanté : son fils , en
véritable étourdi , cueillant çà & là diffé-
rentes fleurs , pour s'en faire une couronne,
s'enfonça dans les doigts une épine très-
aigue ; sensible à la douleur , & voyant sa
main en sang , il se mit à pleurer & fut ,
tout en courroux , porter ses plaintes à sa
mere : depuis quand , lui dit-il , les roses
sont-elles cruelles ? depuis quand vos fleurs
chéries blessent-elles avec des armes ca-
chées ? elles me déclarent la guerre ; eh
bien ! qu'elles portent la couleur de mon
sang.

RUFIN, ALCIMUS,
PENTADIUS, &c.

NE sont connus que par des fragmens de leurs poésies, & l'Histoire Littéraire ne fournit rien qui puisse donner des renseignemens sur leurs personnes & sur leurs ouvrages.

PASIPHÉE.

LA fille du soleil brûle d'un feu nouveau, & poursuit, égarée par sa passion, au milieu des prairies, un jeune taureau ; les nœuds saints du mariage ne la retiennent point : elle n'a pas d'égard à l'honneur du trône, à la grandeur de son illustre époux ; elle desire de prendre elle-même la forme d'une génisse, envie le bonheur des Prétides, fait l'éloge d'Io, non pas de ce qu'au ciel on l'adore sous le nom d'Isis ; mais parce que, changée en génisse, des cornes majestueuses s'élèvent sur son front :

si rien ne s'oppose à sa malheureuse erreur, elle serre dans ses bras le fier taureau, pare ses cornes de guirlandes de fleurs, & colle sa bouche à la sienne. Que l'amour inspire d'audace ! elle s'enferme dans une étable, y devient une génisse, franchit toutes les bienséances ; enfin elle se livre aux transports d'une amour infâme & donne la vie.... ô crime ! à ce monstre ambiforme immolé par la main de ce jeune descendant de Cérops, qui, au moyen d'un fil, s'échappa des détours cachés du labyrinthe de Crète.

RUFIN.

LE BIEN ET LE MAL.

Les bains, le vin & l'amour détruisent notre corps ; mais les bains, le vin & l'amour font le charme de notre vie.

RUFIN.

LA POMME DE GRÉNADE.

Lesbie, la lumière de mon ame, m'a envoyé une grenade ; tous les autres fruits sont déjà vils à mes yeux : je dédaigne les

pêches , malgré le léger duvet qui les couvre ; les chataignes hérissées de pointes me repugnent ; je ne veux point, Amarillis, de vos noix ni de vos prunes dorées : que le grossier Corydon mette un grand prix à ces dons , j'ai en horreur les mûres que le sang a rougies par un crime de l'amour. J'ai reçu de ma Lesbie des gâteaux qu'elle a touchés de sa dent légère , le miel de ses levres en a augmenté la douceur : oui , ce qu'elle a touché a plus de faveur que le miel ; elle répand un parfum plus doux que le thym de l'Attique.

ALCIMUS.

A DES YEUX.

O tes beaux yeux ! mais qu'ils sont dangereux ! comme ils ont une éloquence particulière ! Vénus , les amours légers & la volupté elle-même y ont placé leur trône.

ALCIMUS.

LA VIE HEUREUSE

Mortels , vous vous trompez ; le bonheur de la vie ne consiste pas dans ce que vous imaginez , il ne suffit pas de voir ses mains étincelantes de pierreries , de reposer sur un lit enrichi d'écaille ou d'ivoire , de s'ensevelir mollement dans un tendre duvet , de boire dans des coupes d'or , & de s'asseoir sur la pourpre ; il ne suffit pas de charger sa table de mets dignes d'être servis aux rois , & de ferrer dans ses nombreux greniers tous les blés qu'on leve en Lybie : mais présenter un front intrépide à l'adversité , se mettre au-dessus de la vaine faveur du peuple , & n'avoir rien à démêler avec un fer homicide : si quelque mortel s'élève à ce haut point de gloire , il pourra se vanter de maîtriser la fortune.

PENTADIUS.

P R O P E R C E.

SEXTUS AURELIUS PROPERTIUS, né à Bevagna en Ombrie, vivait sous Auguste, & était contemporain de Virgile & d'Horace : veut-on de la passion, une véritable éloquence poétique ? C'est dans Properce qu'il faut la chercher : ce n'était point un petit maître heureux qui préconisait ses bonnes fortunes, c'était un amant tendre & transporté, qui peignait son délire & ses tourmens. Riche de ses études, il a fait dans ses quatre livres d'Élégies un très-grand usage de la fable ; ce qui le fait distinguer des autres poètes du bon siècle, par une érudition peu commune.

Quoiqu'on ait accusé ses vers de sentir le travail, ils n'en font pas moins l'admiration de ses lecteurs ; & le sentiment y domine à tel point sur les ornemens, qu'il est peu de femmes qui ne se plussent à être chantées comme Properce à achanté sa Cynthie.

Arrivé à Rome sans état , sans fortune ,
ses talens lui acquirent ce dont il man-
quait ; tous les hommes illustres de cette
capitale du monde devinrent ses amis ;
Auguste l'admit à sa cour & le combla de
faveurs ; Mécènes le chérissait : il survé-
cut à Virgile , & mourut quelque tems
avant Horace. Quelques-uns disent qu'il
n'avait alors que quarante-un an.

JOUISSANCE. *Eleg. 12. Liv. 2.*

O BONHEUR ! ô la plus belle de mes nuits ! & toi , lit délicieux tu participas à ma félicité ! flambeau , de combien de discours tendres fus-tu le témoin , & quels débats voluptueux leur succéderent en ton absence ! tantôt opposant à mes efforts les replis de sa robe , mon amante dérobaient son sein nu à mes desirs , de sa bouche elle entr'ouvrit mes yeux qui succombaient au sommeil : paresseux , me dit-elle , peux-tu dormir ainsi ? Combien de fois nos bras entrelacés changerent d'attitude ? que de baisers j'imprimai sur tes levres ! abandonner la volupté à des transports aveugles , c'est l'altérer. L'ignores-tu ? les yeux sont les guides en amour : Pâris ne brûla pour Hélène que pour l'avoir vu sortir du lit de Ménélas. Endimion était nu , lorsque la sœur de Phœbus s'enflamma pour lui , & la déesse l'admit nu dans sa couche : si tu t'obstines à garder tes habits jusques dans ton lit , bientôt ma main furieuse les

mettra en pieces ; je dis plus , si tu m'abandonnes à toute ma colere , tu iras te plaindre à ta mere des blessures dont je couvrirai tes bras : ton sein conserve encore toute sa fraîcheur , laisse ce soin à celle qui aurait à rougir des suites de sa fécondité ; tandis que le destin nous rit , rassasions nos yeux des plaisirs de l'amour , une longue nuit t'attend , après laquelle il n'y a plus de jour. Ah ! plutôt à dieu que tu consentisses à nous lier d'une chaîne si étroite , que le tems ne pût la rompre ! prends pour modeles en amour ces colombes , leur union est inaltérable ; c'est une erreur de croire qu'une violente passion finisse ; le véritable amour n'a point de terme ; la terre , par une production monstrueuse , trompera l'espoir du laboureur , le soleil conduira les noirs chevaux de la nuit , les fleuves verront remonter leurs flots à la source qui les fit naître , & le poisson languira dans les gouffres desséchés de l'Océan , avant que mon cœur brûle pour un autre objet ; ma vie sera ton bien , au delà du trépas , je serai encore à toi ; & si je passais toutes les nuits comblé

de

de tes mêmes faveurs, une année suffirait au terme de mes jours ; si leur nombre se multipliait ; l'immortalité serait bientôt mon partage ; car une seule peut faire un dieu d'un mortel.

Ah ! si tous les hommes voulaient ainsi laisser couler leur vie , & s'endormir au sein de Bacchus, le fer ne serait plus un instrument de mort , & nos vaisseaux des machines de guerre , la mer d'Actium ne roulerait pas les os de nos soldats , & Rome, victime de son courage , n'aurait point eu lieu de pleurer tant de fois ses triomphes : nous pouvons à bon droit nous flater des éloges de la postérité ; jamais nos Orgies n'ont offensé les dieux ; & toi , tandis qu'il en est tems , n'abandonne point ce doux usage de la vie ; quand tu me donnerais tous les baisers possibles , ce serait encore peu pour moi. Hélas ! semblables à ces feuilles éparfes , tombées de leurs tiges desséchées , que tu vois nager dans l'eau de ces vases , nous malheureux amans , qu'abuse un espoir illimité , peut-être demain nous aurons fini nos destins.

A U S O N N E.

DECIUS MAGNUS AUSONIUS , né à Bordeaux, vivait dans le quatrième siècle de l'Ere chrétienne ; son pere , médecin de la cour Romaine , l'attira sur ce beau théâtre , où les honneurs & les dignités furent bientôt le prix de ses talens : Valentinien lui fit quitter l'emploi de professeur de belles-lettres , qu'il exerçait depuis trente ans dans sa patrie , pour le consacrer à l'éducation de ses enfans , Gratien & Valentinien ; il fut quêteur , préfet d'Italie , ensuite préfet des Gaules , enfin consul. Ausonne paya les bienfaits de ses maîtres par de beaux vers ; & Rome lui fit élever une statue : il termina ses jours , comme un sage , dans la retraite , où il jouit en paix , jusqu'à plus de quatre-vingt ans , d'une fortune acquise sans remords , & d'une gloire solide méritée par ses ouvrages. Le grand Théodose , le dernier des empereurs qui le comblèrent de biens , l'engagea à réunir dans un recueil toutes les pro-

ductions de son esprit , productions inégales , il est vrai ; mais parmi lesquelles il s'en trouve qui lui donnent le droit de prétendre au plus haut rang parmi les anciens : on a disputé sur ses mœurs , sur sa religion ; ce n'est point là la pierre de touche à laquelle on doit juger un poëte , c'est par ses écrits ; il n'a fait que de petits poëmes , parmi lesquels celui intitulé *La Moselle* , est regardé comme le plus estimable ; dans les autres , il se trouve des morceaux charmans , étincelans de finesse & de gaieté ; au milieu d'une foule de traits agréables , on aime à y rencontrer des réflexions philosophiques , fortement exprimées & revêtues de toutes les graces , d'une versification brillante & soutenue : il aurait été à désirer , pour la perfection du style de sa poésie , qu'un aussi beau génie fût né dans les tems heureux où les Virgile & les Horace donnaient , à leurs contemporains , des modeles de goût , & de cette pureté de langage que la décadence de l'empire avait déjà fait perdre au siècle d'Aufonne , & qui commençait à céder sa place à la

barbarie destructive qui devait bientôt engloutir les sciences & les lettres , & les disperser dans les vastes décombres du plus puissant empire qui ait jamais existé.

LE CONSENTEMENT TARDIF.

JE te le disais bien, Galla; nous vieillissons : le tems fuit , use des droits de ton âge , une fille sans amour est déjà vieille ; tu as dédaigné ces conseils ; la vieilleffe , dont tu ne soupçonnois pas les disgraces , est venue , & tu ne peux plus rappeler les beaux jours que tu as perdus ; tu te désoles maintenant , tu te désespères de n'avoir pas autrefois voulu ton bonheur , ou de ne plus jouir aujourd'hui des mêmes attraits : viens toujours dans mes bras , donne - moi des plaisirs que tu as négligé , fais - moi jouir . . . si ce n'est pas de ce que je voudrais , que ce soit au moins de ce que j'ai voulu.

LAYS CONSACRANT A VÉNUS
SON MIROIR.

Laïs , devenue vieille , ô Vénus ! te consacre son miroir ; c'est à la beauté qui ne doit point se flétrir à se servir d'un instrument qui ne change jamais : pour moi ,

je n'en ai plus besoin , je ne veux pas , ni m'y regarder telle que je suis , & je ne peux m'y voir telle que je suis.

L' O P I N I O N.

Il est des gens qui te trouvent laide , Orispa ; je n'en fais rien , tu me parais charmante : c'est assez pour moi : je dis plus , car mon amour va jusqu'à la jalousie ; je voudrais que tu parusses laide aux yeux de tout le monde , pour n'être belle qu'aux miens.

M O N C H O I X.

J'aime la beauté qui me résiste ; celle qui se donne la première , je n'en veux point : Venus se plaît à subjuguier un cœur , & non pas à le contenter jusqu'à la satiété ; je dédaigne les faveurs que l'on m'offre , je ne me sçauis plus de celles que l'on m'a refusées , je ne veux ni rassasier , ni tourmenter mon ame ; Diane avec le double voile qui la couvre , & Vénus toute nue me déplaisent également : celle-ci fait

trop pour la volupté, celle-là trop peu.
Qu'une femme adroite me fasse acheter
l'art qu'elle met à un plaisir modéré, je
vole dans ses bras ; mais ce n'est point à
elle à provoquer d'avance l'effet de mes
desirs.

VÉNUS CONSULTÉE.

Celle qui me hait, je l'aime ; celle qui
m'aime, au contraire, je la hais : accor-
dez-nous, adorable Vénus, si la chose
est possible : — volontiers ; rien n'est si
facile, je vais changer leurs goûts & vos
amours : celle qui vous aime vous haïra,
& l'autre va vous chérir ; — je n'en serai
pas moins tourmenté : — voulez-vous les
aimer toutes deux ? — de bon cœur, si
elles consentent l'une & l'autre à m'ai-
mer : — c'est à vous-même à vous procu-
rer ce bonheur ; pour qu'on vous aime,
Marc, aimez aussi : — vous m'avez, ô
Vénus ! conseillé d'en aimer deux : mal-
heureux ! elles me haïssent également,
donnez moi donc un autre conseil : — sub-
juguez-les par des présens : — je le voudrais,
mais je n'ai rien ; -- flattez-les de promesses : --

ajoute-t-on foi à celles d'un misérable ? — prenez les dieux à témoin : — je n'ose tromper la divinité : — assiégez leurs portes pendant la nuit : — & si l'on m'y surprenait ? — faites-leur de jolis vers : — je n'y entends rien : Apollon & les Muses me sont étrangers : — brisez les portes : — je crains la justice : — insensé ! vous vous laissez mourir d'amour , & vous ne voulez pas vous immoler pour lui ! — j'aime mieux passer pour un infortuné , que d'être à la fois malheureux & coupable : — je t'ai conseillé comme j'ai pu , va maintenant te consulter ailleurs : — où ? dis-moi : — va trouver ceux qui ont donné des conseils à Phédre , à Didon , à Canace , à Philis , à l'amante dédaignée de Phaon : — voilà donc ton conseil ! c'est celui qui convient aux malheureux.

É P I T A P H E.

Il y avait eu jadis trois Graces , pendant que ma Lesbie vivait , on en comptait quatre ; elle est morte , elles ne sont plus que trois.

M A R U L L E.

MICHEL MARULLE de Tarchanie , poète grec & latin , né à Constantinople , vivait vers la fin du quinzième siècle : quoique né dans la Grece , il cultiva avec succès les muses latines , pendant la plus grande partie de sa vie , qu'il passa en Italie , où il s'était réfugié , quand la capitale de l'empire Grec tomba sous les armes des Turcs. C'est à ses vers latins , plutôt qu'à ceux qu'il avait aussi composés dans sa langue maternelle , qu'il dû sa réputation : ce fut sur-tout dans l'Épigramme qu'il excella : ses tableaux sont en général assez bien dessinés , mais un défaut les dépare ; c'est qu'il regne dans la plus grande partie un ton de chagrin & de caprice , qui en défigure les beautés : malgré cette tache , on peut mettre ce poète au rang de ceux à qui nos modernes peuvent emprunter des idées très-poétiques.

Il mourut en 1511 , le 14 juin , noyé

dans la riviere de Cécina, en Toscane : ses poésies parurent , pour la premiere fois , en 1497 , à Florence , in-4^o. , édition rare & recherchée des curieux : il s'en fit ensuite deux éditions , à Paris , la premiere , en 1561 , in-16. , & la seconde , en 1582 , même format : celle-ci est encore très-précieuse.

L'HEUREUX SUPPLICE

QUOI , Næra ! tu détournes les yeux toutes les fois que tu veux ma mort ! comme si tes regards eux-mêmes ne pouvaient pas la donner : tu crains donc que je n'aie pas le bonheur de périr ? bannis cette crainte : malheureux que je suis ! je périrai , je périrai mais cette mort , que tu juges si cruelle , est le plus grand des biens , quand on la subit sous tes loix.

L'AMOUR DÉARMÉ.

L'Amour ayant rencontré dernièrement ma maîtresse , à l'instant où il tendait son arc , fut interdit à sa vue , & demeura vaincu : Næra , triomphante de joie , s'aperçut de sa puissance , & lui lança un regard sévère , pour l'exciter à fuir ; il s'échappa plus vite que le vent , mais , en fuyant , il laissa tomber son carquois plein de flèches ; elle s'en empara , comme de la dépouille du dieu qu'elle avait vaincu ;

elle le place aussi-tôt sur son épaule , & frappe en même tems les hommes & les dieux ; l'Amour soumis & désarmé se sauve lui-même de ses traits.

L'AME NOUVELLE.

Chaste Neæra , en vous dérochant un baiser malgré vous ; imprudent que je suis , j'ai laissé mon ame sur vos levres ; longtemps inanimé , voyant qu'elle ne revenait point & que je n'avais plus qu'un instant à vivre , j'envoyai mon cœur pour la chercher , mais mon cœur lui-même , asservi à ses beaux yeux , ne voulut plus revenir.

Ah ! Neæra , si je n'eusse , avec le baiser que je t'ai pris , puisé la flamme qui entretient les restes de ma vie , ce jour où je me suis enivré sur tes levres , eût été le dernier de tous pour ton malheureux amant.

L' E N V I E.

L'envie , desséchée de douleur , promenait ses regards sur les yeux étincelans de Neæra ; tantôt elle admire ses joues , plus
brillante

brillantes que la pourpre , ses cheveux ondoyans , son cou , ses mains d'une blancheur éblouissante , son bras si gracieusement arrondi ; tantôt elle considère la décence de son maintien , l'élégance de sa taille , tout son corps plus blanc que les neiges de Scythie ; elle voit sa bouche plus douce que le nectar ; elle entend son langage si touchant , qui porte le trouble dans mon ame , & se tournant vers moi , qui nourrissais alors ma peine auprès d'elle , le beau piège , me dit-elle , qu'elle m'aurait tendu , si elle avait eu plus de bontés pour toi !

L'INCENDIE.

Petit , mais trop heureux tableau , qui représentez le visage adoré de ma maîtresse , & qui , jamais sévère , jamais cruel , semblez me promettre , par votre sérénité , je ne fais quoi de flateur , comme je vous considère avec plaisir ! comme je reconnois ces traits embellis par les graces & par mille amours ! quelle douce satisfaction j'éprouve à promener mes regards sur les

joues de ma belle , sur ses yeux que j'aime ,
& dont Vénus voudrait qu'on lui fit
présent.

Laissez-moi vous couronner de violettes ,
de cinname , de myrthe & de roses ; ces
fleurs qui vous étaient destinées depuis long-
tems , sont encore arrosées de mes larmes ;
recevez aussi mes soupirs , mes plaintes ,
gages de ma douleur : voyez les pleurs que
je répands ; sachez que c'est en vain que
j'essaie à prendre de la nourriture , que le
repos me fuit , que le sommeil ne ferme
point mes yeux.

Et vous, cependant, levres chéries , pour-
quoi , lorsque je vous presse , lorsque je
vous couvre de baisers , pourquoi ne me
sens-je pas revivre ?.... mais quel feu subit
éclate à mes yeux ! Tableau charmant ,
quel est le flambeau qui te brûle ? je re-
connais l'incendie , je reconnais les flam-
mes que vomit mon cœur embrasé : c'est
ma faute , c'est moi , malheureux ! j'imprimais sur toi cent baisers téméraires , je me
plaisais à reposer mes levres sur les tiennes ,
& mon haleine enflammée t'a réduit en
cendres.

LES MAUX INNOMBRABLES.

L'Attique n'a pas tant de miel , le rivage de joncs , les montagnes de chênes , le printemps de couleurs ; le triste hiver a moins de frimats , l'automne moins de ceps richement chargés , l'Amour moins de flèches dans son carquois : moins d'astres étincellent dans le silence de la nuit ; moins de poissons nagent dans la mer ; l'air serein contient moins d'oiseaux ; l'océan roule moins de flots ; la Lybie voit voler moins de grains de sable que vous ne me coûtez de soupirs , Neæra , & que je ne souffre de maux en un seul jour.

L'AMANT MALHEUREUX

Tu demandes , Neæra , quelle est ma vie ? Telle que tu la fais toi-même à ton amant ; malheureuse , misérable , inquiète , agitée , & plus triste encore s'il se peut : voilà la vie que tu me donnes , Neæra ; quels sont mes compagnons ? la douleur , les plaintes , les gémissemens , les larmes éternelles , la langueur , l'inquiétude , l'amertume & ce qu'il peut y avoir de plus

A a ij

triste : voilà , Neæra , les compagnons que tu donnes à ma vie.

S A L U T.

Salut , ô ma Neæra ! mon tourment , mon passereau , ma tourterelle , mon miel , ma douceur , mon cœur , mon baiser , mes délices !

Plutôt mourir que de t'abandonner , sans toi je ne voudrais ni du trône , ni de l'or , ni des fertiles moissons de l'Arabie.

Ah ! périssent bien plutôt l'or , les empires & moi-même !

B O U Q U E T.

Reçois , ma Neæra , ces lys que je cueillis hier , & ces violettes que j'ai rassemblées ce matin ; la blancheur du lys , dont la fleur jaunit , se flétrit , & tombe si vite , sera pour tes jeunes années le présage de la vieillesse qui les menace ; la fraîcheur des violettes doit t'instruire à profiter du printems de ton âge , dont la Parque jalouse a si fort accourci la durée ; si tu ne te hâtes pas d'en jouir , au lieu de ce printems fugitif , au lieu de ces violettes si fraîches , (ô mal-

heureuse erreur !) tu ne moissonneras que des ronces & des épines.

LA POMPE FUNEBRE.

Quelle est cette pompe funebre ? — celle de Laure : — qui pleure autour d'elle ? — les Amours : — quelles sont ces nymphes vêtues d'un habit si lugubre ? — les Graces : — de quoi est composé le bûcher ? — de ses flèches & de son arc , que Cupidon a brisés : — qui gît avec elle sur le bûcher fatal ? — la beauté : — ô funeste sort de l'humanité ! à quoi servent donc tous les attrait ? — hélas ! un court instant a détruit toutes les délices de la terre.

LE PREMIER JOUR DE MAI.

Ne vois-tu pas , mon ami , toutes nos maisons parées des fleurs du printems , nos portes ornées de violettes , les bergers & les bergeres couronnées de verdure ?

La jeunesse célèbre le mois de mai ; les vieillards , rajeunis par cette fête , viennent y mêler leurs chants ! tout est plaisir , tous les âges sont confondus !

A a iij

Cupidon , les cheveux épars , couvert d'une ceinture brillante , vif & fémillant , paraît , armé de son carquois rempli de flèches & de son arc léger.

Il voltige au milieu de tous les groupes ; accorde les danfes des bergers , & emploie tout son art à faire naître & à alimenter le premier feu des defirs.

Bientôt , parmi les cercles des jeunes filles , il aide l'une à tresser fes cheveux dorés , embellit la figure d'une autre , & donne à leurs yeux un éclat plus vif & plus féduisant.

Laisse , ô mon ami ! les malheurs publics , abandonne pour un moment les soins de ta patrie , les jeux t'appellent ; étouffe les soucis dans les bras de la volupté.

Pourquoi consumer nos jours si courts & si rapides , à gémir sur nos maux ? portons la gaîté au sein même de l'infortune , & le ciel fourira pour nous.

Valer , verse du vin ; apportes-en des tonneaux pleins : loin d'ici la tristesse & les douleurs , ce jour est à moi , je l'abandonne tout entier au plaisir.

JÉRÔME AUGÉRIANUS.

CE poëte étoit de Naples , & vivoit au quinzieme siecle ; il n'a travaillé que dans le genre érotique , & a mérité , à ce titre , d'être associé , dans l'édition de ses poésies , que donna , en 1582 , Louis Martel de Rouen , à Marulle & à Jean Second : les éditions précédentes fourmillaient de fautes ; mais le Médecin , éditeur de celle-ci , les confia à Denis Duval , qui l'exécuta parfaitement ; & cette jolie collection est aujourd'hui rare & recherchée.

Scaliger censure Augérianus , & l'accuse de dire sans finesse beaucoup de choses fines : il ajoute que ses poésies seraient délicieuses , si elles étaient écrites en grec ; mais que la pureté de la langue latine demande plus de soin. Je ne fais pas trop ce que veut dire un pareil jugement , & si les Grecs ont une obligation bien merveilleuse à Scaliger , d'insinuer un préjugé si défa-

vorable à la langue la plus délicate de l'antiquité : quoi qu'il en soit , pour prouver ce qu'il avance , le critique entreprend de corriger une des épigrammes de ce poëte , & j'ose assurer qu'il ne l'efface pas : Scaliger était fort en état de donner des préceptes , mais non pas des modeles. Augérianus a fait un parterre de jolis madrigaux , c'est-là le nom qu'on peut donner aux créations de sa muse.

I N S P I R A T I O N.

POUR devenir poëte, je voulus boire de la liqueur Aonienne, & ceindre mon front de laurier ; j'approche de la fontaine ; Phœbus du haut du double mont m'aperçoit : ce que tu demandes, me dit-il, est impossible ; ce refus me fit verser des larmes ; Vénus eut pitié de ma peine ; bois, me dit-elle, de l'eau de Paphos ; j'en goûtai ; mais dévoré d'une soif ardente, je versai à plusieurs reprises, dans mon sein, le poison qu'elle recelait, & je me noyai dans ce fleuve brûlant : voilà la cause de mon supplice, je me vois contraint à célébrer les amours ; je ne puis emboucher la trompête héroïque, & je ne chante que mes destins.

QUESTIONS A L'AMOUR.

Enfant ailé, qui vivez toujours errant, & dont les traits sont invincibles, dis-moi pourquoi ta mere te laisse-t-elle aller ainsi nu ? — je réduis à la nudité ceux qui fréquentent mes autels : — pourquoi ta main

est-elle armée de flèches ? — Je donne la mort.-- Pourquoi reste-tu toujours enfant?-- Je fais retourner à l'enfance ceux que mes traits ont blessés, & ceux qu'en volant je brûle de mes feux. — Pourquoi Jupiter a-t-il attaché deux ailes légères à tes épaules ? — Celui qui aime est plus agile que le vent. — A quoi te sert ce flambeau ? — A porter la flamme dans les cœurs jaloux, & jusqu'au sein de la mer, des montagnes & des rochers : — tu es avengle; pourquoi n'as-tu pas des yeux clair-voyans ? — Ce sont les amans qui sont aveugles, & non pas moi ; ma vue est plus perçante que celle de l'œil de l'univers. — Tu te nourris d'ambrosie & de nectar ? — Je vis de caresses, de ris & de jeux. — Pourquoi ta mere est-elle si belle ? — C'est la beauté qui produit les flammes les plus vives, & ma naissance est un bienfait de la beauté. — Pourquoi ta mere nâquit-elle du sein de l'onde ? — Parce qu'un amant est toujours aussi agité que le sable qui flotte au fond des mers. — Ton palais est-il simple ou magnifique ? — Je n'habite point dans un palais ; je passe ma vie au grand

air exposé, à l'intempérie des saisons. — Fatigué de ton vol continuel, où te repose-tu ? — Sois tranquille sur mon compte ; mes ailes n'ont point un travail si constant ; j'ai mon refuge dans le cœur de Célie ; & tous deux réunis nous portons la guerre au ciel, à la terre & dans les ondes.

L'AMOUR ÉPOUVANTÉ.

Fatigué de ses courses, & voulant se reposer, l'Amour alla se jeter sur le sein de Célie, elle frémit ! le vent du midi pressé par la pluie, la tempête bruyante qui soulève les flots, ne sont pas plus furieux ; elle oppose ses deux mains, crie, & ne voulant pas altérer par les feux de l'amour la pureté de son cœur, elle le repousse de toute sa force. Pourquoi suis-je ainsi maltraité, dit le dieu ? une telle résistance l'étonne ; mais, répond-elle, ne suis-je pas Célie, cette Célie que tu connais ?.... Tel qu'un berger qui, posant par hasard son pied sur une couleuvre, se retire saisi d'horreur, tel l'Amour, à ce nom, s'échappe & s'écrie en fuyant : pardonne-moi, Célie, je m'en vas, je ne te reconnaissais point ; je t'avais prise pour ma mere.

— LA STATUE.

Chef-d'œuvre de l'art , une statue représentait Célie ; ressemble-t-elle, demande un curieux ? On dirait qu'elle est animée , ses levres semblent avoir du mouvement. — Hélas ! le portrait & le modele ont les mêmes attributs : on ne peut voir l'un & l'autre sans les admirer , l'un est sourd , l'autre ne veut rien entendre ; l'un est dur , l'autre est inflexible ; l'un est blanc , l'autre n'a pas d'égal en blancheur ; l'un est dénué de sentimens , l'autre est plus insensible encore ; l'un est muet , l'autre s'obstine au silence , l'un est froid , l'autre est la glace même ; l'un est un bloc de pierre taillé , l'autre est un rocher ; ils ne different que dans un seul point , c'est que l'un est immobile , & que l'autre est plus changeante que le vent.

L'ÉTONNEMENT DES DIEUX.

Les dieux , ô ma Célie ! voyant ta beauté qui n'a point d'égale , & qui n'en eut jamais : pourquoi donc , dit un d'entre eux , le souverain del'Olympe , qui s'enflamma si souvent autrefois , reste-t-il si froid aujourd'hui ?

jourd'hui ? Comment ne brûle-t-il pas d'un feu si beau ? Europe , Danaé , Lédà n'avaient pas tant de charmes ; & l'Univers entier n'a rien qui lui ressemble : ce que vous dites est vrai , répondit l'Amour ; mais , dans l'enfance du monde , on ne trouvait point de beautés rebelles ; celle-ci est insensible , orgueilleuse & farouche.

LA MÉPRISE DE L'AMOUR.

Vénus se promenait sur les bords de la mer , les regards attachés à l'élément où elle avait pris naissance ; l'Amour survient : il saisit son brandon , & le lance au cœur sensible de la déesse d'Acidalie , qu'il embrase ; Cypris reconnaît les traits enflammés de son fils : pourquoi , s'écria-t-elle , ô fils dénaturé , me brûle-tu de tes feux ? Cupidon pâlit au cri de sa mère , & demeure froid comme un caillou : hélas ! lui répondit-il : en pleurant ; pardonnez-moi , ma mère ? la divine Célie vous égale en beauté : c'est elle & non pas vous que j'ai voulu frapper.

LE PEINTRE.

Peintre , quel est ce portrait ? Tu ne reconnais pas le volage Amour ! — Ceci est l'Amour ! — oui , est-il un dieu plus puissant ? — erreur ! passe l'éponge sur ton tableau : efface ce flambeau , ce carquois , ce que tu représentes n'a rien de naturel ; il n'est pas besoin d'un arc , il ne faut point d'armes , l'Amour n'est pas si petit , il n'a pas de flèches , de brandon ; il ne va point ainsi nu ; il n'a pas ces ailes blanches , son visage n'est pas enflammé comme celui-ci. — Quels traits faut-il donc lui donner ? Apprends-le moi. — Ceux de ma Célie dépouillée de toute parure étrangere , c'est-là le véritable Amour.

L' AMOUR ÉGARÉ.

Vénus était en quête de l'Amour égaré , je l'aborde : apprenez-moi , lui dis-je , comment est fait le dieu que vous cherchez :
 » C'est un enfant , me répond-t-elle , mé-
 » chant , audacieux , inconsideré , intrai-
 » table ; au moment qu'il caresse , il vous
 » frappe , il s'échappe & revient comme

» un éclair , se transporte où il veut , &
 » s'envole avec la rapidité du vent ; il a la
 » plus belle chevelure , la physionomie la
 » plus intéressante , on ne lui trouverait pas
 » une tache sur tout son corps ; son teint
 » est enflammé , ses yeux brillent comme
 » du feu , il marche nu & sans pudeur ;
 » de sa main gauche il tient un arc , de la
 » droite il y place une flèche : on voit sur
 » son épaule un carquois rempli de dards ,
 » il les lance sur tous indifféremment , &
 » n'épargne pas même sa mere. Les dieux
 » du ciel , ceux des enfers éprouvent la
 » malignité de ses coups ; il a tellement
 » acéré ses armes de feux rapides , qu'elles
 » blessent & brûlent en même tems ; toutes
 » les fois qu'il parle , son langage est flat-
 » teur , sa bouche est riante & vermeille ;
 » mais ces moyens ne servent qu'à vous
 » mieux tromper , qu'à vous faire tomber
 » plus facilement dans les pièges qu'il tend
 » à votre crédulité : son ame cruelle ne
 » ressemble point à sa langue & à ses dis-
 » cours ; il n'est pas un mortel assez pru-
 » dent pour échapper à ses filets ; les bai-
 » sers qu'il donne sont pleins de volupté ,

» mais un venin secret réside sur ses levres ;
 » ses embrassemens sont doux , mais ils
 » portent la mort : il offre des faveurs ,
 » mais telles qu'elles soient , elles cachent
 » un feu perfide , & distillent tous les
 » poisons du Styx , dont il vous tue. » A
 ces mots , malgré cette peinture effrayante ,
 je ne pus retenir un rire immodéré : cal-
 mez-vous , lui dis-je , belle Cyprine ; votre
 fils n'est pas loin d'ici , le petit traître s'est
 réfugié dans mon cœur ; il y est captif , &
 privé de ses ailes , il ne peut plus s'envoler.

L' A B E I L L E.

Célie se reposait sur les bords fleuris
 d'une fontaine : une abeille y voltigeait pour
 butiner son miel , elle veut se poser sur les
 levres de la dormeuse ; mais repoussée à
 plusieurs reprises , elle tombe sur la ver-
 dure , meurt & s'écrie en perdant la vie :
 « Quelle est donc cette fleur si dangereu-
 » se ? & qu'il est doux de mourir par
 » elle ! » L'Amour qui l'entendit , éleva
 pour l'insecte un tombeau de quelques
 brins d'herbes , & y joignit cette inscription :
 « On ne fait pas lesquelles des levres de

» Célie ou de son haleine , ont donné la
 » mort à cette abeille ; mais son malheur
 » est leur ouvrage. »

L'INSOUCIANT.

Que m'importe si l'Afrique vomit d'innombrables guerriers avides de sang , si l'Ausonie regrette la déprédation de ses trésors ? que m'importe si des nuages épais versent la grêle sur nos campagnes , si l'astre brûlant de Syrius dévore nos moissons ? que m'importe si les hommes & les troupeaux périssent , si la famine fait éprouver sa rage aux estomacs desséchés ? que m'importe la splendeur des rois sur leurs trônes , les basses flatteries du lâche courtisan qui les environne , & qu'ils vendent les honneurs & la pourpre aux grands ? quel air & que la terre se confondent , que l'onde rapide & débordée engloutisse nos habitations , que m'importe ? Mon soin est de me couronner de myrtes & de roses , de noyer mes soucis dans des flots de vin : mon soin est d'inonder mes cheveux & mon corps des parfums de l'Assyrie , & de me livrer sans réserve à toutes les délices de la volupté ;

mon soin est de compter mes jours par mes jouissances , & de déposer la fatigue des plaisirs sur le duvet de la molesse : mon soin est de célébrer dans mes chants les doctes sœurs , & de faire retentir ma lyre des accens mélodieux de l'harmonie ; mon soin est de chanter incessamment tes louanges , ô ma divinité ! & d'aimer à jamais tes célestes appas.

LA MORSURE.

L'aimable Célie se promenait dans une campagne émaillée de fleurs ; une abeille lui mordit la main ; où donc , s'écria-t-elle , un si petit animal a-t-il pris les traits qui produisent cette enflure , & me causent une douleur si vive ? Et moi , répondit l'Amour , je suis petit & faible , & cependant , avec mes flèches , je puis percer les rochers : tu es un peu plus grande que moi , Célie ; & ta figure charmante , tes yeux si doux peuvent également porter la flamme au sommet des montagnes & dans le sein des eaux.

LE MIROIR.

Consultant son Miroir , Célie arrangeait devant lui les tresses ondoyantes de sa belle chevelure : comment serai-je aujourd'hui , disait-elle ? A quoi servent , lui répondit le miroir , tant d'éclat & de beauté ? si vous résistez toujours à la divinité d'Idalie ? les années s'accumulent , la jeunesse va disparaître , & bientôt vous ne serez plus propre aux plaisirs de l'Amour. Vivez aujourd'hui , demain se formera le brouillard , demain un nuage épais s'élèvera sur vous , & la tempête fougueuse agitera votre barque fragile ; vous perdez le printems de vos jours , ce n'est point vivre que de ne pas jouir des dons de l'Amour : de quel usage est pour vous cette beauté que le ciel vous départit ? Profitez du tems , une belle sans amour est déjà morte : tout change. Quand vous vous appercevrez de cette révolution fatale , combien de fois direz-vous dans vos regrets : hélas ! pourquoi n'ai-je point été sensible ? c'est être bien cruelle à vous même que de sacrifier ainsi le prix de vos charmes : qu'est-ce que la beauté , si l'on n'en retire le fruit

qu'elle doit produire ? jouissez , tandis que la terre se couvre de verdure : lorsque les lys sont en fleur , si l'on néglige de les cueillir , ils se fannent & tombent , jouissez , imprudente : les saisons parcourent un cercle , & reviennent au point d'où elles sont parties ; mais vous , vous marchez au trépas sans espoir de retour : qui l'ignore ? la vie n'est qu'une ombre , la vie n'est rien ; contemplez les cieux ! c'est l'Amour seul qui les échauffe , vous ne savez pas ce que c'est que l'Amour ; c'est la chose la plus douce du monde : devenez sage , apprenez à profiter de vos avantages ; pourquoi laisser à l'abandon les présens que la nature vous a prodigués ? ces dons que vous dédaignez , (jugez combien vous êtes coupable) sont le supplice de mille amans : vous restez immobile , vous ne me croyez pas ; votre inexpérience seule est la cause de tant de maux : jouissez , vous n'êtes point sensible : aimez , c'est un conseil que je vous donne , Célie ; & tandis que ma glace réfléchit vos attraits , recevez ces avis d'un miroir à qui le ciel a accordé pour un moment le don de la parole.

LES SEPT PLANETES.

Sept astres roulent sous la voûte des cieux ;
 Célie réunit sur elle les caractères des sept
 signes célestes. Phœbé au teînt d'argent
 porte la glace sur son front ; le cœur de Célie
 est composé de neige ; Mercure est pourvu
 du don de l'éloquence , Celie par la dou-
 ceur de son langage , séduirait les habi-
 tans des montagnes & ceux des flots : quand
 le soleil s'élève du sein de l'onde , il brille
 de toute sa splendeur ; le visage de Célie
 éclate de l'attrait le plus vif , quand elle
 daigne se montrer à nos yeux. Mars ne
 paraît qu'en guerrier furieux ; plus à crain-
 dre qu'un guerrier , Célie se montre aussi
 farouche : soit que Vénus précède l'aurore
 ou qu'elle brille à la chute du jour , Célie
 brille encore davantage à tous les momens
 de la journée : Jupiter d'un regard apaise
 l'olympé & le monde ; d'un coup-d'œil ,
 Célie répand la sérénité sur le ciel & sur la
 terre : le vieux Saturne s'avance courbé sous
 le faix des années ; Célie, quoique belle
 & dans son printems , a toute la sagesse
 d'un vieillard : ainsi celui qui n'a pas vu

l'objet de mon amour , qu'il leve ses yeux
au firmament , il le verra.

C É L I E M A L A D E .

Ma maîtresse était accablée d'une fièvre brûlante ; pâle & languissante , elle reposait dans son lit ; la mort impitoyable , son glaive à la main , court au réduit de la malade : elle entre , mais en voyant son sein si frais , si pur , & ses yeux plus éloquens que ceux de la blonde Minerve , elle frissonne , recule & dit : un tel objet n'est pas fait pour la barque fatale : à ces mots , elle revient toute honteuse sous les voûtes infernales , & d'une voix de tonnerre , tient ce discours au dieu du Tartare : tous les humains qui existent sous l'empire du ciel , sont à nous ; que Célie seule soit exempte de la loi de la mort ! Pluton y consentit : tu devins une divinité : les nuages se dissipèrent ; Apollon lui-même vint à ton secours. Espoir flateur ! puisque la mort t'a épargné ; puisqu'aujourd'hui tu es une déesse , sans doute tu te rendras sensible à mes timides vœux.

L'AMOUR AU-DESSUS
DU TEMS.

Le tems fait écrouler les palais des rois ,
le tems détruit les forces , anéantit les ri-
chesses ; les fleurs du printems , les lys ar-
gentés se desséchent , la beauté la plus fraî-
che s'enlaidit , les rochers se dissolvent ,
la vertu succombe , l'honneur des monar-
ques décline , le sable amoncelé devient
une pierre , la réputation s'éteint , la gloire
périt , les grands noms se perdent , la terre
vieillit , les montagnes s'affaissent , l'eau
de la mer s'évapore , la face du ciel change ,
la lumière de Phœbus s'éclipse , les carac-
teres gravés sur le marbre s'effacent , la
cruauté s'amollit par le tems , l'envie lui
cède , mon Amour seul n'est point soumis
à la loi du tems.

N A U G E R.

ANDRÉ NAUGERI, poëte Latin & Italien, noble Vénitien, & sénateur de la république, vivait dans le seizieme siecle.

Cet auteur distingué dans les lettres, prit Cicéron pour modele, dans sa prose; & imita Catule en poésie; il avait conçu une telle vénération pour ce dernier, & une antipathie si violente contre Martial, qu'il tous les ans, au jour de sa naissance, il sacrifiait un exemplaire de ce poëte aux mânes de Catule: il appellait cette cérémonie la fête des Muses.

Ses poésies, en effet se ressentent de ce goût, & n'ont pas ces pointes qui caractérisent l'épigrammatiste du regne de Domitien: la douceur & la délicatesse font le charme principal de celles de Nauger.

Il fut nommé, par l'état de Venise,
ambassadeur

ambassadeur auprès de Charles-Quint & de François premier , & mourut à Blois , d'une pleuresie qu'il gagna par sa précipitation à courir la poste , pour remplir plutôt sa commission auprès du roi de France , qu'il eut l'avantage de saluer avant sa mort; il avait alors quarante-six ans & quelques mois.

Ses Ouvrages furent imprimés à Vénise, in-folio , en 1530 , & sont fort rares : on trouve une bonne partie de ses poésies , tant latines qu'italiennes , dans différens recueils ; les premières sont en grand nombre dans le recueil des poètes latins d'Italie , publié à Paris , sans date , par Nicolas le Riche , & dans les *Veneres Blyemburgica* , Dordrecht , 1600 , in-12.

L'AMOUR DANS UN BOUQUET.

MON Hyella , dans un jardin , alliait à la pourpre odoriférante de la rose la blancheur des lys ; elle trouva l'Amour caché parmi les roses , & l'attacha avec les fleurs de son bouquet ; d'abord il se débat , & l'enfant indompté emploie tout l'effort de ses ailes pour se dégager des liens qui le retiennent.

Mais , jetant les yeux sur le sein de ma maîtresse , plus blanc que le lait , sur ce sein que sa mere n'aurait pas défavoué , dès qu'il vit ses traits charmans , que les dieux ne pourraient voir sans émotion , qu'il respira l'odeur de l'ambrosie & tous les parfums de l'heureuse Arabie , qu'exhalait sa belle chevelure ; allez , dit-il , ma mere , cherchez un autre Amour : voilà mon trône & mon empire.

S O N G E.

Heureux songe qui , la nuit passée , m'avez apporté tant de délices ; que n'avez-vous été choisi par le maître des dieux dans

le nombre de ceux qui vont annoncer la vérité aux mortels !

Vous avez fléchi en ma faveur cette superbe Neæra qui , plus dure pour moi que les flots en courroux, dédaigne mes soupirs; que dis-je ? elle m'a prodigué cent baisers . . . baisers délicieux , plus doux mille fois que tout le miel de l'ixymette, plus suaves que le nectar !

Songe fortuné ! divinité favorable ! si tu me dispenses souvent de tels bienfaits, mon bonheur surpassera celui des dieux : Jupiter même n'atteindra pas à ma félicité.

Et toi , cruelle , fuis où tu voudras , dérobe-toi à mes embrassemens ; si le même songe vient me visiter fréquemment , je te posséderai malgré toi : sois inflexible , sois barbare ; avec lui, tu feras toujours douce & facile.

LE JOUR ET LA NUIT.

Dieu du jour, & vous ombres de la nuit, vous n'avez rien de commun avec moi : la lumière & les ténèbres ne me viennent point de vous.

Que m'importe que le soleil déploie sur l'Univers ses rayons dorés , en sortant des bras de Thétis , & que la nuit répande ses crêpes funêbres sur toute la nature ? c'est aux yeux d'Hyella que je dois le jour , ce sont eux qui me donnent la nuit.

Qu'elle les détourne de moi , ces yeux charmans , au sein même de la lumière , la nuit la plus profonde m'environne ; mais qu'elle en dirige sur moi l'éclat bienfaisant , le plus beau jour me luit au milieu des ténèbres les plus épaisses.

PRIERE A LA NUIT.

Nuit favorable , qui répands sur la terre les ténèbres & le silence , & qui couvres de tes voiles les mystères furtifs de l'Amour ; lorsque je vole dans les bras de ma chère Hyella , que je vais m'abreuver du nectar de ses baisers , sois ma seule confidente ; & de peur qu'un témoin indiscret ne trouble nos amours , augmente encore l'épaisseur & le concours des nuages,

Confier à d'autres ses plaisirs, c'est se rendre à jamais indigne des faveurs d'une maîtresse, les bacchanales, les fêtes éleufiennes ne sont pas les seuls mystères que l'on doive célébrer en secret; l'Amour veut aussi qu'on cèle ses larcins, & souvent une langue légère a reçu la punition qu'elle méritait.

Sa fidele nourrice est la seule qui sache notre liaison, qu'elle favorise; c'est cette vigilante vieille qui m'attend à sa porte, & qui m'introduit auprès d'elle: à son exception, Divinité sainte, par qui tout reste dans l'ombre & le silence, sois la seule qui connaisse ma flamme, avec le flambeau discret qui veille & répand la lumière sur nos plaisirs.

LES YEUX D'HYELLA.

Quoique je t'aime toute entiere, ma chere Hyella, & qu'il n'y ait aucune partie de toi-même, lumière de ma vie, qui ne porte le feu dans mon cœur; tes yeux, cependant, ces yeux si brillans, si aimables,

ces yeux qui balancent l'éclat des astres ,
sont la cause la plus puissante de la fureur
qui m'agite.

Yeux adorés , yeux bienfaisans , plus
doux à mon ame que le miel le plus pur ,
quand pourrai-je à mon gré vous couvrir
de mille & mille baisers , & passer même à
cet exercice tous les nombres possibles !

Dieux puissans ! accordez cette faveur à
un amant misérable ! après cela , déployez
sur moi toute votre colére ; j'en souffrirai
les coups volontiers , & s'il faut périr , je
mourrai sans murmure.

P R O T E S T A T I O N .

Que je meure si tu ne m'es plus chere
que la vie , que mon ame , que mes yeux ;
que je meure , si je ne te suis plus cher
que ma vie , ton ame & tes yeux sont trop
peu : je voudrais qu'il existât quelque chose
de plus précieux encore , pour signaler mieux
notre amour , notre liaison mutuelle.

Dieux puissans ! faites que cette douce
concorde dure pendant un grand nombre
d'années , & que les siècles eux-mêmes ne

puissent pas changer des cœurs si constamment unis

CONSECRATION.

Pour avoir enfin obtenu de Leucade une faveur qu'il desirait, Tyrsis te fait l'hommage de ces violettes, divine Vénus; en me glissant, sans être aperçu, derrière ce buisson, j'ai surpris trois baisers. . . . je n'ai rien osé davantage, sa mere était auprès d'elle.

Je t'offre en ce jour fortuné des violettes, ô ma divinité ! mais si j'obtiens une fois tout entier l'objet de mes vœux, je te vouerai un myrte avec cette inscription :
 « Tyrsis comblé de toutes les délices de
 » l'Amour, consacre ce myrte à Vénus,
 » & lui consacre aussi sa personne & ses
 » troupeaux.

PRIERE A CYPRIIS.

Brûlés du même Amour, Tyrsis, cultivateur du champ voisin, & son amante, la fidele Napé, te consacrent, ô Cypris !

ces amarantes immortelles , & ces lys destinés à couronner ta tête sacrée. Déesse, exauce nos vœux , qu'à leur exemple , notre amour fleurisse jusqu'à l'éternité , & survive aux injures du tems ! que la candeur de notre ame soit pure , franche , telle que la blancheur des fleurs de ce lys , & ainsi que ces deux fleurs sont attachées l'une à l'autre , que la même chaîne unisse également nos deux cœurs.

PROMESSE A VÉNUS.

Déesse , qui vivifiez la nature , & qui , répandant sur toute la terre les desirs & le feu de l'amour , perpétuez les siècles , vous dont l'absence priverait le monde des jeux , des agrémens & du bonheur de plaire , loin de qui les graces elles-mêmes seraient dénuées de leurs attraits , à qui la volupté doit tous ses charmes , tandis que vous réparez le monde par les plaisirs , que sur l'herbe des prairies tous les animaux éprouvent votre ascendant , que tous les oiseaux applaudissent à vos inspirations , qu'il

n'existe sur la terre aucun être si cruel, si féroce, que vos feux ne pénètrent jusqu'au fond des entrailles, que tous sont embrasés de votre flamme divine, une seule mortelle échappera à l'amour, à son flambeau ! la seule Lalagé peut donc impunément vous résister ! Frappez cette rebelle, frappez-là de votre fouet vengeur.

O déesse ! si tu frappes la cruelle, de manière qu'elle devienne sensible à mes plaintes, que la superbe ne rebute plus mes vœux ardents, je veux te consacrer un myrte en cet endroit, où le ruisseau bordé de rosiers roule son onde d'argent : je renouvellerai chaque année les vœux que je fais aujourd'hui, & j'arroserai cet arbre adoré, de vin & de lait ; des jeunes garçons & des jeunes filles formeront autour de lui des danses légères, & chanteront leur première hymne, & la dernière en ton honneur ; ils ne célébreront que toi & ton enfant ailé, dont les charmes & la cruauté ressembleront si bien à ceux de sa mère ; cet enfant qui nous brûle de flammes si dangereuses, & qui perce toujours les cœurs

d'un trait assuré : je joncherai ton autel de violettes & de roses odoriférantes ; & pour que rien ne manque à mon offrande , je t'immolerai une colombe chérie.



Fin du premier Volume.

T A B L E

D E S

M A T I E R E S

Contenues dans ce Volume.

<i>Avis Préliminaire</i> ,	page	I
NOTICE SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE JEAN BONNEFONS.		5
PANCHARIS, BAISER PREMIER ,		
<i>L'Amour</i> , Poëte.		13
<i>Baiser II. Le Portrait</i> , à <i>Antoine Cotel</i> , Conseiller au Parlement de Paris.		15
<i>Baiser III. Les Ombres</i> .		17
<i>Baiser IV. L'Aiguille</i> .		19
<i>Baiser V. Le Barbet</i> .		20
<i>Baiser VI. Les Morsures</i> .		22
<i>Baiser VII. Les Cheveux</i> .		24
<i>Baiser VIII. La persévérance</i> , à <i>Mathias Labruere</i> , lieutenant-civil à Paris.		25
<i>Baiser IX. La Résistance</i> .		28
<i>Baiser X. Le Bon-jour</i> .		30

<i>Baiser XI. Le Bucher.</i>	page 31
<i>Baiser XII. Les Contraires.</i>	32
<i>Baiser XIII. Le Souhait.</i>	33
<i>Baiser XIV. Le Souvenir.</i>	35
<i>Baiser XV. La Comete.</i>	36
<i>Baiser XVI. L'Orgueilleuse.</i>	37
<i>Baiser XVII. Le Départ.</i>	39
<i>Baiser XVIII. Les deux effets opposés.</i>	42
<i>Baiser XIX. A son Cœur.</i>	43
<i>Baiser XX. Imprécation.</i>	44
<i>Baiser XXI. Les Larmes.</i>	45
<i>Baiser XXII. Des Chaînes.</i>	46
<i>Baiser XXIII. L'Embrasement.</i>	47
<i>Baiser XXIV. Le larcin amoureux.</i>	48
<i>Baiser XXV. L'Oracle.</i>	49
<i>Baiser XXVI. Le Bouquet de roses.</i>	50
<i>Baiser XXVII. L'œil assassin.</i>	Ibid.
<i>Baiser XXVIII. Le choix d'une</i> <i>Maîtresse. —</i>	51
<i>Baiser XXIX. L'Infidélité.</i>	52
<i>Baiser XXX. Aux Muses.</i>	54
<i>Baiser XXXI. Les Supplices.</i>	55
<i>Baiser XXXII. Les Plaintes.</i>	56
<i>Baiser XXXIII.</i>	

DES MATIERES. 313

*Baiser XXXIII. Les Avant-Cou-
reurs du Plaisir.* page 57

Baiser XXXIV. Veillée de Vénus. 58

NOTICE SUR LA VIE DE JEAN SECOND.

65

LES BAISERS DE JEAN SECOND.

Baiser Premier. Les Roses. 69

Baiser II. L'Élysée. 71

Baiser III. La Bouche fugitive. 73

Baiser IV. L'Immortalité. Ibid.

Baiser V. Neera au-dessus de l'Amour.

75

Baiser VI. Les Baisers comptés 77

Baiser VII. La langue déchirée. 79

*Baiser VIII. Les yeux jaloux des le-
vres.* 81

Baiser IX. La Réserve amoureuse. 83

*Baiser X. Que les Baisers soient va-
riés.* 85

Baiser XI. Le Tribunal de l'amour. 87

Baiser XII. Le Scrupule. 88

Baiser XIII. L'Ame partagée. 89

Baiser XIV. Les levres de feu. 91

*Baiser XV. L'Amour désarmé par la
Beauté.* 92

Tome I.

D d

<i>Baiser XVI. La Convention.</i>	93
<i>Baiser XVII. Les levres vermeilles.</i>	95
<i>Baiser XVIII. La colere de Vénus.</i>	97
<i>Baiser XIX. La recolte du Miel.</i>	99

AUTRES PIECES TRADUITES DU MÊME
AUTEUR.

<i>Le Moineau ingrat.</i>	103
<i>Je vous prends sans verd.</i>	105
<i>A l'Amour.</i>	107
<i>A une Belle insensible.</i>	108
<i>La Danse.</i>	109

NOTICE SUR LA VIE DE JEAN

VANDER-DOES.	113
LES BAISERS DE JEAN VANDER-DOES.	
<i>Baiser Premier. Invocation au génie de Jean Second.</i>	119
<i>baiser II. Éloge du même Poëte.</i>	123
<i>baiser III. Desir du baiser.</i>	125
<i>baiser IV. La vie est dans les baisers.</i>	127
<i>baiser V. Le Dîner.</i>	129
<i>baiser VI. Les baisers , guides de l'Amour.</i>	133
<i>baiser VII. Apothéose des Baisers.</i>	134
<i>baiser VIII. Les Baisers donnés & rendus.</i>	135

DES MATIERES. 315

Baiser IX. Un juste milieu satisfait
à l'Amour. 137

Baiser X. Je ne veux pas même Jupiter
pour Rival. 139

Baiser XI. Les pertes avantageuses. 141

Baiser XII. Vivre & mourir par les
Baifers. 143

Baiser XIII. Le vol réciproque. 145

Baiser XIV. Choix du Baiser. Ibid.

Baiser XV. La punition agréable. 147

Baiser XVI. Le Baiser demandé. 149

Baiser XVII. Le Desir. Ibid.

Baiser XVIII. Le Mouchoir. 150

Baiser XIX. La Morsure. 151

Baiser XX. L'Amour favorise la har-
dieffe. 155

CHOIX DE DIFFÉRENTES PIÉCES DE VERS ÉROTIQUES.

THÉOCRITE. 159

IDILLE XXIV. L'Amant malheureux.
161

IDILLE XXVIII. Daphnis & sa Ber-
gere. 165

IDILLE XXX. L'Inconstante. 175

L'ANTHOLOGIE. 177

<i>Conseil.</i>	181
<i>Le Cheveu.</i>	Ibid.
<i>Le Serment indiscret.</i>	182
<i>La Rage.</i>	Ibid.
<i>Le Charme des yeux.</i>	183
<i>L'Amour, cocher.</i>	Ibid.
<i>Les malheurs que produit l'Amour.</i>	184
<i>Sur un Portrait de Laïs.</i>	Ibid.
<i>La Baigneuse.</i>	185
<i>A une Joueuse de flûte.</i>	186
<i>Présent d'un Portrait.</i>	Ibid.
<i>L'Amour désarmant les Dieux.</i>	187
<i>Sur Glaphyre.</i>	Ibid.
<i>L'emploi de la vie.</i>	188
<i>L'Amour noyé.</i>	Ibid.
<i>L'Enthousiasme.</i>	Ibid.
<i>Les Hirondelles.</i>	189
<i>La Libation.</i>	190
<i>L'Amant réfléchi.</i>	Ibid.
<i>La situation embarrassante.</i>	191
<i>La Vengeance.</i>	192
<i>La Rencontre.</i>	Ibid.
<i>Les faveurs du Sommeil.</i>	193
<i>La Menace.</i>	Ibid.
<i>La Rose & la Beauté.</i>	194

DES MATIERES. 317

<i>Jouir.</i>	194
<i>Le Rendez-vous manqué.</i>	195
<i>La Beauté.</i>	Ibid.
<i>La Fiere.</i>	196
<i>Le nouveau Pâris.</i>	Ibid.
<i>L'Avenir.</i>	Ibid.
<i>Le Baiser.</i>	197
<i>Le tems passé.</i>	Ibid.
<i>Les Souhairs.</i>	198
<i>Le bon marché.</i>	Ibid.
<i>La Belle radoucie.</i>	199
<i>Le Baiser savoureux.</i>	Ibid.
<i>Le Secret.</i>	200
<i>L'Amour endormi.</i>	Ibid.
<i>L'Amant transi.</i>	201
<i>L'Amant satisfait.</i>	Ibid.
<i>Prévoyance.</i>	202
LES CATALECTES.	203
SENTIUS AUGURINUS.	205
<i>L'Inutilité de la Parure.</i>	207
LES PÉTRONES.	213
<i>Le Tintement d'Oreille.</i>	215
<i>La Pelotte de Neige.</i>	216
<i>Le milieu.</i>	Ibid.
<i>L'Inconstance.</i>	Ibid.

<i>Songe. Le Desir.</i>	217
<i>Portrait.</i>	219
<i>Point d'art.</i>	Ibid.
<i>Maniere de jouir.</i>	220
<i>Les avantages de la Difficulté.</i>	221
<i>A Diane.</i>	Ibid.
<i>Sur l'image de Galatée au fond d'une coupe.</i>	222
<i>Sur le même sujet.</i>	Ibid.
<i>Építaphe.</i>	223
<i>Sur les bains de Bayes.</i>	Ibid.
<i>L'Agitation Nocturne.</i>	Ibid.
<i>Portrait.</i>	224
<i>Comment il faut choisir une Épouse.</i>	226
PLATON.	227
<i>La Métempsychose de l'Amour.</i>	229
APULÉE.	230
<i>Le Dédommagement.</i>	233
<i>Retour au Plaisir.</i>	234
<i>Bouquet.</i>	235
<i>Chacun a son goût.</i>	236
<i>Ma Folie.</i>	237
<i>L'Amour mal payé.</i>	Ibid.
<i>Le Secret.</i>	Ibid.
Q. CATULLE.	239
<i>L'Aurore.</i>	240

IMITATION DE LA MÊME PIÈCE,

PAR UN ANCIEN INCONNU.	241
L'EMPEREUR GALLIEN.	248
<i>Epithalane.</i>	Ibid.
FLORIDUS OU FLORUS.	249
<i>Apollon & Bacchus.</i>	Ibid.
<i>Sur un nom gravé sur l'écorce d'un arbre.</i>	250
<i>Préceptes.</i>	Ibid.
PORTIUS LICINIUS.	251
<i>Le cœur d'un Amant embrasé tout.</i>	Ibid.
<i>L'Union utile.</i>	252
ASINIUS GALLUS	253
<i>Enigme.</i>	Ibid.
<i>Sur le tombeau d'une jeune Fille.</i>	254
LUXURIUS.	255
<i>La Rose.</i>	Ibid.
<i>L'Amour piqué par une rose.</i>	256
RUFIN, ALCIMUS, PENTADIUS,	
&c.	257
<i>Pasiphaë.</i>	Ibid.

<i>Le Bien & le Mal.</i>	238
<i>La Pomme de Grénade.</i>	Ibid.
<i>A des Yeux.</i>	259
<i>La Vie heureuse.</i>	260
PROPERCE.	261
<i>Jouissance. Éleg. 12. Liv. 2.</i>	263
AUSONNE.	266
<i>Le Consentement tardif.</i>	269
<i>Lays consacrant à Vénus son miroir.</i>	Ibid.
<i>L'Opinion.</i>	270
<i>Mon Choix.</i>	Ibid.
<i>Vénus consultée.</i>	271
<i>Építaphe.</i>	272
MARULLE.	273
<i>L'Heureux Supplice.</i>	275
<i>L'Amour désarmé.</i>	Ibid.
<i>L'Ame nouvelle.</i>	276
<i>L'Envie.</i>	Ibid.
<i>L'Incendie.</i>	277
<i>Les Maux innombrables.</i>	279
<i>L'Amant malheureux.</i>	Ibid.
<i>Salut.</i>	289

DES MATIERES. 321

Bouquet.	Ibid.
La Pompe funebre.	281
Le premier jour de Mai.	Ibid.
JÉROME AUGÉRIANUS.	283
Inspiration.	285
Questions à l'Amour.	Ibid.
L'Amour épouvanté.	287
La Statue.	288
L'Etonnement des Dieux.	Ibid.
La Méprise de l'Amour.	289
Le Peintre.	290
L'Amour égaré.	Ibid.
L'Abeille.	292
L'Insouciant.	293
La Morsure.	294
Le Miroir.	295
Les sept Planetes.	297
Célie malade.	298
L'Amour au-dessus du tems.	299
NAUGER.	300
L'Amour dans un Bouquet.	302
Songe.	Ibid.

322 T A B L E, &c.

<i>Le Jour & la Nuit.</i>	303
<i>Priere à la Nuit.</i>	304.
<i>Les Yeux d'Hyella.</i>	305
<i>Protestation.</i>	306
<i>Consécration.</i>	307
<i>Priere à Cypris.</i>	Ibid.
<i>Promesse à Vénus.</i>	308

Fin de la Table du premier Volume.

